

**De la philosophie de la nature, ou traité de morale pour le genre humain,
tiré de la philosophie et fondé sur la nature / [J. de Sales].**

Contributors

Sales, J. de (Jean), 1741-1816.

Publication/Creation

A Londres : [publisher not identified], 1789.

Persistent URL

<https://wellcomecollection.org/works/adk46fhh>

License and attribution

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.



Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
<https://wellcomecollection.org>





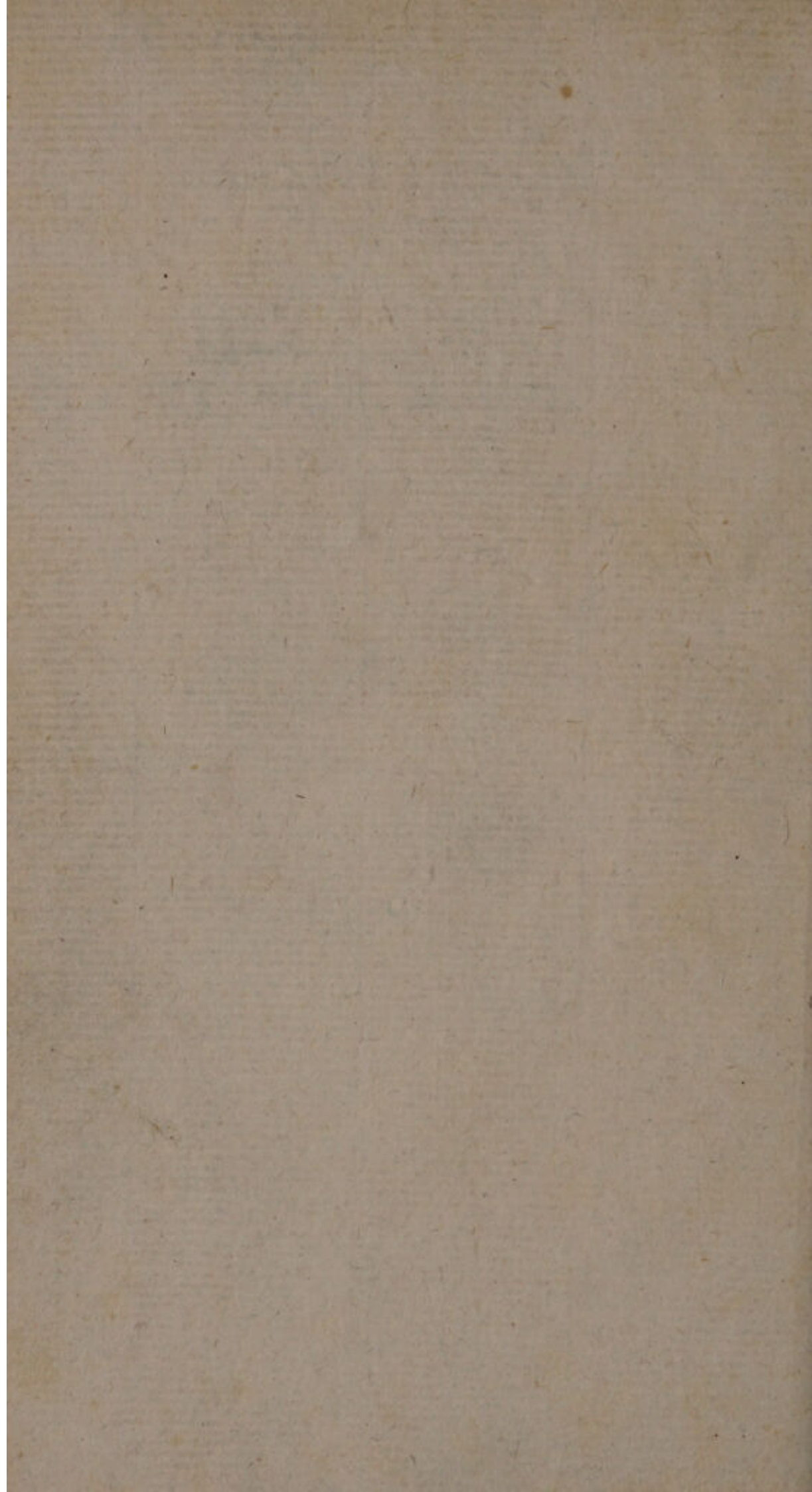


20,020/B

By J. A. ^{board} DeSole, de Sales

2756-25







FRONTISPICE



Écoute la nature elle ne ment jamais .

DE LA PHILOSOPHIE
D E L A N A T U R E,
ou
TRAITE' DE MORALE
POUR LE GENRE HUMAIN,
Tiré de la Philosophie
et fondé sur la nature.

CINQUIEME ÉDITION,
et la seule conforme au manuscrit original.

Nunquam aliud natura, aliud sapientia dicit.
Juvenal Satyr. XIV.

TOME PREMIER.

By J.B.I, *DE LISLE DE SALES*



A LONDRES,
et se trouve dans la plupart des capitales
DE L'EUROPE.
M. DCC. L XXXIX.



PREMIERE PARTIE.

PRINCIPES

ET

HYPOTHESES

SOIT

SUR LA PHILOSOPHIE

SOIT

SUR LA NATURE.

Tome I.

A

PREMIERE PARTIE.

PRINCIPES

ET

HYPOTHESES.

2017

SUR LA PHILOSOPHIE

2017

DE LA NATURE.

DE LA
PHILOSOPHIE
DE LA NATURE.

LIVRE I.

DE LA NATURE.

JE voudrois commencer mon ouvrage par PRINCIPES.
des axiomes, & je me vois contraint de le
commencer par des conjectures.

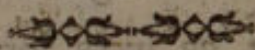
Qu'est-ce que la Nature ? voilà la première
énigme que la philosophie a besoin de deviner,
quand elle veut calculer les rapports qui lient
entr'eux les êtres intelligens.

Heureusement ce livre fera court : je n'ai
qu'un détroit à traverser sans boussole : dès
que je serai en pleine mer, je retrouverai
mon astronomie, mon pilote & mes étoiles.

Quelques personnes accoutumées à lire mal

PARTIE I.

ou à empoisonner les ouvrages philosophiques qu'elles lisent, ont pris ces modestes hypothèses sur la nature pour des germes d'athéisme; quelque absurde que soit cette imputation, je ne lui donnerai point de l'appui par un coupable silence : il n'existe aucune bonne législation sans l'intervention d'un être suprême. Cette vérité éternelle est gravée dans mon cœur, & aucun sophisme ne pourra l'anéantir. Ma persuasion à cet égard est telle, que s'il se trouvoit un seul lecteur de bonne foi qui crut que ce commencement de mon ouvrage fût un piège tendu à sa crédulité, j'aimerois mieux le livrer moi-même aux flammes que d'être, sans le savoir, un des patriarches de l'Athéisme.



CHAPITRE PREMIER.

DE QUELQUES PHILOSOPHES QUI ONT
ÉCRIT SUR LA NATURE.

PLUSIEURS écrivains ont avant moi traité PRINCIPES,
de la nature : les uns vouloient être utiles , les
autres n'aspiroient qu'à être célèbres.

Parmi les livres de ce genre , faits pour
rendre à jamais respectable le nom de philo-
sophe , nous devons regretter particulièrement
un traité de Xénophane intitulé *de la Nature* ,
& brûlé dans l'incendie de la bibliotheque des
Ptolomées ; c'est ce Xénophane , fondateur de
l'Eléatisme , qui parla de Dieu d'une maniere
sublime avant Platon , qui osa , en rendant justice
au génie d'Homere & d'Hésiode , critiquer leur
absurde théogonie , & qui lorsque la physique
étoit à peine à son berceau , éclaira les Grecs sur
la vraie combinaison des élémens secondaires ,
sur le séjour primitif de la mer au-dessus de
notre globe & sur la pluralité des mondes.

PARTIE I.

La Chine de son côté a perdu un livre d'un disciple de Cong-fut-sée, ayant le même titre que celui de Xénophane, & destiné par son auteur à entr'ouvrir le rideau, derrière lequel se cache la nature, quand elle organise les êtres.

Il ne nous reste de l'antiquité sur cette matière sublime que l'ouvrage fameux de Lucrece sur la *nature des êtres*, monument de génie qui fit soupçonner à Rome qu'elle pouvoit aspirer à une autre gloire qu'à celle d'enchaîner la terre, & le seul des poèmes qui ait mérité d'être cité & réfuté par des philosophes.

Malheureusement pour la gloire de Lucrece, ce poème anéantit tous les liens qui unissent l'homme à Dieu & l'homme à l'homme; & l'ame sensible & honnête regrette qu'un des plus beaux génies de l'antiquité ne se soit permis d'interpréter la nature que pour corrompre ses oracles, ait profitué sa plume immortelle à écrire contre l'immortalité, & n'ait établi

pour base de la vertu que l'athéisme absolu de Diagoras, ou les dieux frivoles des intermondes PRINCIPES.
d'Epicure.

Il y a loin du poëme de Lucrece à un livre connu en Allemagne sous le nom de *Catena aurea*, ou *Chaîne d'or*, & chez nous sous celui de *Théorie de la nature*; malgré les vingt éditions latines de l'ouvrage allemand & les éloges des enthousiastes de l'alchymie, ce n'est qu'un exposé en langue hiéroglyphique des principes nécessaires pour parvenir non à la nature, mais à la chimere du grand œuvre.

Tandis que les disciples de Paracelse multiplioient en Allemagne les éditions de la *chaîne d'or*, un philosophe célèbre jetoit en France quelques idées sur *l'interprétation de la nature*, faites pour germer dans toutes les têtes penfantes; si le public alors ne les accueillit pas, c'est peut-être parce qu'il se vit transporté dans un monde nouveau, sans y avoir été préparé par des ouvrages intermédiaires. Ce petit livre renferme en cinquante pages plus

PARTIE I.

de principes qu'il n'y en a dans toutes les œuvres de Malebranche : c'est là qu'on apprend aux hommes à systême à estimer la science des faits , & aux manœuvres de la philosophie à respecter le génie , lors même qu'il s'égare en vains systêmes : c'est là qu'on prouve que le tâtonnement de la philosophie rationnelle a fait autant de bien au monde que la marche sûre , mais lente , de la philosophie expérimentale : c'est là qu'on prémunit contre le danger de former des méthodes exclusives , de s'abandonner aux conjectures de l'analogie , & de plier les vérités reconnues à de frivoles hypothèses : c'est là qu'on donne l'art de concilier les phénomènes contradictoires , de les enchaîner pour deviner l'ordonnance générale des êtres , & de regarder la réflexion , unie à l'expérience , comme ce levier avec lequel Archimède proposoit de remuer l'univers.

Le *code de la nature* suivit de près son *interprétation* ; il étoit tout simple en effet que l'édifice fût élevé après la construction de l'échafaud.

L'ingénieux auteur de cette nouvelle législation a pour but de chercher une situation, dans laquelle l'homme soit aussi heureux & aussi bienfaisant qu'il peut l'être, & cette situation il la trouve dans un gouvernement où il n'y auroit point de propriété; mais d'abord quand un citoyen n'a rien en propre, il lui est assez difficile d'exercer la bienfaisance: de plus il falloit composer un code de la nature pour se rendre utile aux hommes en société, & non pour instituer une nouvelle république de Platon à l'usage de quelques gens de bien visionnaires.

On s'est étonné aussi à la lecture de ce petit ouvrage, de quelques principes dont toute l'éloquence de l'auteur ne sauroit pallier la fausseté: ces principes sont, par exemple, que l'homme naissant est dans une indifférence totale même pour sa propre existence (*); que le mal physique n'existe pas (**); que le mal moral

(*) *Code de la nature*. édition de 1755, page 20.

(**) *Ibid.* page 125.

PARTIE I. n'est rien pour la providence (*); & que l'avarice est le seul vice de l'univers (**).

Le dirai-je encore? ce qui a empêché le public d'applaudir au législateur de la nature, c'est que son livre n'est qu'une apologie déguisée de la *Basiliade*; & la chute du poème épique en prose a entraîné celle du panégyrique.

Malgré tous ces défauts, il y a dans le code de la nature, aussi-bien que dans son *interprétation*, une foule d'idées neuves & de principes vraiment philosophiques qu'on chercheroit vainement dans beaucoup d'ouvrages contemporains dont le succès n'est point contesté; mais c'est à la postérité à peser dans ses balances impartiales & nos critiques & nos éloges.

Pendant que l'immortel Diderot soulevoit dans Paris un coin du rideau derrière lequel travaille la nature, un Anglois plus connu en

(*) *Ibid.* page 153.

(**) *Ibid.* page 29.

France par les louanges que lui ont donné ses compatriotes que par ses ouvrages, le professeur Huchetson publioit à Dublin son *système de philosophie morale*, ouvrage plein de sens, mais qui n'ajoutant rien à la masse des idées reçues sur les rapports des êtres, ne fauroit faire époque dans l'histoire de la nature.

Il n'y a dans ce *système de philosophie morale*, ni système, ni philosophie, ni vues neuves sur la morale : l'unique idée qui semble appartenir à son auteur, est son analyse de l'instinct moral : il est vrai que le parti ingénieux qu'il en tire prouve ce qu'il auroit pu faire en ce genre, s'il s'étoit moins défié de son génie, & qu'il eût tenté d'interpréter le livre sublime de la nature, au lieu de compiler Grotius, Puffendorff, Cumberland & Burlamaqui (*).

(*) La traduction d'Huchetson parut en France la même année que mon ouvrage, & l'accueil dont le public honora mes foibles essais engagea le libraire du *système* à le faire reparoître déguisé sous le titre de *Phi-*

PARTIE I.

En 1761 parut en Hollande une espèce de roman philosophique sous le titre de la *nature* : ouvrage d'un homme d'esprit, mais qui annonce plus le dessein de paroître singulier que celui d'être vrai. Les cinq volumes in-8° dont il est composé ne sont destinés qu'à développer deux vérités, & trois ou quatre paradoxes.

Le premier volume, le seul qui soit connu en Europe, traite de l'équilibre du bien & du mal ; l'auteur plie tous les faits & tous les raisonnemens à son système, suivant l'usage de tous les faiseurs de système : mais quelque effort qu'il fasse pour soulever le bassin du mal, ce bassin reste dans sa position naturelle, & son poids continue à écraser l'univers.

Le second est destiné à mettre dans le plus grand jour une vérité très-importante : c'est que les attributs que nous donnons à Dieu ne désignent point sa nature, mais seulement

philosophie naturelle ; personne ne fut la dupe de cette manœuvre typographique, & le libraire obligé de garder sa *philosophie naturelle* fut réduit à s'indemniser en vendant la *Philosophie de la nature*.

notre ignorance ; je regrette cependant que l'auteur, au lieu de s'égarer froidement dans de vagues discussions de métaphysique, n'ait pas cherché à exposer les suites affreuses qu'a entraîné cet anthropomorphisme. Il falloit discuter en dix pages, si les théologiens de toutes les religions ont bien fait de charger Dieu de leurs propres attributs, & employer le reste du livre à éclairer les manœuvres du fanatisme, de ce fanatisme qui a cherché à consacrer son orgueil, sa bizarrerie & son intolérance en les divinifiant, & qui n'a songé qu'à tourmenter ses propres victimes, en les immolant sur les autels d'un Dieu anthropophage.

Le troisième volume *de la nature* traite de l'origine du monde, de son antiquité, de ses bornes & de sa durée : vaste matière de conjectures qui a fait déraisonner jusqu'ici tous les philosophes, qui ont plus cherché à étonner les hommes qu'à les instruire : je serai peut-être aussi entraîné par la chaîne de mes idées

PRINCIPES.

PARTIE I.

à exposer mes doutes sur ce sujet : mais du moins ce ne seront que des doutes ; & encore seront-ils renfermés en quelques pages.

Je trouve dans le quatrième volume une idée heureuse à laquelle l'ingénieux auteur a donné tout son développement ; il s'agit de l'animalité des êtres : le philosophe examine la grande échelle de la nature depuis l'homme jusqu'à l'atôme ; il prouve que tout ce qui existe sur ce globe est une partie de la matière animée, & que les formes diverses sous lesquelles les corps se présentent à nos yeux, la variété de leur organisation & leurs différentes manières de se nourrir, de s'accroître & de multiplier, ne nous autorisent point à leur ravir l'animalité : ces principes conduisent à des remarques sur l'intelligence des plantes, sur la sensibilité des fossiles & sur les facultés des élémens ; le livre est terminé par des conjectures sur l'animalité de notre globe & des corps célestes qui l'environnent : il est difficile d'admettre toutes les hypothèses

de ce volume, mais il le feroit encore plus de les réfuter.

PRINCIPES.

Le dernier tome du livre de *la nature* sert à développer une des plus singulieres rêveries qui ait encore passé par la tête des philosophes; on suppose que la nature s'occupe dans l'atelier du globe à faire sans cesse des ébauches de l'homme, & à les perfectionner; ainsi, parce qu'il y a parmi les fossiles des pierres qui représentent un cerveau, un sein, & les organes générateurs des deux sexes, on les regarde comme l'apprentissage de la nature qui s'est essayée à produire la tête hardie de Montesquieu, la gorge de Cléopâtre, & l'hermaphrodisme parfait de Tiréfias.

Comme les premiers essais ne répondent jamais à l'attente de l'artiste, la nature qui n'est pas contente du moule des fossiles, forme celui des plantes; elle donne aux végétaux notre structure intérieure, notre sensibilité, notre transpiration, notre sommeil & nos maladies : elle s'amuse même, pour qu'on ne

PARTIE I.

doute pas de ses vues , à tailler des champignons en hommes & des mandragores en femmes.

On s' imagine bien que le type humain se perfectionne en passant des plantes aux animaux : en effet , comment se refuser à admettre le système de notre philosophe , quand on voit dans les Indes des serpens qui portent sur leur dos des masques de tête humaine , & dans les fleuves d'Afrique des carpes qui sont antropomorphes ?

S'il n'y avoit pas dans ce volume *de la nature* une marche philosophique par principes & par corollaires , un appareil d'érudition physique & des planches d'histoire naturelle , on feroit tenté de croire que l'auteur a voulu résusciter les contes des Fées , les voyages de Gulliver , ou le roman de Micromégas.

Enfin , quelques mois après l'impression de *la philosophie de la nature* parut le *système* , ouvrage de l'imaagination la plus exaltée comme de la plume la plus licentieuse , & le monument

le plus hardi que l'effronterie cynique ait érigé PRINCIPES
en faveur de l'athéisme & de la doctrine de
l'anéantissement.

L'athée qui, sous le masque du traducteur
du Tasse, a ainsi travesti la nature en sys-
tème, se propose dans son livre d'anéantir
l'homme, lorsque ses organes se décompo-
sent, de substituer à Dieu qu'il détrône, de
vaines idées d'ordre & d'harmonie, & de faire
dériver le code social du dogme destructeur
de la fatalité.

Ce n'est point ici le lieu de venger Dieu,
la nature & les philosophes, des sophismes
criminels du nouveau Diagoras; l'occasion
s'en présentera souvent dans le cours de cet
ouvrage, & je la saisirai toutes les fois que
je pourrai dire la vérité sans faire de satyres.

CHAPITRE II.

*DE L'OPINION PHILOSOPHIQUE, QUE LES
CORPS N'EXISTENT PAS.*

PARTIE I.

CE fut une singulière rumeur dans le monde littéraire, quand des philosophes dont la tête étoit bien organisée, descendirent dans l'arène, & vinrent, le sophisme & le dilemme en main, défier tous les êtres qui raisonnent, de leur prouver qu'il existe quelque chose dans la nature.

On crut d'abord n'être que spectateur d'une scène de comédie. On regarda les nouveaux athlètes comme des charlatans adroits qui vouloient étonner, par les tours de force de leur dialectique; & on ne s'empressa pas plus à leur répondre, qu'à réfuter les écrivains qui ont fait l'éloge de la fièvre, ou qui ont dit que l'instant de notre mort étoit une jouissance, ou qui ont écrit que la nature s'efforçoit à faire l'homme, en développant le germe d'une mandragore.

Dans la suite, de bons esprits examinerent PRINCIPES.
la personne de ces sophistes & leurs objections : ils virent qu'ils n'étoient ni en délire ni en gaïeté, & ils craignirent de se mesurer avec des hommes qu'on ne pouvoit combattre raisonnablement qu'avec la logique des épigrammes.

Il est certain que Zenon d'Elée a soutenu sérieusement qu'il n'y a rien dans l'univers (*); Pyrrhon, par son doute universel, ajouta de nouvelles preuves à ce sophisme (**); & de nos jours l'évêque de Cloyne a réduit les rêveries de Zenon & de Pyrrhon en système (†).

Je me figure qu'un enthousiaste de Berkeley exposeroit ainsi ses idées à des têtes métaphysiciennes, pour les renverser.

“ Mes amis, vous êtes environnés de phi-

(*) *Si protagoræ credo, nihil in rerum natura est nisi dubium; si Nausiphani, hoc unum certum est nihil esse certi; si Parmenidi, nihil est præter unum; si Zenoni, ne unum quidem.* Senec. Epi. tol. LXXXVIII.

(**) *Diog. Laert. lib. IX.*

(†) *Entretiens d'Eylas & de Philonoïis.*

PARTIE I.

» philosophes empiriques qui vous disent : venez
 » à moi; je suis initié dans tous les mystères
 » de la nature; mon cerveau est une Ency-
 » clopédie, & il renferme des remèdes infail-
 » libles pour vous guérir de votre ignorance.

» Jusqu'ici vous avez cru sur leur foi & sur
 » le rapport de vos sens, qu'il existoit des
 » corps : cette croyance est le plus grand des
 » préjugés : tout philosophe dogmatiste est ou
 » stupide ou fripon; quelquefois il est l'un &
 » l'autre.

» Pour le rapport des sens, il est absolument
 » infidèle : ils vous disent que la chaleur, l'odeur
 » & la couleur sont dans les objets ; & ce ne
 » sont que des modifications de votre âme.
 » Cette illusion perpétuelle de vos organes est
 » démontrée, si pourtant quelque chose peut
 » l'être.

» Puisque vos sens vous trompent, en vous
 » assurant que le corps que vous touchez est
 » froid, coloré ou odoriférant, ils doivent
 » vous tromper encore, en vous persuadant

» qu'il est étendu : or , l'étendue , suivant les PRINCIPES.
 » aveugles nés , qui vous ont fait philosophes ,
 » constitue l'essence de la matiere : donc la
 » matiere est un être de raison.

» Ne dites point que Dieu vous tromperoit ,
 » s'il vous donnoit une idée des corps , tandis
 » qu'ils n'existent pas : les dix-neuf vingtièmes
 » du genre humain sont persuadés que le ciel
 » est bleu dans un tems serein , que le soleil
 » éclaire l'horison , & que des corpuscules odo-
 » riférans s'exhalent des aromates : cependant
 » le petit nombre de physiciens qui écrivent
 » contre ces préjugés , ne prennent point l'Être
 » suprême pour le mauvais principe.

» Croyez-moi , tous les êtres que nous apper-
 » cevons , ne sont que nos propres idées : or ,
 » une idée ne peut exister que dans un esprit ,
 » comme un esprit seul est en état de la pro-
 » duire.

» Une intelligence supérieure nous donne
 » des sensations , & voilà l'existence de Dieu
 » démontrée : les intelligences humaines sont

PARTIE I.

» affectées de ces sensations , & voilà la nôtre
 » hors de l'atteinte du scepticisme.

» Quant à ce qu'on appelle l'univers , il
 » est purement idéal : le suprême Architecte en
 » a tracé le plan dans notre imagination ; mais
 » il n'est pas en son pouvoir de le réaliser :
 » ainsi ce n'est que l'harmonie entre nos idées
 » qui mérite le nom de *nature*. »

Si parmi les jeunes métaphysiciens qui écou-
 teroient ce subtil visionnaire , il se trouvoit une
 tête froide qui voulût perdre son tems à le
 confondre , je crois qu'il pourroit raisonner
 ainsi :

» Mes amis , il y a long-tems que les têtes
 » exaltées se mêlent de créer de nouveaux
 » mondes : pour moi , je suis content de celui
 » que j'habite ; & voici quelques réflexions que
 » j'oppose au lunatique qui veut m'ôter le
 » soleil qui m'éclaire , les alimens dont je me
 » nourris , mon atmosphère , ma maison &
 » ma maîtresse.

» Je voudrois bien savoir quel est le plus

» hardi charlatan , du philosophe qui dogma-
» tise de sang-froid sur les vérités physiques
» qu'il découvre , ou du pyrrhonien enthou-
» siasme qui , voyant clair , marchant avec
» liberté , & digérant bien , assure qu'il ne
» voit , ni ne marche , ni ne digère , mais qu'il
» se contente de raisonner sur la vue , sur le
» mouvement & sur la digestion.

» Disciples de Pyrrhon & de Berkeley , vous
» voulez que le monde n'existe que par vos
» idées : mais vos idées vous viennent des sens ;
» c'est une des premières vérités de la nature ,
» & depuis Locke , il n'est plus permis au
» philosophe d'en douter.

» Puisque vos connoissances vous viennent
» par vos sens , ces sens existent donc : or , des
» sens ne sont pas des idées ; quand j'entends
» un duo de Pergolèse , mon organe par
» lequel se transmettent les sons harmonieux ,
» n'est pas de l'harmonie : quand je ravis un
» baiser à ma maîtresse , & que mon ame
» vient errer sur ses lèvres de rose , je sens

PARTIE I.

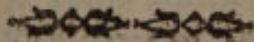
» que la volupté que je goûte par le tact vaut
» mieux que de frivoles raisonnemens sur la
» volupté.

» Cependant le rapport des sens, je le fais,
» est quelquefois infidèle : mais la réflexion le
» rectifie, & c'est parce que Dieu nous a
» donné à la fois des organes & de la raison,
» qu'il n'est pas le mauvais principe.

» Il y a plus : vous raisonnez avec moi pour
» me persuader que l'univers entier n'est que
» le rêve d'un seul homme : vous supposez
» donc que j'existe ; or, si vous étiez dans votre
» système aussi conséquent que vous êtes auda-
» cieux, vous devriez faire de moi un être de
» raison ; car enfin votre idée ne vous assure
» que de l'existence de deux esprits, de celui
» qui vous remue & du vôtre : dans votre
» hypothèse, il n'y a d'acteurs sur la scène du
» monde que Dieu & vous.

» Vous direz peut-être que moi, qui vous
» réfute, je ne suis qu'une de vos idées : or,
» c'est le moyen de me réduire au silence,

» mais fans que votre cause en foit meilleure ; ~~_____~~
» car enfin je n'ai pas le pouvoir de sortir de ^{PRINCIPES.}
» la nature & de vous en tirer , pour vous
» convaincre de l'extravagance de votre fyf-
» tête. — Adieu , je vais m'occuper à éclairer
» le monde ; pour vous , vous pouvez l'anéantir
» à votre gré : conversez , puisque c'est votre
» bon plaisir , avec vos idées , je vous aban-
» donne à vos rêveries disparates , & à vos
» monologues. »



CHAPITRE III.

*DE L'OBSCURITÉ QU'ON A RÉPANDUE SUR
LA NATURE EN LA DÉFINISSANT.*

PARTIE I.

LES premiers prêtres de l'ancienne Egypte ont mieux réussi à peindre la nature que les philosophes à la définir : ils lui ont mis un grand voile sur la tête , & ils ont dit qu'il n'étoit donné à aucun homme de le lever (*) ; un tel hiéroglyphe vaut mieux que la plupart de nos systèmes.

Cependant quelques sophistes de Memphis tenterent de lever ce voile sacré , & ils crurent appercevoir dans le symbole des prêtres , un être métaphysique qu'ils appellerent destin ou nécessité , & qui sans intelligence avoit formé les êtres intelligens : ce fantôme de nature passa en Grece & à Rome avec la théogonie égyptienne , & on lui subordonna tout , jusqu'à Jupiter , le chef de la république des dieux :

(*) Plutarch. de *Iside & Osiride*.

cependant on ne voit pas qu'il ait été honoré d'aucun culte par le peuple, quoique connu dans des pays où l'on déifioit la fièvre, des crocodiles & des oignons. (*)

PRINCIPES.

Aristophane, poète sans goût, & mauvais philosophe, dit qu'à la naissance du monde la nuit produisit un œuf d'où l'on vit éclore l'amour aux ailes dorées, qui, se mêlant avec le chaos, engendra les hommes (**): dans cette allégorie, l'amour désigne la nature :

(*) Rendons justice aux polithéistes : ils n'adorent pas le nom, mais la chose : pour peu qu'on soit versé dans l'histoire religieuse de l'antiquité, on s'apperçoit que cette foule de divinités dont elle avoit adopté le culte, n'étoit autre chose que la nature considérée sous les différens rapports que faisoit naître son pouvoir ou sa bienfaisance : ainsi le feu, principe du mouvement, étoit adoré sous le nom de Jupiter ; Junon fut le symbole des airs, Neptune celui des mers, &c. Je suis persuadé, dit Cicéron, *cos qui dii appellantur rerum naturas esse.* Voy. *De natur. deor.* lib. III, cap. XXIV. Nous avons dit beaucoup de mal du polithéisme ; c'est qu'il est bien plus aisé de calomnier une religion ancienne que d'en faire l'objet de ses études.

(**) Voyez sa comédie *des oiseaux*, vers 694 : au reste ce célèbre calomniateur de Socrate n'est ici que le copiste servile d'Hésiode.

PARTIE I.

mais qu'est-ce que le chaos ? comment la nature peut-elle épouser le chaos ? & par quelle bizarrerie le principe de tout a-t-il un principe ?

Epicure, dans sa définition, se rapproche de la théogonie du second âge de l'Egypte : si l'on en croit La Mettrie, qui avoit beaucoup étudié ce philosophe, la *Nature* dénuée de connoissances & de sentimens, faisoit des êtres comme le bourgeois-gentilhomme de Moliere fait de la prose, c'est-à-dire, sans le savoir : aussi aveugle lorsqu'elle donnoit la vie, qu'innocente quand elle plongeoit dans le néant (*). -- Cette nature mécanique ressemble bien à la nécessité.

Straton, en réformant le système d'Epicure, ne fit qu'y ajouter une erreur de plus : la nature, suivant ce péripatéticien, est un principe aveugle & nécessaire, qui ne sent rien, qui ne connoît rien, & qui se conforme cependant à des loix éternelles (**). Il est difficile d'imaginer

(*) *Œuvres philos.* de La Métrie, édit. in-4°, syst. d'Epic. page 332.

(**) Diog. Laert. *in vita Stratonis.*

comment on peut être nécessaire & dépendre, PRINCIPES.
se conduire en aveugle & se conformer à des
loix éternelles.

Quand Aristote a défini la nature, le principe éternel du mouvement & du repos (*), il a réellement levé un coin du voile qui la couvre; cependant le repos, en bonne physique, n'est qu'une abstraction; & le mot de mouvement, pour l'homme sans préjugé, est synonyme à celui d'existence.

Les Stoïciens, s'il en faut croire Sénèque leur interprète (**), & Lactance leur historien (†), n'eurent que des idées vagues sur la nature: ils confondirent la cause & l'effet,

(*) Arist. *physic.* lib. III, cap. I.

(**) *Nihil natura est sine Deo, nec Deus sine natura; sed idem est uterque.* Senec. de *benefic.* lib. IV, cap. VII. Ce dieu de Sénèque est la fatalité.

(†) Voici le texte de Lactance: *Isti uno naturæ nomine res diversissimas comprehenderunt; Deum & mundum, artificem & opus: dicunt que alterum sine altero nihil posse; tanquam natura sit Deus mundo permixtus; nam interdum sic confundunt, ut sit Deus ipsa mens mundi, & mundus sit corpus Dei, quasi verò simul esse cæperint mundus & Deus.* Lact. lib. VII, cap. I.

PARTIE I.

l'artiste & l'ouvrage : ils supposèrent que le monde étoit un colosse immense qui avoit Dieu pour ame , & pour corps la nature : idée grande pour un poète ; car il y a une sorte de grandeur qui s'allie fort bien avec l'extravagance.

Giordano Bruni, ce La Mettrie du seizième siècle , qui écrivoit contre Aristote & contre toutes les religions de la terre , & qui fut brûlé vif par ordre du saint office , moins pour avoir été irréligieux , que pour avoir combattu Aristote ; Giordano Bruni , dis-je , rêva beaucoup sur Dieu & sur la nature : il fit de l'une une monade , & de l'autre une mesure (*). Leibnitz a pris sa monade ; mais personne n'a adopté sa mesure.

Le physicien Boyle a fait une dissertation angloise sur les divers sens qu'on peut donner au mot *nature* : après avoir examiné toutes ses acceptions grammaticales , il donne sa défi-

(*) Voyez son traité *dell'1 causa principio è uno* ; si cependant il existe encore en France.

inition philosophique, & la voici : “ La nature
,, est le résultat de la matiere universelle, ou
,, de la substance corporelle de l’univers :
,, résultat par lequel tous les corps qui le com-
,, posent sont en état de modifier ou d’être
,, modifiés, suivant les loix du mouvement
,, établies par l’Être suprême (*). Cette défini-
tion n’a pas l’obscurité de celle de Bruni, mais
on y reconnoît tous les préjugés de son siècle :
le principe de tout n’est-il qu’un résultat ? les
corps sont-ils modifiés par un résultat ? & com-
ment la matiere universelle est-elle distinguée
du mouvement ? Au reste le génie de Boyle
le portoit moins à définir la nature, qu’à la
surprendre dans le secret de ses opérations ;

PRINCIPES.

(*) Cette définition regarde la nature universelle ;
quand à la nature particuliere des êtres individuels, elle
consiste, suivant le même écrivain, dans l’harmonie de
ses attributs mécaniques, tels que le volume, la figure,
la situation, la contexture & le mouvement local, autant
que cela est nécessaire pour constituer chaque espece.
Voyez *A free inquiry in to the vulgarly received notion
of nature*, dans l’édition in-folio des œuvres de Boyle,
tome IV, page 172, Col. I.

PARTIE I.

& il faut pardonner à ce physicien célèbre ses systèmes, en faveur de ses expériences.

Un philosophe ingénieux de nos jours s'est rencontré avec Boyle, quand il a dit que la nature étoit le résultat général actuel de la combinaison des élémens (*); & il est bien étonnant qu'il se soit rencontré dans une erreur avec un écrivain du siècle dernier, lui qui étoit fait pour annoncer la vérité à ses contemporains & à la postérité.

Berkeley, comme nous l'avons déjà dit, a défini la nature, *l'harmonie entre les idées* (**); mais le visionnaire Berkeley n'eut jamais d'idées saines sur la nature.

Un autre visionnaire anglois, le subtil Cudworth, représente la nature comme un être créé & vivant, qui, sous la direction de l'éternel Géometre, maintient l'harmonie dans l'univers : cette espèce de génie extraordinaire fait partie dans ce système, de l'animalité

(*) *Pensées sur l'interprét. de la nat. page 88.*

(**) *Entretiens d'Hylas & de Philonous.*

répandue dans la matiere : on peut l'appeller la nature plastique par excellence ; & elle agit ^{PRINCIPES.} (je me sers des termes de l'auteur) nécessairement , magiquement & par sympathie (*). Il ne faut pas plus combattre le génie sympathique de Cudworth , que l'univers idéal de l'évêque de Cloyne , & le principe hilarchique de Paracelse.

Le philosophe de nos jours qui s'est le plus exercé à faire main basse sur les abstractions , sur les idées métaphysiques , & sur tous les habitans du monde intellectuel , l'auteur du *Système*, devoit , conséquemment à ses principes , ouvrir en entier le rideau derrière lequel se cache la nature , & il est , en la définissant , aussi obscur que les écrivains qu'il foudroie.

“ Les différentes propriétés des matieres, dit
„ ce patriarche de l'athéisme , leurs différentes
„ combinaisons, leurs façons d'agir si variées,

(*) *Système intellect.* de Cudworth, dissert. de natura genitrice , pages 159 , 173 , 180 , de la traduction & de l'édit. de Mosheims.

PARTIE I.

„ qui en font des suites nécessaires, constituent
 „ pour nous les essences des êtres ; & c'est de
 „ ces essences diverses que résultent les diffé-
 „ rens ordres, rangs ou systèmes que ces êtres
 „ occupent, dont la somme totale fait ce
 „ que nous appellons la nature (*). „ C'est
 ainsi que parloit sans doute l'hiérophante, quand
 il initioit les Grecs dans les mystères d'Eleusis :
 ses oracles étoient d'autant plus respectés, qu'on
 étoit moins à portée de les entendre.

Voulez-vous encore, non des idées, mais
 des phrases sur le principe des êtres ? lisez le
 livre de la *nature*. “ J'entends par ce mot,
 „ dit le philosophe, non la cause unique,

(*) *Système de la nature*, tome I, chap. I, page 110.
 Cette définition, au reste, paroît à l'auteur si énigma-
 tique, qu'il se croit obligé un moment après de l'inter-
 préter : il entre donc dans quelques détails sur la nature,
 soit prise dans le sens le plus étendu, soit restreinte à
 désigner les qualités des êtres individuels. Mais je n'ai
 pas le courage de le suivre dans ses idées métaphysiques
 sur le *grand tout*, sur les *résultats* de la matière univer-
 selle, & sur les *essences* des êtres : ce n'est point à la phi-
 losophie de la nature à déchiffrer des logoglyphes & à
 deviner des énigmes.

„ mais l'acte unique de cette cause , ou bien PRINCIPES.
 „ l'ordre dans lequel les choses procedent :
 „ ordre uniforme , quelque bizarres qu'en
 „ soient les résultats à notre jugement : ordre
 „ invariable , quoique l'orgueil se flatte vaine-
 „ ment d'en changer le cours : ordre où vien-
 „ nent se placer tous les êtres , par une alter-
 „ native de générations & de destructions ,
 „ pour concourir à cette variété d'événemens
 „ qui doit embellir les annales du monde (*).

Phrase pour phrase , j'aime autant le com-
 mentaire éloquent du Plin de la nation sur le
 mot nature : *La nature* , dit Buffon (**), *n'est*
point une chose : on a fait de la nature un génie ,
 une idée , une mesure ; mais personne ne s'est
 encore avisé d'en faire une chose ; *car cette*
chose seroit tout. Pourquoi une chose ne sau-
 roit-elle exister , sans être le grand tout ? *la*
nature n'est point un être : qu'est-ce donc ? *car*
cet être seroit Dieu : oui , dans le système

(*) *De la nature* , tome I , part. I , chap. IV.

(**) *Première vue de la nature* , Hist. natur. petite
 édition complète , tome XXIV , page 3.

PARTIE I.

de Spinosa, mais non pour le philosophe qui ne fait point de systèmes : *on peut la considérer comme une puissance vive & immense, qui embrasse tout, qui anime tout* : la nature une puissance ! nous voilà replongés dans le néant des abstractions : *cette puissance est de la puissance divine la partie qui se manifeste* : voilà donc la nature identifiée avec Dieu ! *c'est en même tems la cause & l'effet, le mode & la substance, le dessein & l'ouvrage* : ces antithèses sont pour moi un tissu d'hieroglyphes. Au reste, si la nature étoit une cause ou une substance, il faudroit bien que ce fût un être ; & si elle étoit un mode ou un ouvrage, il faudroit bien que ce fût du moins une chose. Je voudrois encore qu'un prêtre égyptien m'expliquât les phrases mystérieuses qui suivent : *la nature est elle-même un ouvrage perpétuellement vivant ; un ouvrier sans cesse actif, qui fait tout employer, qui, travaillant d'après soi-même toujours sur le même fonds, bien loin de l'épuiser, le rend inépuisable ; le tems,*

l'espace & la matiere sont ses moyens , l'univers son objet , le mouvement & la vie son but. -- Au reste , l'ingénieux Buffon a si bien mérité du monde littéraire , qu'il y auroit de la dureté à s'appesantir sur sa critique ; il est probable qu'en peignant ainsi la nature , il cherchoit moins à la définir qu'à la faire respecter.

PRINCIPES.

Les grammairiens se sont aussi emparés du mot *nature* , & lui ont donné toutes les acceptions arbitraires qu'ils ont pu imaginer : ce qui a induit quelquefois en erreur le peuple des philosophes.

Tantôt on a confondu la nature avec son auteur ; & la piété de cette définition peut seule en excuser l'inexactitude.

Tantôt on a désigné par ce mot le cours établi des choses : définition très-commode pour la curiosité humaine , qui veut tout savoir sans rien approfondir.

Souvent on entend par *nature* un principe interne d'activité : comme lorsqu'on dit qu'une pierre qui tombe est portée naturellement vers

PARTIE I.

le centre de la terre ; c'est couvrir une obscurité par une autre.

En général, les grammairiens n'ont point vu & défini la nature en grand ; ils ont ordinairement désigné par ce mot les attributs d'un être, ou ses rapports avec d'autres, ou les différences qui le caractérisent : du Marfais est le seul écrivain de cette classe, qui auroit pu sur ce sujet éclairer les philosophes ; mais il est probable qu'il n'a pas cru ses concitoyens assez philosophes encore, pour oser leur définir la nature.



CHAPITRE IV.

DÉFINITION PHILOSOPHIQUE.

LA nature est à mes yeux la matiere en PRINCIPES.
mouvement.

Et il ne faudroit pas conclure de ma définition , que je suppose dans la matiere un état d'inertie & un état d'activité ; le mouvement lui est pour le moins aussi essentiel que l'étendue : mais les nuages du préjugé ne peuvent se dissiper que par degrés ; & dans ce moment je parle pour me faire entendre.

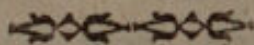
On se souviendra donc dans le cours de cet ouvrage , qu'il s'agit de la matiere en mouvement, quand je parlerai des grandes opérations physiques que fait la nature, sur la scene des mondes , pour faire graviter les corps célestes les uns vers les autres , pour produire les êtres, pour les féconder , & pour varier leurs métamorphoses.

La nature , telle que je l'ai définie , fera per-

PARTIE I.

sonnifiée souvent dans mon livre, parce que ce n'est point une vaine abstraction, un être métaphysique, ou un simple pouvoir : tout démontre qu'elle existe par elle-même & par ses ouvrages.

Cependant cette nature n'est point Dieu, quoique toutes ses opérations soient des prodiges pour notre foible intelligence. Si je pouvois comparer, dans une occasion où toute comparaison est un blasphème, je dirois que l'univers est une salle de spectacles; la nature est derriere le théâtre, dirigeant les ressorts, les machines & les contrepoids; nous sommes sur la scene, voyant les effets, & tâchant de deviner les causes : mais Dieu seul est l'architecte de tout l'édifice.



CHAPITRE V.

CONJECTURES SUR LA MATIERE.

LE JÉSUI TE LE TELLIER.

MONSIEUR Locke, on dit que vous avez avancé, que la matiere pouvoit penfer : voilà un étrange blasphême contre la nature. PRINCIPES.

LE PHILOSOPHE LOCKE.

Ma proposition n'est qu'un doute, & un doute n'est point un blasphême : avez-vous lu ma lettre au docteur Stillingfleet ?

LE JÉSUI TE.

Nous autres confesseurs de Louis XIV, nous ne connoissons guere d'autres lettres que les lettres de cachet.

LE PHILOSOPHE.

Votre révérence voudroit-elle m'apprendre ce que c'est qu'une lettre de cachet ?

LE JÉSUI TE.

C'est une réponse à tous les argumens des philosophes. -- Mais cette réponse, un Anglois n'est pas à portée de l'entendre. -- Monsieur

PARTIE I.

Locke, je veux bien descendre dans l'arène & combattre contre vous à armes égales ; écoutez-moi : l'essence de la matiere étant connue...

LE PHILOSOPHE.

Vous connoissez l'essence de la matiere !

LE JÉSUITÉ.

Oh ! parfaitement : je définis la matiere... je la définis... je la définis... donnez-moi vous-même votre définition ; la mienne en fera le résultat : car , par-tout où vous direz non , je dirai oui , & par-tout où vous direz oui , je dirai non : c'est le moyen le plus sûr , pour un théologien , de ne jamais se tromper quand il raisonne avec un philosophe.

LE PHILOSOPHE.

Ce n'est pas là tout-à-fait ma dialectique : j'ai toujours cru qu'il n'appartenoit qu'à une intelligence supérieure de décider ainsi : nous autres philosophes , nous nous traînons péniblement à la suite de quelque vérité , mais l'Être suprême voit d'un coup-d'œil ; nous discutons , & Dieu prononce.

LE JÉSUITÉ.

PRINCIPES.

Dieu a prononcé que la matiere, en qualité d'être passif, ne pouvoit penser ; & je suis ici son interprete.

LE PHILOSOPHE.

Je n'entends pas trop comment il y a dans la nature des êtres passifs ; de quelle façon le suprême Ordonnateur des mondes l'a révélé, & sur-tout pourquoi il l'a révélé à un jésuite.

LE JÉSUITÉ.

Dieu ne m'a pas parlé, comme à Moïse, dans un buisson ardent ; mais l'oracle qu'il a prononcé est écrit en caracteres de feu sur tous les monumens de la matiere. Répondez-moi, monsieur l'athée : n'est-il pas vrai qu'il est impossible que le mouvement soit essentiel à la matiere ?

LE PHILOSOPHE.

Impossible, monsieur le théologien !

LE JÉSUITÉ.

Quoi ? vous croyez, d'après Diagoras, Lucrece & Spinoza. . .

LE PHILOSOPHE.

PARTIE I.

Je ne crois rien d'après les autres, mais d'après moi-même. Au reste, en pareille matière, le symbole de ma croyance est fort court; tandis que les sectaires établissent des dogmes, moi je dis naïvement : *je ne sais pas.*

LE JÉSUI TE.

Fort bien : l'essence de la matière, l'essence de l'ame, l'essence de Dieu, n'offrent rien de clair à votre entendement.

LE PHILOSOPHE.

C'est un monde intellectuel, où je n'ai jamais voyagé : Dieu existe, aussi-bien que mon corps & ma pensée; cela suffit à ma raison : mais pour les attributs qui les constituent, je les ignorerai long-tems, à moins que je ne devienne un habitant de Sirius ou un confesseur de Louis XIV.

LE JÉSUI TE.

Vous vous occupez cependant, vous autres philosophes, de ce monde imaginaire : vous avez des télescopes qui vous servent à en des-

finer les surfaces : vos géographes même en PRINCIPES.
dressent des cartes.

LE PHILOSOPHE.

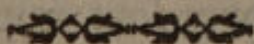
Il est permis à tout le monde de donner avec réserve ses conjectures sur l'origine des êtres : mais il y auroit de la témérité à faire des dogmes sacrés de ses rêveries, & le rêveur deviendrait un monstre s'il s'avisait de tourmenter les hommes pour les leur faire adopter.

LE JÉSUITÉ.

Adieu, monsieur Locke. -- Je ne perdrai point mon tems à convertir un homme qui ne pense que par conjectures.

LE PHILOSOPHE.

Adieu, mon révérend pere. -- Je ne m'amuserai point à éclairer un homme qui ne répond aux argumens des philosophes que par des lettres de cachet.



ARTICLE PREMIER,

*DE LA DIFFICULTÉ DE PRONONCER SUR
L'ESSENCE DE LA MATIERE.*

PARTIE I.

LA matiere existe : au-delà est un abyme qu'il n'est pas aisé de franchir. Comment pourrions - nous prononcer sur son essence ? nous ne la connoissons que par l'intermede de nos sens ; & ces sens nous égarent, quand leur jugement n'est pas rectifié par la raison : il y a de l'infidélité dans l'image des objets , qui ne se peint que renversée sur la rétine ; il y en a dans le milieu qui nous la renvoie ; il y en a jusque dans les vibrations des fibres qui la transmettent au sensorium.

L'entendement , je le fais, vient au secours des organes ; mais l'entendement, jeté dans une région frivole de conjectures, ne peut s'y occuper qu'à deviner des énigmes.

Nos microscopes sont trop grossiers pour découvrir les élémens de la matiere ; & quand

la raison veut grossir ces instrumens, elle les rend infideles.

PRINCIPES.

On a dit : c'est au hasard que les êtres doivent leur origine. Mais le hasard est le cours inaperçu de la nature : ainsi le sophiste qui divinise le hasard, ne divinise que son ignorance.

Si jamais les hommes de génie eurent l'occasion de produire des systèmes, & les tyrans de l'esprit humain de persécuter pour des sophismes, c'est lorsque les philosophes se demandèrent d'où viennent les êtres sensibles : les uns dirent que le chaos s'étoit débrouillé ; mais le chaos des mythologistes n'a jamais été que dans la tête des hommes qui déraisonnent : d'autres plus éclairés ont voulu décomposer la matière pour trouver les élémens primitifs qui ont servi à la génération universelle ; mais a-t-on réellement trouvé le corps simple qui est le principe des mixtes, & dans lequel ils se résolvent ? Si cette découverte avoit été faite, le grand voile qui couvre l'essence des choses seroit déchiré,

& l'homme pourroit peut-être créer comme
 PARTIE I. la nature.

L'embarras des philosophes dans tous les siècles fut extrême. L'un disoit : l'air qui nous fait vivre nous a engendrés ; l'autre recouroit au principe humide , c'est-à-dire , à l'eau ; un troisième soutenoit que notre feu grossier , qui dévore tout , avoit tout produit. Le sage rioit de toutes ces décisions ; il ne pouvoit se persuader qu'il eût été originairement sylphe , salamandre ou poisson.

Les dévots affuroient que Deucalion avoit réellement métamorphosé les pierres en hommes ; mais on les embarrassoit beaucoup quand on leur demandoit qui avoit fait Deucalion.

Un des philosophes qui a le plus mérité du genre humain , rêva enfin que des points sans étendue avoient formé l'étendue ; mais depuis que les savans ne sont plus sectaires , on a abandonné le point mathématique de Leibnitz , ses visions & ses monades.

Au milieu de toutes ces disputes , qui tour-
 mentoient

mentaient beaucoup les sophistes, mais qui PRINCIPES.
 n'éclairaient personne, Moïse est venu ; il a
 dit : *tout a été créé, il y a un petit nombre*
de siècles ; & le nœud gordien a été coupé.

ARTICLE II.

*SI C'EST LA MATIERE OU LA FORME QUI
CONSTITUE L'ESSENCE DE L'ÊTRE.*

PARTIE I.

LE philosophe qui a cru que la nature s'effa-
yoyoit à organiser l'homme, en faisant végéter
un mandragore, a élevé un doute singulier sur
l'essence de la nature; il a supposé que le prin-
cipe actif constituoit l'être, & que la matiere
n'étoit que l'instrument dont se servoit cette
substance, pour déployer son énergie. Suivant
ce système, la force est enchaînée dans les êtres
inférieurs tels que les minéraux : elle rompt une
partie de ses entraves dans les animaux, en qui
on remarque une spontanéité de mouvemens;
elle est libre dans l'homme; enfin, à force de
monter l'échelle de la nature, elle se dépouille
de l'enveloppe de la matiere; & dans sa der-
niere métamorphose elle se transforme en pure
intelligence (*).

(*) *Confid. philos. sur la grad. natur. des formes de
l'être, page 8.*

Cette hypothese est ingénieuse sans doute ; PRINCIPES.
mais avec de l'esprit on ne bâtit pas plus le monde, qu'avec les cubes de Descartes ou les atomes crochus d'Epicure.

Quelle est cette force ? Il faut la ranger parmi les qualités occultes, tant qu'on n'en calcule pas les rapports.

Si la force est distinguée de la matiere, il y a donc deux sortes d'êtres dans la nature : l'être actif qui opere, & l'être passif sur qui on opere : ce qui dans la langue philosophique est une absurdité.

Si la matiere n'est qu'une modification de la force, je ne conçois pas comment l'étendue ou la divisibilité peuvent être les attributs d'une pure intelligence.

Notre philosophe conjecture que son principe actif peut être représenté comme une tendance de l'être à un changement qui le perfectionne : mais ici les abymes se multiplient à côté des abymes.

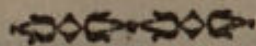
Puisque l'être tend sans cesse à un change-

PARTIE I.

ment qui les perfectionne, pourquoi les annales des hommes démontrent-elles que tout s'y détériore ? pourquoi la terre n'a-t-elle pas conservé son antique printems ? pourquoi ne vivons-nous plus l'âge des patriarches ?

Si tout se perfectionne, tout originairement a donc été mal ; or, comment, tout étant d'abord passif, y a-t-il aujourd'hui quelque chose d'actif ? Comment la matière inerte est-elle devenue intelligence ?

Qu'est-ce qu'une intelligence pure qui n'est point Dieu & qui commence l'échelle des êtres ? -- Il y auroit bien d'autres difficultés à proposer pour renverser ce système ; mais je n'ai pas besoin d'artillerie, pour foudroyer une citadelle qui n'est figurée que par un amas de nuages.



ARTICLE III.

*DE LA PRÉTENDUE INERTIE
DE LA MATIERE.*

LA difficulté de concevoir comment, tout PRINCIPES.
étant primitivement homogène, l'univers nous
semble maintenant composé d'êtres hétérogènes,
a fait imaginer aux anciens qu'il y avoit dans la
matiere deux substances, l'agent & le corps sur
lequel s'exerce son action : comme les premiers
philosophes ne vouloient pas profiter leur
doctrine aux regards de la multitude, ils désigne-
rent cette matiere inerte, & cette matiere active
par des hiéroglyphes ; delà vinrent l'Osiris &
le Typhon de l'Egypte, l'Oromaze & l'Ari-
mane de la Perse, le chaos & l'amour d'Hé-
fiode, l'ether & le chaos d'Orphée, la monade
& la dyade de Pythagore.

On trouve tout dans les hiéroglyphes, quand
on a la patience de les déchiffrer. Des théolo-
giens oisifs personnifierent Typhon & Ari-

PARTIE I.

mane; ils en firent les génies du mal, & il se trouva alors que la matiere inerte des premiers ontologistes étoit assez active pour faire le malheur de l'univers.

Des poètes moins dangereux, mais aussi absurdes, bâtirent sur ces noms les histoires imaginaires des dieux subalternes: & voilà l'origine de la théogonie & des métamorphoses.

Ce n'est point ici le lieu d'attaquer Manès ou Ovide; je ne veux qu'examiner, si le mot *d'inertie* est compatible avec l'idée que la philosophie attache au mot *matiere*.

Ce célèbre Buffon, que l'homme de goût aime mieux ranger parmi les poètes en prose, que parmi les philosophes, ne paroît pas avoir eu des idées nettes sur les corps élémentaires. « Je rapporte, dit-il, à l'attraction seule tous » les effets de la matiere brute, & à cette » même force d'attraction, jointe à celle de la » chaleur, tous les phénomènes de la matiere » vive... La matiere vive tend toujours du » centre à la circonférence, au lieu que la ma-

» tiere brute tend au contraire de la circonfé-
 » rence au centre : c'est une force expansive PRINCIPES.
 » qui anime la premiere, & c'est une force
 » attractive à laquelle obéit l'autre : quoique les
 » directions de ces forces soient diamétralement
 » opposées, l'action de chacune ne s'en exerce
 » pas moins; elles se balancent sans jamais se
 » détruire; & de la combinaison de ces deux
 » forces également actives, résultent tous les
 » phénomènes de l'univers (*).

Je desirerois bien savoir qu'elle idée présente à l'esprit ce mot de matiere brute; pour l'être sans préjugé le terme d'action n'est-il pas synonyme à celui d'existence?

Quelle est l'origine d'une matiere brute? est-ce à Dieu, est-ce à la matiere vive, est-ce à elle-même qu'elle doit l'être?

Tous les phénomènes de la nature s'expliquent avec un principe actif: ainsi Dieu, qui formeroit une matiere inerte, créeroit un être

(*) *Supplém. à l'Histoire natur.* tome I de l'édition in-12, page 5.

PARTIE I.

inutile: il établiroit deux causes pour produire un seul effet, & par-là il manqueroit d'intelligence.

La matière vive ne peut donner l'origine à une matière morte ; car, ce qui est homogène ne peut rien créer d'essentiellement hétérogène.

La matière inerte ne peut se produire elle-même, par la raison qu'elle est inerte ; l'action ne peut pas plus naître de l'inertie, que l'être du néant.

Le système du poète naturaliste prête par bien d'autres faces à la critique ; cet écrivain que nous venons de voir établir deux forces primitives dans la nature, quelques pages après devenu plus exact, réduit ces deux forces à une seule, & fait de l'expansion une branche de l'attraction (*). Où est la vérité ? est-elle dans l'hypothèse toute nue, ou dans l'hypothèse qu'on modifie ?

Si la correction, comme je le pense, est plus conforme que le texte primitif aux principes de la saine physique, que signifie cette *tendance de la matière brute au centre, tandis que la*

(*) Supplém. à l'Hist. natur. tome I, page 9.

matiere vive tend à la circonférence ? les corps gravitent-ils par deux loix diamétralement opposées ? & comment veut-on avec une fausse clef ouvrir toutes les portes de l'univers ?

PRINCIPES.

J'ai eu la patience de lire un discours très-prolixé du ministre Boullier sur l'inertie de la matiere (*) : c'est l'art de déraisonner réduit en système ; on y lit qu'originellement la matiere ne pouvoit être censée ni en mouvement ni en repos (**); qu'un corps n'est pas plus actif, quand il se meut, que quand il reste dans son inertie (†); qu'on conçoit deux esprits qui, exerçant leurs forces pour transporter une masse en sens contraire, combattroient sans cesse sans s'entredétruire (††) & que l'attraction n'est qu'une frivole hypothese (¶). Que répondre à un pareil sophiste ? Ce qu'on a répondu à Platon : *qu'on desire qu'il s'éveille.*

(*) *Discours philosophiques*, page 72.

(**) Ibid. page 81.

(†) Ibid. page 85.

(††) Ibid. page 111.

(¶) Ibid. page 162.

ARTICLE IV.

DU MOUVEMENT.

PARTIE I.

DESCARTES a avancé d'étranges erreurs sur l'origine des êtres : *donnez-moi de la matiere & du mouvement, dit-il, & je vais faire un monde.* C'est ainsi que le géometre qui défendit si long-tems Syracuse contre Marcellus, ne demandoit qu'un levier pour remuer l'univers; mais j'ai bien moins de foi au monde de Descartes, qu'au levier d'Archimede.

Descartes faisoit de l'étendue l'essence de la matiere; ainsi sa proposition pouvoit s'énoncer ainsi : *laissez-moi remuer l'étendue, & je vais créer une planete*; ce qu'il auroit pu faire mille ans sans créer un atome.

L'étendue ne fut jamais l'essence de la matiere; elle n'en est qu'une modification, comme sa divisibilité, son impénétrabilité, &c. Il n'est pas plus permis d'inférer qu'un être est essentiellement matériel, parce qu'il a une surface, que

de le conclure parce qu'il a une figure & des pores. PRINCIPES.

Quant au mouvement, s'il se trouvoit par hasard essentiel à la matiere, le raisonnement de Descartes feroit encore bien plus absurde ; car il équivaudroit à celui-ci : *ajoutez de l'étendue à de l'étendue , & je vais donner un satellite à Vénus.* -- Mais ne nous pressons pas d'annoncer la solution du problème , avant d'avoir une formule pour le résoudre.

Un disciple de Zénon d'Elée nioit l'existence du mouvement ; & Diogene le cynique se contenta de marcher pour lui répondre. Cette réponse simple & énergique ne suffiroit pas aujourd'hui ; & un métaphysicien qui ne feroit pas aussi subtil que son adversaire , ne croiroit pas l'avoir réfuté.

Tout se meut dans l'univers : chaque planete tourne, soit sur elle-même, soit dans l'ellipse qu'elle décrit autour de son soleil : les étoiles fixes ont leur mouvement particulier : les comètes ont leur aphélie & leur périhélie : c'est par

PARTIE I.

le mouvement, que dans le grand système des êtres tout naît, s'organise & se décompose.

Si quelqu'être pouvoit se dérober aux loix du mouvement, ce feroit les corps parfaitement durs; car la matière ne semble se mouvoir qu'en vertu de son ressort, c'est-à-dire, de la force qui rapproche les parties éloignées, pour leur donner la liberté de la réaction : mais un corps parfaitement dur est un être de raison; & Descartes, qui a calculé les loix du mouvement dans cette hypothèse, ressemble à ce commentateur du Coran qui a calculé les proportions de l'ange de Mahomet aux soixante-dix mille têtes : de meilleurs physiciens que lui, ont prouvé que s'il existoit des corps parfaitement durs, il ne faudroit qu'un pied cube de cette matière pour arrêter le mouvement de l'univers.

Le mouvement qui transporte un corps d'un lieu dans un autre est le seul qui frappe nos regards; cependant ce n'est qu'un principe subordonné; il existe dans toutes les molécules de la matière un mouvement interne, qu'elles

doivent à leur propre énergie, qui ne se fait sentir que par ses effets, & à qui il faut rapporter tous les phénomènes variés de l'univers. PRINCIPES.

Ce mouvement interne n'est point un être de raison pour le philosophe : ce rocher vous semble immobile ; mais interposez votre main entre lui & le sol qui le soutient, & elle en sera écrasée ; abandonnez-le à lui-même, & dans quarante siècles il n'en restera pas un atome.

Platon & le docteur Clarke, ont prétendu que la matière étoit naturellement inerte, parce qu'elle résistoit au mouvement, en proportion de sa masse (*); mais cette raison même, qu'on donne contre l'activité de la matière, la démontre : un corps ne résisteroit point s'il n'avoit une force interne ; & l'action entraîne nécessairement la réaction.

Les corps ne se dilatent, ne se condensent, ne se vivifient, ne se métamorphosent, que par les loix invariables du mouvement. C'est en vertu

(*) Voyez *Plat. de legibus*, lib. X, & *Recueil de diverses pièces*, par *Leibnitz & Clarke*, tome I.

PARTIE I.

de ce principe d'activité que notre globe n'est qu'un tableau mouvant, où se succèdent sans cesse les générations & les destructions, les combinaisons & les décompositions. Si la matiere cessoit un moment d'agir, elle cesseroit d'être matiere & l'univers seroit anéanti (*).

Cette théorie sur le mouvement est une des principales clefs de la nature. Quand nous voulons porter dans notre entendement le flambeau de l'analyse, nous nous appercevons que le mouvement peut être regardé comme le principe de nos idées : il faut, pour que je fasse usage du sens de l'ouïe, que l'air agité par le

(*) Muschembrock croit que le mouvement imprimé à un corps pourroit être détruit sans que son existence en reçût aucune atteinte. Voyez son *Cours de physique expérim. & mathém.* tome I, page 73. Il part ensuite de ce préjugé pour créer une nouvelle propriété de la matiere, qui désigne le repos absolu, & à laquelle il donne le nom de *quiescibilité*. --- Muschembrock ressemble un peu à ces théologiens qui ne raisonnent jamais plus sur Dieu, que quand ils ont moins de lumieres sur son essence : le professeur de physique charge la matiere de propriétés qui en font un être contradictoire ; & le professeur de Sorbonne charge l'Être suprême d'attributs qui n'en font que le premier des hommes.

corps sonore frappe le tympan de mon oreille; PRINCIPES.
 & pour que je raisonne sur ce que j'entends,
 qu'il y ait action & réaction dans les fibres de
 mon sensorium; le mécanisme est le même par
 rapport aux autres organes : ainsi les phéno-
 menes variés du mouvement servent dans un
 sens à expliquer les phénomènes variés de l'in-
 telligence.

On peut se figurer la rapidité du mouvement,
 dans les êtres élémentaires, par celle des rayons
 de lumière. L'astronomie a prouvé, en partant
 de l'hypothèse, que la parallaxe horizontale
 du soleil étoit de dix secondes, & par consé-
 quent que la distance de cet astre à la terre
 étoit de deux mille diamètres de notre globe :
 elle a prouvé, dis-je, que la lumière, qui par-
 vient jusqu'à nous en moins de huit minutes,
 parcourroit dans une seconde un espace de huit
 cents millions de pieds; calcul qui ne paroîtra
 paradoxal qu'aux esprits étroit qui ne peuvent
 se faire d'idée de l'énergie de la nature.

Plus la matière s'atténue, & plus elle a de

rejoint reffort : l'air est plus élastique que l'eau, & le feu a incomparablement plus de force expansive que l'air : cette observation explique pourquoi le mouvement n'est jamais si puissant que dans les corps qui approchent de l'organisation élémentaire : qui fait même si, dans la langue philosophique, le mot de mouvement n'est pas synonyme à celui d'élément de la matière ?

Une des modifications du mouvement est la force qui fait graviter les corps les uns vers les autres, en raison directe des masses, & inverse du carré des distances. On n'a point calculé les effets de cette force avant Newton : ainsi les philosophes qui l'ont précédé manquoient de données, pour résoudre le grand problème de l'essence de la nature.

La gravitation elle-même se modifie ; & il ne faut pas être un médiocre observateur, pour reconnoître le même principe dans la force qui fait tomber avec rapidité l'or en lingot, dans celle qui soutient quelque tems en l'air l'or en feuilles, & dans celle qui élève, au haut de l'atmosphère,

l'atmosphère, l'or évaporé au foyer du miroir ardent d'Archimède.

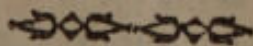
PRINCIPES.

Sous quelque forme que se présente le mouvement à nos regards, il existe dans tous les corps, & l'idée de la matière en repos implique encore plus de contradiction que celle d'un animal sans organes & d'un homme sans tête.

Mais d'où est-ce que la matière tire son mouvement ? De sa propre énergie ; elle se meut, non parce qu'un agent extérieur la remue, mais parce qu'elle est matière.

Le but de tout mouvement est de conserver l'existence des corps en qui il réside : ainsi le mouvement est essentiel à la matière.

Cette théorie du mouvement servira à expliquer la définition philosophique que j'ai donnée du mot *nature*.



ARTICLE V.

*LA MATIERE A DES ÉLÉMENTS, PUIS-
QU'ELLE NE PEUT SE DIVISER A
L'INFINI.*

PARTIE I.

QUAND un observateur veut surprendre la nature dans le mystère de la génération des êtres, il ne rencontre qu'un abyme, dont son œil même frémit de mesurer la profondeur; il faudroit en effet, pour y réussir, qu'il décomposât la matiere jusqu'à ce qu'il parvînt aux élémens qui constituent son essence; & soit faite d'yeux, soit faite d'instrumens, il se trouve arrêté dès les premiers pas.

La matiere est divisible jusqu'à un point que l'imagination peut à peine atteindre. Adanson rapporte, dans la bonne préface de sa *Famille des plantes*, (livre dont on lit du moins la préface) Adanson, dis-je, rapporte qu'on compte jusqu'à quarante mille grains dans un épi du tufa. Le naturaliste Rey a calculé qu'un

pied de tabac en avoit produit feul trois cents soixante mille, & les Juffieu prouvent dans ^{PRINCIPES.} leurs leçons qu'un scolopendre en rend annuellement plus d'un million.

L'étonnement redouble encore quand on fait que Malézieu a vu nager dans des fluides des animaux vivans qu'il supposoit vingt-sept millions de fois plus petits qu'une mite.

Enfin, un calcul de Leuwenhoeck porte à son comble la surprise même du philosophe. Ce naturaliste a compté dans la femelle d'un poisson de mer, que les Anglois nomment Yack, 9, 334, 000 œufs; & pour féconder chacun de ses œufs, il faut au mâle dix mille animaux spermatiques; ainsi il s'ensuit qu'un seul Yack mâle en renferme dans sa semence 90, 334, 000, 000; c'est-à-dire, au moins quatre-vingt fois plus de poissons qu'il n'y a d'hommes vivans sur la surface de la terre (*). Qu'on juge par là de

(*) On a fait d'autres calculs aussi étonnans sur la prodigieuse divisibilité de la matiere. --- Muschembrock a prouvé qu'un grain d'or pouvoit acquérir une superficie

PARTIE I.

la prodigieuse finesse des ouvrages de la nature : le mathématicien Baker les compara un jour à des chefs-d'œuvres de la patience & de l'industrie humaine : c'étoient une chaîne d'or composée de deux cents anneaux, qu'on avoit faite si légère, qu'elle étoit traînée par une mouche; une autre de cuivre, ayant le même

de trois pieds en quarré, & se partager, sous l'instrument de nos artistes, en 1,399,680,000 parties. --- Mais les instrumens de nos artistes ne sont pas ceux de la nature; & un autre calcul en fera la preuve. --- Faites dissoudre un grain de cuivre jaune dans de l'esprit volatil de sel ammoniac; après la dissolution le dissolvant deviendra azuré : si vous le jetez alors dans un cylindre de verre, haut de quarante ponces & de cinq de diamètre, & qui par conséquent étant plein d'eau, contiendrait 785 ponces d'eau, toute cette liqueur deviendra sensiblement colorée, & il n'y en aura aucune particule qui ne contienne du cuivre; ce qu'on reconnoîtra aisément à la sensation qu'excitera sur l'organe du goût la goutte la plus imperceptible de ce fluide, placée sur la langue : or, un ponce cubique d'espace peut contenir un million de grains de sable assez gros; ainsi le cylindre de verre, & par conséquent le grain de métal, se partagent en 785,000,000 de parties. On sent assez que cette division est encore très-foible; qu'on peut allonger le cylindre, porter à un plus grand point de ténuité l'espace qu'il renferme, & laisser étendre à l'imagination ce procédé chymique, sans tomber dans le paradoxe.

nombre de chaînons, qui, avec son crochet, PRINCIPES.
 son cademat & sa clef ne pesoit pas un grain ;
 enfin une table, un buffet, un miroir, douze
 chaises & trois figures qu'on renfermoit dans
 un noyau de cerise (*). Tous ces ouvrages,
 présentés au microscope, parurent difformes
 & monstrueux : tandis que les cent soixante
 globules de sang observés par Jurin, dans
 l'étendue d'une ligne, étoient du poli le plus

(*) De nos jours un artiste de Londres a exécuté un monument non moins étonnant de l'industrie humaine ; c'est un vaisseau de guerre en or, qui n'a qu'un pouce & cinq huitièmes : on y voit une batterie de dix-huit canons d'or à bouches d'argent ; des ancres d'acier garnis d'or, avec des anneaux d'argent ; des voiles, des mâts, des vergues, des cordages & un gouvernail d'or, &c. Voyez *Journal encyclopédique*, Janvier 1772.

Les anciens, au reste, ne le cedent point en ce genre de travail à nos mécaniciens. Elieen parle d'un Callistrate de Lacédémone, qui écrivit en lettres d'or un distique élégiaque sur un grain de sésame. *Hist. div. lib. I, cap. XVII.* Et Pline, d'un Théodore de Samos, qui avoit fait en bronze sa propre statue, parfaitement ressemblante, qui tenoit de la main droite un livre & de la gauche un char à quatre chevaux ; le tout d'une telle petitesse, qu'une mouche de bronze, faite par le même artiste, couvroit le char & le cocher. *Hist. natur. lib. I, cap. VIII.*

PARTIE I. achevé, & qu'on voyoit le parallelisme le plus exact dans les quatorze mille miroirs que la lentille de Hooock a trouvés sur l'œil d'un bourdon.

Les anciens, qui ne connoissoient pas le microscope, étoient bien plus éloignés que nous du point où l'on peut deviner le secret de la génération des êtres. Il n'y avoit que leur imagination qui pût pénétrer dans ce monde invifible; mais les sages le pressentoient, & restoient dans le scepticisme; en effet, pour étudier la nature, l'imagination ne vaut pas un microscope.

A Dieu ne plaife cependant que je conclue de toutes ces observations, que la matiere soit physiquement divisible à l'infini, & que dans la nature il n'y ait point d'éléments: cette hypothese, née du délire philosophique des géometres, se soutint le siecle dernier par de frivoles calculs d'algebre, & aujourd'hui se trouve renversée par ceux de la raison. Je demande aux succeffeurs des l'Hôpital & des Bernouilli, ce que c'est que l'infini;

Il est possible qu'il s'élève au quarré ou au cube, comme le fini; si une grandeur infinie PRINCIPES. admet un seul terme dans ses principes (*). Oui, la matiere a un terme qui échappe, il est vrai, à nos microscopes, mais qui existe réellement; si elle n'en avoit point, l'étendue seroit Dieu, ce qui est un blasphême; & chaque partie de cette étendue qui est susceptible d'être divisée à l'infini, seroit Dieu aussi; ce qui est à-la-fois un blasphême & une absurdité.

Il y a donc des élémens; mais quels sont-ils ? La matiere est-elle originaiement homogene, ou bien y a-t-il des corps essentiellement différens ? & les classes dans lesquelles les naturalistes partagent les êtres, sont-elles l'ouvrage de la nature ?

(*) Les preuves de cette théorie, qui sont appuyées sur la géométrie, ne sont pas plus exactes que celles qui sont fondées sur l'algebre : le point, la ligne & la surface sur lesquels operent les mathématiciens sont des êtres imaginaires, & des calculs faits sur des grandeurs impossibles ne peuvent servir à démontrer un principe impossible.

ARTICLE VI.

*ERREURS ANCIENNES ET MODERNES SUR
LES ÊTRES ÉLÉMENTAIRES.*

PARTIE I.

UN philosophe démontra, il y a trois mille ans, que l'élément principe devoit être fluide; & cette vérité a conduit à une conséquence absurde : Thalès chez les anciens, Boyle, Eller & Vanhelmont chez les modernes, en ont conclu que l'eau étoit le premier principe des corps : mais l'eau n'est pas le premier des fluides; il en admet même deux autres dans sa composition : c'est l'air & le phlogistique.

L'idée singulière que l'eau dans l'univers a tout fait, est cependant une des plus ingénieuses rêveries qui ait occupé le loisir des philosophes; on n'en donnera point la grande preuve de Thalès : que, suivant Homère, l'Océan est le pere des dieux & des hommes; car, un raisonnement & une expérience, valent mieux, en physique, que l'autorité des vingt-quatre chants de l'Iliade.

Mais d'abord, n'étoit-il pas pardonnable aux anciens, qui n'avoient point nos instrumens, PRINCIPES. & qui n'avoient pas acheté, par plusieurs siècles d'erreurs, le droit d'arriver à la vérité; ne leur étoit-il pas pardonnable, dis-je, de faire de l'eau le premier agent de la nature?

L'eau paroît un fluide simple & homogène à ceux qui ne savent pas en tirer l'air & le phlogistique qui y sont renfermés.

Elle entretient la vie des animaux, en servant de véhicule à leurs alimens, & en faisant circuler le sang, qui est le principe de la vie.

Elle fait naître, nourrit & multiplie les végétaux.

En faisant fermenter divers corps dans le sein de la terre, elle produit les fossiles.

Puisqu'il étoit démontré que l'eau nourrit tout, l'analogie ne conduisoit-elle pas à penser qu'elle produit tout? Pourquoi détruire le sublime des opérations de la nature en les rendant compliquées? pourquoi créer deux mobiles pour faire mouvoir la grande machine de l'univers?

PARTIE I.

Cependant la chymie & la raison démontrent aujourd'hui la fausseté de ce système : ce qui ne doit pas nous donner du mépris pour les idées des anciens, mais nous inspirer de la défiance pour les nôtres.

Une des hypothèses les plus évidemment absurdes que la philosophie ait produites sur les premiers élémens de la matière, est celle de Pythagore. Ce sage, qui aimoit beaucoup à calculer, tiroit de la science des nombres, l'origine de l'univers (*). Si l'on est curieux de voir comment il s'y prenoit, pour donner à cette rêverie métaphysique un air de vraisemblance, on peut consulter Alcmaeon, dont un savant a réduit la doctrine à quelques syllogismes. « Ce qui précède les corps dans l'ordre » de la nature, disoit ce pythagoricien, doit » être le principe des corps : or, les nombres » ont précédé, &c; donc, &c (**). » On ne

(*) *Pythagoras magno studio circa numeros versatus est, ad quos & animalium ortus & siderum circuitus retulit. --- Stob. eclog. lib. I, cap. II.*

(**) Voyez Scipio Aquilian. de placitis philosoph.

s'avisa pas de demander au disciple du législateur de l'Inde, ce qui pouvoit précéder les PRINCIPES. corps : ainsi on le laissa tranquille sur la majeure ; mais comme on lui contesta la seconde partie de son syllogisme, il la justifia ainsi :
« De deux choses, la première est celle qui
» peut se concevoir sans l'autre, quand l'autre,
» au contraire, ne peut être conçue sans elle :
» or, les nombres peuvent être conçus indépendamment des corps ; mais les corps ne
» peuvent être conçus sans les nombres : donc
» les nombres sont antérieurs aux corps dans
» l'ordre de la nature (*). » Le grand nom de Pythagore n'autorise pas à réfuter sérieusement de telles rêveries : on sent assez que l'arithmétique n'a rien de commun avec l'orbite elliptique des planetes, & que les êtres ne s'organisent pas avec une règle de trois.

L'immortel Leibnitz, avec ses points ma-

ante *Aristot.*, édit. de Lipsick, donnée par Bruker, cap. XX.

(*) *Scipion Aquil. loc. cit.*

PARTIE I.

thématiques , a fait de son côté une secte aussi durable que celle de Pythagore : pendant longtemps personne n'osa répondre à cet argument , auquel peut se réduire tout le système de la monadologie : *Il y a des êtres composés & étendus ; donc il y a des êtres simples & inétendus*. C'étoit avec le même sophisme que Descartes prolongeoit les limites de notre intelligence. *Nous avons*, disoit-il , *l'idée du fini ; donc nous avons celle de l'infini*. Il a fallu un demi-siècle d'erreurs & de réflexions sur les erreurs anciennes , pour répondre au philosophe de Leypsick & à celui de Stockolm ; pour distinguer les êtres de notre imagination de ceux de la nature , & pour pulvériser le système des abstractions , les rêveries métaphysiques & les monades.

Un admirateur de Leibnitz , qui vouloit concilier ce grand homme & la raison , a dit que les premiers élémens des corps devenoient être simples & matériels , mais inétendus & privés des forces de la perception & de l'ac-

tivité des monades (*) : comme si on pouvoit concevoir la matiere sans étendue ! comme si PRINCIPES.
des élémens sans activité pouvoient jouer quelque rôle sur la scene de la nature !

Le célèbre mathématicien Euler construit, de son côté, le monde avec deux matieres, d'une nature différente : l'une fournit l'étoffe à tous les corps sensibles, & ses particules surpassent de beaucoup l'or en densité ; l'autre est un fluide rare, qui semble constituer l'intervalle entre ce qui est corps & ce qui ne l'est pas : c'est l'éther, le principe de la génération, suivant ce géometre (**). Mais qu'est-ce qu'une matiere morte & passive, qui fournit l'étoffe aux êtres organisés ? Qu'est-ce qu'un éther qui n'est ni esprit, ni matiere, & avec lequel on crée l'esprit & la matiere ? Au reste, ce sont des calculs infidieux qui ont conduit notre navigateur géometre dans les terres australes de l'ontologie.

(*) Dissertation de M. Eller, dans les *mémoires de l'Académie de Berlin*, pour l'année 1746.

(**) *Mém. de l'Acad. de Berlin*, ann. 1755.

PARTIE I.

C'étoit probablement dans le même moule où Pythagore avoit jeté ses nombres , & Leibnitz ses monades, que le subtil Cudworth créa ses natures plastiques : « Prenez & lisez, » disoit le théologien de Cambridge; voici une » idée si simple sur le système intellectuel de » l'univers, que je l'ai mise en deux volumes » *in-folio*.-- Une nature plastique est une substance immatérielle, qui n'agit, ni ne sent ; ni ne végete, ni ne raisonne ; mais, par une merveille singulière, elle donne à tous les êtres les facultés qu'elle n'a pas : le feu a la nature plastique qui le fait agir ; la rose a la sienne qui la fait végeter, & l'homme la sienne qui le fait raisonner, tant bien que mal. -- Fort bien, docte Cudworth ; me voilà, grace à votre analyse, aussi ignorant que vous sur les premiers principes des choses, & je n'ai plus besoin de lire vos deux *in-folio*.

Les philosophes qui ont imaginé que tous les êtres devoient leur production à la combinaison d'un peu de matière active avec la matière

indifférente qui vient s'y affimiler, ont rendu PRINCIPES.
un peu plus vraisemblable le roman de la
nature. Willis, de nos jours, a étayé ce sys-
tème, de ses expériences, sur la fermentation;
alors quelques sceptiques, voyant qu'il se prê-
toit à tout, ont cessé de douter, & sont deve-
nus non-seulement sectaires, mais enthousiastes.

Il est certain que tous les êtres organisés rece-
lent dans leur sein un esprit de fermentation :
rendez humide le sol qui renferme une graine
destinée à végéter, elle s'atténuera & acquerra
la plus grande activité, en se développant dans
le fluide avec lequel elle s'affimile : ce déve-
loppement n'est dû qu'au mouvement ferment-
atif, & dès qu'il cesse, la plante se détruit, &
la matiere dont elle est formée semble acquérir,
non sa première existence, mais sa première
indifférence.

La fermentation semble si bien la première
loi de la nature, que par un procédé chymi-
que, fondé sur elle, nous faisons végéter jus-
qu'à des métaux. Qu'on mêle de l'argent & de

PARTIE I.

l'esprit de nitre avec de l'eau & du mercure, il se formera de ce mélange une végétation artificielle, connue sous le nom d'*Arbre de Diane*. Les mémoires de l'académie des sciences font mention d'une autre merveille de ce genre; le fer est la base de cette végétation, & elle imite si bien un arbruste, qu'on y voit, non-seulement un tronc, des racines & des branches, mais jusqu'à des feuilles & des fruits (*). Encore un pas de plus, & Fontenelle pouvoit dire des chymistes, *qu'ils avoient pris la nature sur le fait.*

Je suis bien loin de nier que tout ne fermenté dans la nature : cette grande vérité est déposée dans l'histoire des trois regnes, & dans celle des êtres intermédiaires qui en remplissent les intervalles; mais je demanderai toujours à Willis quel fut le principe de cette fermentation dans les premiers corps qui s'organiserent; quelles sont les limites qui séparent une matiere

(*) On peut voir un plus grand détail sur cette expérience, dans un des mémoires de l'année 1706.

active d'une matiere indifférente ; ce que c'est PRINCIPES.
 qu'une matiere passive, qui n'a d'autre propriété qu'une parfaite indifférence, &c. &c. &c.

Ce philosophe anglois ne me répondra point ; ou s'il le fait, j'ai droit de révoquer en doute jusqu'à ses expériences.

Si avec deux classes d'éléments primitifs on ne peut rencontrer la nature dans la simplicité sublime de ses opérations, à plus forte raison doit-on se défier des chymistes qui en admettent cinq pour la composition des corps organisés : le mercure, le phlegme, le sel, le soufre & la terre.

Paracelse, le prince des chymistes du moyen âge, varie beaucoup dans la définition de ces éléments ; il est probable que sous le nom de *mercure* il entendit la partie volatile des corps qui affecte le goût & l'odorat, quand on les analyse ; & sous celui de *phlegme*, l'eau ou le fluide non inflammable : pour sa terre, c'étoit sans doute ce qui reste de fixe quand un mixte est décomposé ; il désignoit sous le nom de

PARTIE I.

soufre, non-seulement les matieres sulphureuses, mais encore les huiles. Quant à son sel, soit qu'il devînt tartareux par la coction, lixiviel par l'incinération, & acide par la distillation, il le reconnoissoit toujours pour un être simple, qui ne changeoit de forme qu'en s'amalgamant avec des êtres hétérogenes. Au reste, je n'expose mes idées sur ce sujet, que comme des conjectures; Paracelse, comme la plupart des chymistes, avoit un langage hiéroglyphique, dont il ne réservoir l'explication qu'à ses adeptes: un naturaliste, à qui probablement il avoit laissé sa clef, disoit un jour, en voyant un médecin analyser une terre imbibée d'eau minérale: « J'y vois les trois autres » principes de la chymie; j'y vois du soufre, » quoiqu'il ne s'enflamme point; j'y vois du » sel, quoiqu'il ne se dissolve point; j'y vois du » mercure, quoiqu'il ne se volatilise point (*). » Quand on voit ainsi, on n'est pas fait pour ana-

(*) Voyez récit de Slare sur les eaux de Pyrmond, page 43.

lyser les corps de la nature , mais pour com-
menter les centuries de Nostradamus.

PRINCIPES.

Paracelse & les chymistes de son tems, n'ont créé cette théorie que parce qu'elle étoit le résultat de leurs expériences : mais ont-ils réussi à simplifier les êtres, en dernière analyse ? Leurs cinq élémens ne sont encore que des composés, & leurs résultats le seront toujours, tant qu'ils n'opéreront qu'avec les instrumens des artistes, & non avec le scalpel de la raison.

Becker, qui, grace aux commentaires de l'illustre Staalh, est devenu le Descartes de la chymie, substitua aux principes arbitraires de Paracelse la terre & l'eau ; mais comme avec cette double clef il ne pouvoit ouvrir toutes les portes de la nature ; il divisa la terre primitive en trois terres également élémentaires : la première, qu'il nommoit vitrescible, étoit le principe de la dureté des corps ; la seconde, qu'il désignoit sous le nom de terre inflammable, étoit le phlogistique ; & la troisième, qu'il appelloit terre mercurielle, ser voit, avec les deux

PARTIE I.

autres, à la composition des métaux (*). Mais Staalh lui-même, l'enthousiaste de Becker, a jeté des doutes sur l'existence de la terre mercurielle (**). D'un autre côté, des physiciens ont dit qu'un élément principe ne pouvoit se diviser en trois terres élémentaires. Enfin l'eau & la terre ne sont eux-mêmes que des principes du second ordre, & non les premiers agens de la nature.

Il n'y a plus que le peuple qui reconnoisse quatre élémens essentiellement distingués, dans l'eau, l'air, la terre & le feu (†). Cette division si commode pour les hommes accoutumés à tout effleurer, mais si absurde aux yeux de l'homme de génie, ne mérite pas d'être examinée par le philosophe. Ce n'est point au

(*) Vid. *physic. subterr. sect. III, cap. II, III, IV & V.*

(**) Vid. *specim. Beckerian.*

(†) Cette erreur est originairement d'Aristote. La seule réfutation qu'elle méritoit, est la plaisanterie de la savante Schurmannin, qui écrivit ce distique au bas de la physique du précepteur d'Alexandre :

*Cuncta elementa gero ; sum terra ; est ossibus ignis ;
Æther inest natibus ; vulva ministrat aquam.*

peuple, qui entend mal, qui ne raisonne pas, PRINCIPES.
 qui ne décompose rien, à établir des classes
 dans la nature, & à former les degrés de la
 grande échelle des êtres.

Les philosophes qui n'ont reconnu qu'un
 seul élément sont les plus conséquens de tous :
 à la tête de ceux qui ont admis ce grand prin-
 cipe, mais qui en ont abusé, on peut mettre
 Leucipe, le pere des atomes, qu'Epicure im-
 mortalisa par ses sophismes, & Lucrece par
 ses vers : ces hommes célèbres bâtirent les
 mondes, formerent les êtres intelligens, &
 créèrent les dieux mêmes avec ces corpus-
 cules : l'idée étoit grande, mais le colosse d'or
 ne se trouva avoir que des pieds d'argile.

Qu'est-ce que des molécules qui n'ont d'au-
 tres qualités que la figure & le transport local,
 & qui composent l'essence de la divinité ?

Comment a-t-on pu désigner Dieu par un
 réseau délié & terminé par un simple trait,
 comme les figures monogrammes ?

A-t-on quelque idée du mouvement des

PARTIE I.

atomes dans un vuide infini, où il n'y a ni centre, ni circonférence ?

Comment deux atomes insensibles peuvent-ils, en se courbant, former un être sensible, &c. ? -- Pour admettre la doctrine de Leucipe & d'Epicure, il faut dévorer toutes ces absurdités : délire qu'on tolere tout au plus dans l'homme de génie qui crée des systêmes, & non dans l'esprit étroit qui se contente de les adopter.

D'ingénieux modernes ont tenté de rectifier la doctrine des atomes : tels ont été Gassendi, Boerhaave, Newton, Desaguilliers & Maclaurin. Mais comme tous en font des êtres passifs, il est évident que ces corpuscules ne peuvent entrer dans la composition des êtres actifs & intelligens.

Le détail des erreurs anciennes & modernes sur les corps élémentaires, formeroit seul un énorme volume : ce feroient d'étranges mémoires pour la connoissance de l'esprit humain ; mais ils ne devroient point décourager un observateur. Je vais donc aussi hasarder quelques idées sur ce sujet, dussai-je ajouter de nouvelles pages à cette histoire.

ARTICLE VII.

DE L'ÉLÉMENT PRINCIPLE.

IL est bien plus aisé de dire de l'élément prin-
cipe ce qu'il n'est pas, que ce qu'il est : nous PRINCIPES.
sommes donc réduits à des probabilités ; mais
les probabilités dans l'histoire naturelle sont
plus utiles que la plupart des axiomes en mé-
taphysique.

Il me semble d'abord qu'il ne peut y avoir
qu'un seul élément ; car la matière est essentiel-
lement la même ; elle ne diffère que par les
modifications sans nombre dont elle est suscep-
tible ; les divers élémens désignés par les philo-
sophes, n'ont probablement été inventés que
pour fixer dans la mémoire la nomenclature
des êtres. Les naturalistes ont fait des classes ;
mais la nature ne fait peut-être que des individus.

Les chymistes s'accordent assez à dire que
les premiers élémens de la matière se caracté-
risent par leur indifférence à s'unir à un corps

PARTIE I.

ou à un autre, mais cette théorie me paroît mal fondée; l'acide vitriolique est absolument indifférent pour la formation d'une pyrite, d'un gypse, ou d'un quartz, puisqu'il se combine aussi aisément avec une terre vitrifiable & une terre calcaire, qu'avec des végétaux enfouis: cependant Paracelse & Vanhelmont ne me feroient pas croire que l'acide vitriolique est le principe des corps organisés (*). Cet acide est composé; & cette considération seule l'empêche de devenir l'agent de la nature.

Cette remarque doit aussi faire naître des doutes sur un être métaphysique, inventé par les cabalistes, pour donner aux causes obscures

(*) Tel étoit cependant le sentiment du célèbre Becker: il en faisoit un acide universel qui entroit dans la composition de tous les êtres; comme s'il y avoit un acide vraiment isolé, & qui subsistât indépendamment des corps! comme si l'acide vitriolique devoit être l'agent de la nature plutôt que l'acide marin! comme si un être que la chymie décompose & réduit en terre & en eau étoit assez simple pour entrer dans la constitution primitive de tous les êtres organisés! --- Chymistes, étudiez Becker, Staalh & Boerhaave; mais ayez le courage de juger ces grands hommes.

des phénomènes de la génération, une explication encore plus obscure : j'entends cet acide PRINCIPES.
 universel qui regne assez constamment dans l'atmosphère, & qu'ils croyoient le principe général de la production dans les trois regnes de la nature. Pour rendre plus respectable cette idole philosophique, ils lui donnerent le titre de Demogorgon ; & le peuple, toujours porté à adorer ce qu'il n'entend pas, se laissa engager par son nom seul à croire son existence.

Au lieu de dire avec les chymistes que l'élément primitif doit être indifférent à s'unir à un corps ou à un autre, ce qui suppose une existence de la matière, antérieure aux élémens qui la constituent, ne feroit-il pas plus exact de dire qu'il doit être indifférent à composer un corps ou un autre ? Cette proposition ainsi énoncée ne renferme du moins aucune contradiction, & peut servir à jeter quelques lumières dans l'abyme de l'essence des choses.

Il me semble que l'élément primitif des corps doit encore être simple & inaccessible à toute

PARTIE I.

espece de décomposition ; ce qui ne tend pas à en faire un corps inétendu & parfaitement indivisible, mais seulement un être homogène : car la nature a ses élémens ; mais il n'y a que le système de Leibnitz qui ait ses monades.

L'élément principe doit aussi être fluide ; ce qui est une suite de sa grande ténuité. Et qu'on n'objecte pas qu'il n'y a point dans la nature de fluides simples ; il y en a eu nécessairement dans l'origine des êtres. C'est d'abord en fermentant ensemble, ensuite en servant, soit de véhicule, soit de dissolvant aux corps, qu'ils sont devenus composés : ainsi ne jugeons jamais de l'existence primitive des êtres par leur existence actuelle, & sachons décomposer avec l'imagination une chrysalide, pour y trouver à-la-fois les débris d'un ver & le germe d'un papillon.

Je suis tenté de croire encore, que l'élément par sa nature doit être inaltérable : les modifications de la matière varient à chaque instant ; les corps mixtes se dissolvent, les êtres subissent

des métamorphoses; les existences changent, PRINCIPES.
mais les essences sont éternelles.

Pour la figure des corps élémentaires, elle est inaccessible à l'instrument des artistes, & peut-être même à l'œil de l'imagination: si originellement ils formoient une masse pleine & solide, on peut les considérer comme un assemblage de parallélipèdes égaux, ou comme le résultat de la combinaison des corps réguliers; tel que les tétraèdres, les exaèdres, les dodécaèdres & les icosaèdres: si, comme il est infiniment plus probable, ils ont toujours fait usage de l'activité qui leur est essentielle, il faut les supposer ronds; car, en multipliant les interstices, on favorise le mouvement.

Il me semble que tous les caractères que je viens de tracer conviennent au feu élémentaire; ainsi il est probablement l'être principe qui a servi à la composition des corps. Cette hypothèse n'est pas susceptible d'une rigoureuse démonstration, car le sentier qui y mène est à peine frayé; & n'ayant pas pour s'y con-

PARTIE I.

duire le bâton de l'expérience, on n'y peut marcher qu'en tâtonnant : cependant cette théorie est appuyée d'une foule de probabilités ; & les probabilités sont à peu près l'unique preuve dont on étaie les principes de l'ontologie.

J'appelle le feu qui sert à la composition des êtres, feu élémentaire, pour le distinguer du feu ordinaire qui est toujours imprégné, plus ou moins, de molécules de matière, & qui ne s'offre à nos yeux qu'avec l'enveloppe grossière qui le défigure. Le feu des rayons du soleil est le plus pur que l'on connoisse ; encore sa substance est-elle probablement altérée par l'atmosphère qu'il pénètre & par les corps étrangers qui le réfléchissent : ainsi il n'y a guère que l'imagination qui puisse avoir une idée du feu de la nature.

Tous les êtres sont pénétrés du feu élémentaire ; peut-être même qu'il exerce son activité dans tous les points de l'espace : si quelque corps étoit à l'épreuve de son action, il seroit totalement dépourvu des principes de vie ; ce qui est

une absurdité ; car il est démontré en philosophie que le mot de vie est synonyme à celui d'existence. PRINCIPES:

Ce feu élémentaire, plus pur dans les animaux que dans les végétaux & les fossiles, donne du ressort à leurs nerfs, de l'activité à leurs fibres, & un mouvement rapide aux fluides qui circulent dans leurs canaux ; comme par sa nature il s'évapore aisément, les aliments sont destinés à rétablir, & à remonter ainsi toute la machine. Lorsque ce feu étranger ne peut plus s'affimiler avec la substance de l'animal, le tout se décompose ; & cette décomposition, dans nos langues stériles, s'appelle l'anéantissement ou la mort.

Si l'on pouvoit démonter la machine humaine, & analyser ce fluide nerveux qui, suivant les oracles de la médecine, avertit le cerveau dans toutes nos sensations & devient ainsi le mobile de nos facultés intellectuelles, il seroit aisé de prouver que la matière qui le compose est fortement imprégnée de ce feu élémentaire ;

PARTIE I.

telle feroit peut-être l'origine de ces expressions : *ame ardente, imagination embrasée, flamme du génie*, qu'on trouve dans toutes les langues primitives, & qui ne font des métaphores que pour l'homme du peuple, qui n'est pas initié dans les mystères de la nature.

Le feu élémentaire est l'agent de la nature ; il tend les ressorts des ballons élastiques dont l'air est composé ; & son activité, plus ou moins grande sur cet élément de la seconde classe, en explique la condensation & la raréfaction. L'air est si fortement imprégné des particules du feu élémentaire, que lorsqu'il cesse d'être humide, il cesse aussi d'être conducteur d'électricité ; & en effet c'est un corps originairement électrique, comme l'a très-bien prouvé le physicien législateur de Philadelphie (*).

(*) L'air sec ne peut recevoir l'électricité des corps, ni leur donner la sienne ; autrement aucun corps environné d'air ne pourroit être électrisé positivement & négativement ; car, si on essayoit de l'électriser positivement, l'air emporteroit aussi-tôt le surplus ; ou si c'étoit négativement, l'air suppléeroit à ce qui man-

C'est lui qui donne à l'eau ce caractère de fluidité qui la rend propre à développer l'orga- PRINCIPES.
nisation des végétaux. Sans l'action des molécules ignées, qui séparent ses parties primitives, elle se coaguleroit, & ne formeroit plus qu'un froid crystal, inutile à la génération des êtres.

Sans le feu élémentaire, la terre privée des fluides qui circulent dans son sein, des végétaux qui parent sa surface, & des êtres animés qui l'habitent, ne feroit plus que le chaos d'Héfiode, & le tombeau de la nature.

Les phyficiens, qui ont fait les plus profondes recherches sur l'élément du second ordre, qu'on appelle terre primitive, s'accordent à donner ce titre au verre. Il résulte des principes de Staalh, de la Lithogeognesie de Pott, & de l'histoire naturelle de Buffon, que ce corps est

queroit ; ainsi la célèbre expérience de Leyde feroit impossible. --- Telle est la théorie de ce Franklin, que l'abbé Nollet a tant critiquée, par la seule raison que lui-même avoit fait un système, mais que tous nos bons phyficiens adoptent, parce qu'il leur importe fort peu que la vérité leur vienne de Paris ou de Philadelphie.

PARTIE I.

la véritable terre élémentaire, & que tous les mixtes ne font qu'un verre déguisé : or, il n'y a peut-être point, sur ce globe, d'être plus imprégné de matière ignée que le verre (*). On feroit tenté de croire que le feu électrique fait partie de son essence : *Je conjecture*, dit le Descartes de l'électricité, *que si on trouvoit le moyen de l'en retirer, il cesseroit d'être verre (**); on épuiseroit la substance, & le mode seroit anéanti.*

La plus parfaite des pierres vitrées est sans doute le diamant qui, exposé le jour au soleil, étincelle dans l'ombre de la nuit, brille lors même qu'il est brut, quand on le rougit au feu, & devient par le simple frottement le plus beau

(*) J'ai fait l'expérience de Leyde avec une bouteille de dix lignes seulement de diamètre, dont la partie fulminante ne pesoit sûrement pas deux grains ; le feu électrique qui résidoit dans ce petit espace étoit cependant en telle quantité, qu'un gros moineau que j'exposai à la commotion fut tué d'un seul coup.

(**) Expériences sur l'électricité, faites à Philadelphie, par Franklin, tome I, lettr. V, édition de M. Dalibard.

des phosphores (*). Il recele probablement PRINCIPES.
 dans son sein encore plus de feu élémentaire
 que le verre ; & le naturaliste n'a pas besoin ,
 pour en être convaincu , des instrumens qui le
 décomposent.

Le peuple des phyficiens a dit pendant long-
 tems , & le peuple des gens du monde a ré-
 pété , que le diamant étant le plus parfait des
 verres , étoit apyre , c'est-à-dire , inaltérable
 au feu le plus actif : cependant les hommes de
 goût qui observent , trouvoient fort singulier
 qu'il y eût un corps inaccessible à toute espece
 de décomposition , & que ce corps imprégné
 de feu , ne tendit pas à se réunir à son prin-
 cipe ; mais heureusement l'expérience vint ren-
 verser le systême , comme cela arrive toujours.
 L'empereur François premier , fit mettre des dia-
 mans dans un creuset , & après vingt-quatre heu-
 res d'un feu très-violent , ces pierres précieuses

(*) Voyez Lesser. lithologie , page 308 , & Mém.
 de l'Acad. des sciences , années 1707 & 1735.

furent totalement dissipées & volatilisées (*).

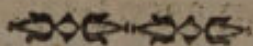
PARTIE I. Le rubis, il est vrai, résista à cette épreuve violente, & ne perdit rien de sa forme, de sa couleur & de son poids; mais on fait que le dernier des Médicis, qui fut grand duc de Toscane, en ayant exposé un au miroir ardent de Tschirnaus, il se couvrit d'une espèce de graisse, laissa échapper quelques bulles, & se fondit au bout de quelques secondes. Il n'y a donc rien d'apyre sur la terre, & il faut reléguer les rêveries des physiciens sur ce sujet, avec l'ancienne fable de la Salamandre.

Ce n'est point dans un écrit de la nature de celui-ci qu'il faut s'étendre sur des principes qui semblent étrangers à la morale de l'homme, & qui font d'un livre un ouvrage singulier, sans en faire un ouvrage utile: Aussi je prie de

(*) Dans le moment où l'on imprime cet ouvrage, de bons chymistes répètent à Paris la belle expérience de l'empereur François I; & la vieille erreur qui supposoit le diamant apyre ne subsiste plus, même parmi les gens du monde.

regarder mes conjectures comme les plus vraisemblables , jusqu'à ce qu'il en vienne de plus heureuses qui les fassent oublier ; car , dans une pareille matiere , on ne raisonnera jamais que par conjectures.

PRINCIPES.



ARTICLE VIII.

DIGRESSION SUR LE MANUSCRIT DE LA
THÉORIE DE L'UNIVERS.

PARTIE I.

UN autre motif m'engage à borner mes détails sur l'élément principe ; un homme de lettres de mes amis (*), s'est rencontré avec moi dans le système du feu élémentaire, & il a fait un ouvrage sur ce sujet, destiné à faire la plus grande sensation ; car c'est le fruit de quinze ans de recherches, de raisonnemens & d'expériences : son livre deviendra donc la base de ce volume, & les hommes droits ne jugeront qu'après l'avoir jugé : -- ce qui me promet quelque indulgence.

Ce livre a pour titre, *Théorie de l'univers*. Ce n'est point à l'amitié à prévenir sur la grandeur de son plan & sur l'intérêt de ses détails :

(*) H. OP, D. L. P., auteur d'un ouvrage déjà connu & estimé, qui vit dans une tranquille obscurité, loin des villes & des académies, étudiant la nature plus que les livres, & se rendant utile aux hommes sans rechercher leur estime & sans la mépriser.

je me contenterai d'observer que l'auteur pré- ~~sent~~
 sente son système avec toutes les preuves phy- ^{PRINCIPES.}
 siques & cependant tout le scepticisme qui peut
 le faire adopter.

Il a cru devoir remonter à l'essence de la
 matière & au principe du mouvement; & si ses
 conjectures sur leur identité sont vraies, il a
 simplifié les loix du monde, & ôté une roue à
 la grande machine de la nature.

Ses recherches sur le feu élémentaire me
 semblent originales à bien des égards; il dé-
 montre, autant qu'il est possible dans une
 science encore neuve, que tous les corps en
 sont intimement pénétrés, qu'il ne dévore
 qu'en assimilant à sa substance, & qu'il est le
 principe de la génération des êtres, de leur
 palingénésie & de leur destruction.

Il soupçonne que le feu élémentaire n'est pur
 nulle part; que celui qui est le moins altéré est
 le feu solaire, & ensuite celui de l'électricité,
 & au dernier degré de l'échelle, celui du creu-
 set des chymistes.

PARTIE I.

Il faut voir dans ce livre combien il y a de probabilités que le feu principe ne pese point, & supposé qu'il pese, avec quelle facilité on pourroit en conclure qu'il est le principe de la gravitation.

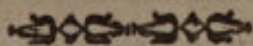
L'auteur analyse tout d'après les Staalh, les Pott & les Boerhaave, & souvent d'après lui-même; mais il ne décompose les êtres avec les instrumens de la chymie, que pour les recomposer ensuite avec le feu élémentaire.

Il a rencontré de nouvelles traces d'analogie entre les trois regnes, & il a ajouté quelques preuves à cette grande vérité, que tout est lié dans l'échelle de la nature.

Il est vrai qu'il tire de tous ces principes des conséquences hardies, que je ne prétends point autoriser : après avoir expliqué la génération des êtres qui remplissent l'intervalle de l'échelle jusqu'à l'homme, il examine par quels développemens successifs la pierre de Deucalion a pu recevoir l'organisation, la sensibilité & l'intelligence; & quoiqu'il ne donne cette hypo-

thèse que comme une rêverie philosophique, PRINCIPES.
je sens que des esprits foibles peuvent en abuser
pour infirmer des dogmes que leur antiquité a
rendus respectables.

Au reste, l'auteur de la *Théorie de l'univers*
a l'ame si honnête, il a si peu d'envie de
détruire, son bon esprit perce si fort à travers
quelques paradoxes où son imagination semble
l'entraîner, qu'en supposant même que l'ou-
vrage parût sans tempéramens, il est à croire
qu'il ne nuirait qu'à ceux qui étoient déjà em-
poisonnés avant d'en prendre lecture.



CHAPITRE VI.

*PRINCIPES PHYSIQUES DE LA NATURE.***PARTIE I.**

NEWTON, qui a tant mérité de la nature & des philosophes, dit qu'un fluide subtil paroît agir dans tous les êtres ; que ce fluide est 700,000 fois plus subtil, plus rare & plus élastique que l'air que nous respirons, & que par conséquent il est à l'eau commune comme 1 est à 600,000,000 (*) : ce fluide est le feu élémentaire ; mais le grand homme qui l'a pressenti, n'a pu le soumettre à ses calculs, parce qu'il est inaccessible au microscope : ce n'est qu'en multipliant les à-peu-près, que la raison des philosophes peut en tenter l'analyse.



Ce feu élémentaire dont l'essence est le mouvement, a servi à la composition de tous les êtres qui constituent la grande machine de l'univers.

(*) Voyez optic. quest. 22.



Il seroit absurde de rechercher l'origine du feu élémentaire: puisqu'il existe, il est probable qu'il a toujours existé ; car, comment auroit-il passé du néant à l'être ? Et qu'est-ce que le néant pour des philosophes ?

PRINCIPES.



Il y auroit de l'inconséquence à calculer dans quel tems ce feu élémentaire, en se modifiant, a organisé les mondes : le tems n'existe pas pour ce qui n'a pas commencé ; & toutes ces méthodes arbitraires, inventées pour servir de point d'appui à notre petit entendement, ne doivent point être employées pour calculer les opérations sublimes de la nature.



Il y auroit de la témérité à vouloir deviner par quel mécanisme, l'élément principe s'est modifié, & comment, tout étant originairement homogène, tout nous paroît aujourd'hui hétérogène : il est probable que ce seroit encore un secret pour nous, quand nous aurions douze

PARTIE I. sens, & par conséquent douze fois plus d'intelligence.

Bien loin de pouvoir raisonner sur ce qui a dû être, nous pouvons à peine raisonner sur ce qui est; connoissons-nous seulement la dixième partie des êtres animés qui habitent ce globe? La nature a paru s'agrandir pour nous depuis la découverte du microscope; & si en perfectionnant cet instrument, nous pouvions pénétrer plus avant dans l'abyme des infiniment petits, elle s'agrandiroit encore: la nature est ce cercle infini de Pascal dont le centre est par-tout, & la circonférence nulle part.

Le chymiste croit, avec ses procédés, ses distillations & ses analyses, ramener les êtres à leurs élémens; le chymiste en impose à la crédulité humaine; sa main industrieuse peut démolir lentement les corps, mais le résultat de ses expériences n'est qu'un amas de décombres: si la chymie pouvoit décomposer les

êtres , elle pourroit les organiser ; si Becker ou ~~Staalh~~ ^{PRINCIPES.} parvenoient à l'élément principe , ils s'en feroient pour créer des mondes.



Dans la physique générale , il ne faut jamais mépriser les faits , quelques frivoles qu'ils paroissent , parce que tout s'enchaîne dans la nature , & que les effets des causes deviennent à leur tour causes d'autres effets : qui auroit imaginé que deux verres placés l'un devant l'autre par Galilée , meneroient à découvrir un nouveau ciel ? Le premier observateur qui vit l'ambre attirer une paille , pouvoit-il se flatter que ce fait conduiroit un jour à la théorie du tonnerre ?



Y a-t-il des germes , & sont-ils indestructibles ? En un mot , étois-je avant de n'être pas , & serai-je quand je ne serai plus ?



Le mot de germe a été inventé par l'ignorance paresseuse , qui veut tout expliquer. Tout est germe dans la nature , ou il n'y en a point.

PARTIE I.

Les élémens secondaires, par le mouvement qui leur est propre, s'affimilent ensemble, & il en résulte un fossile, une plante, ou un animal; le composé se détruit ensuite, & la matière ne redevient plus homogène que pour se prêter à de nouvelles métamorphoses.

La matière en se décomposant se subtilise; & plus un corps est atténué, plus son mouvement est rapide, plus il se rapproche de l'organisation élémentaire.

La décomposition n'est point l'anéantissement : le passage de l'être au néant ou du néant à l'être est une contradiction dans les termes; & si rien n'a pu être créé, rien ne peut s'anéantir.

Tout est animé dans la nature, puisque vivre signifie exister, puisqu'il n'y a point d'organisation qui répugne essentiellement à l'idée de l'animalité.



Cependant on a abusé de ce dogme de la nature : un phyficien a prétendu que les vents alizés étoient produits par l'agitation convulsive d'une plante qui croît en abondance sous le tropique (*) : un autre a assuré qu'un grand animal, par son inspiration & sa respiration, excitoit le phénomène des marées. — Tout a été dit par les sophistes, afin que tout pût être réfuté par les philosophes.



Tout ce qui est animé doit occuper un degré dans l'échelle des êtres sensibles.



Tout ce qui est sensible doit avoir des droits à une sorte d'intelligence.



Il y a une chaîne dans les êtres ; mais nous n'avons pas encore rassemblé assez de faits pour en compter les anneaux : les anciens avoient des quadrupèdes dont nous avons perdu

(*) On l'appelle le *lentisque marin*.

PARTIE I.

la trace ; nous en découvrons de tems en tems qu'on ne fauroit rapporter à aucune classe ; le seul Ganguroo d'Otahiti (*) suffit à cet égard pour déconcerter le physicien qui prétend bâtir sans matériaux l'édifice de la nature.



Le naturaliste n'est pas plus heureux, quand il classe les végétaux, que quand il calcule les anneaux de la chaîne animale : le chevalier Vonlinné, borne nos richesses végétales à 8,000 especes de plantes ; le célèbre Shérard ne croyoit pas qu'il fallût les évaluer au-delà de 16,000 ; & voilà le docteur Commerfon qui en a possédé lui seul vingt-cinq mille, & qui a annoncé qu'il en doit exister au moins cinq fois autant sur la surface de la terre (**):

(*) Il a la figure du Cerbo, la taille du mouton & la queue du levrier : il ne marche pas ; mais, à cause de l'inégalité de ses jambes, il saute. Voyez-en la description, *voyage de Banks & de Solander*, édit. in-8°, tome VII, pages 43 & 83.

(**) Lettre à la suite du journal d'un voyage autour du monde, traduit de l'anglois par M. de Freville, page 257.

nous devrions nous borner à étudier la nature PRINCIPES.
de nos richesses, & laisser à notre postérité,
après cinquante siècles, le soin d'en faire le
dénombrement.



Il y a trop d'arbitraires dans la division qu'on
a faite jusqu'ici des êtres animés : la plupart des
caractères génériques qu'on assigne sont ima-
ginaires ; on trace des lignes de démarcation,
& quand on rencontre des espèces intermé-
diaires, ces lignes disparaissent : il faut à
chaque instant refaire le roman de la nature.



Dans l'exactitude philosophique, la nature
ne fait point de classes, elle ne fait que des
individus.



Tâchons d'apprendre à un petit nombre de
ces *individus*, les moyens d'être heureux sans
blesser la nature.

L I V R E II.

*DE LA PHILOSOPHIE APPLIQUÉE
A LA NATURE.*

PARTIE I.

JE m'étois proposé de borner ici mes conjectures; mais un homme de génie, aussi respectable par son ame que par sa plume, m'a fait observer qu'il y auroit un vuide dans mon ouvrage, si je n'appliquois pas mes principes à un petit nombre de questions qui intéressent la curiosité des philosophes.

Je vais donc m'occuper encore à expliquer quelques énigmes gravées sur les antiques numens de la nature; mais après avoir fait deux fois le rôle d'Œdipe, je tâcherai de n'être plus que le disciple de Socrate, de Cong-fut-fée, & de Marc-Aurele.

CHAPITRE

CHAPITRE PREMIER.

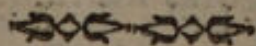
APOLOGIE DU PHILOSOPHE.

JE prie d'observer que dans ce chapitre il n'y a point de conjectures ; il s'agit de l'apologie de la raison ; & il est bien singulier que dans le dix-huitième siècle la raison ait besoin d'apologie.

PRINCIPES.

Il étoit utile d'appliquer la philosophie à la nature, de la réconcilier avec l'homme de bien qui n'a pas le courage de penser d'après lui-même.

Cette défense paroît nécessaire, grace au fanatisme, dont le volcan long-tems refermé vient de se rouvrir : puisse-je prévenir ses explosions, ou être sa dernière victime !



PREMIERE PARTIE DE L'APOLOGIE DU
PHILOSOPHE.

PARTIE I.

ENTRAINÉ par une chaîne d'événemens malheureux, à chercher dans les lettres un appui que je ne pouvois attendre d'une famille honnête, mais fans fortune, je regardai autour de moi, & je vis que la philosophie permettoit de garder son ame : je songeai alors, non à porter, mais à mériter le titre de philosophe.

La philosophie est *l'amour de la sagesse* : je crus qu'il étoit permis à mon esprit de devenir sage, & à mon cœur de suivre la pente qui l'entraînoit à aimer.

Des hommes mal organisés avoient de tout tems abusé de leur raison; mais les erreurs même de ces sophistes me prouvoient qu'il y avoit des philosophes : les noms flétris des Diogene & des Diagoras me ramenoient aux noms sublimes de Socrate, de Zénon & de Marc-Aurele.

Le génie ne me parut point un être de raison;

je ne trouvai rien d'arbitraire dans l'idée de la vertu; ainsi j'ouvris les livres célèbres, PRINCIPES.
pour m'apprendre à faire par principes le bien
que je ne faisois que par instinct, & j'appellai le
génie pour me conduire à la vertu.

Je sentoîs que des loix éternelles m'enchaî-
noient à Dieu & aux hommes; j'étudiai ces
loix, & je me vis le courage d'en faire la base
d'une morale qui convint moins à l'individu
qu'à l'espece humaine.

La nature m'avoit fait pacifique. Je me
promis de ne jamais dégrader mon caractère,
d'être utile à mes concitoyens, sans en exiger
de reconnoissance; de mériter des satyres &
de n'en jamais faire.

Tels étoient mes sentimens, quand j'écrivis
la *Philosophie de la nature*: je ne me cachai
point la foiblesse de mes talens; mais je crus
pouvoir suppléer au génie par mon ame, &
je publiai mon ouvrage.

Ferme dans mes principes philosophiques,
j'attendis en silence la considération publique

PARTIE I.

sans l'acheter par des voies qui m'auroient fait rougir : la capitale fourmilloit d'hommes puissans & oisifs qui ne demandoient qu'à me protéger : je me dérobai à leur bienveillance onéreuse & je mis entre moi & les mécènes une barrière éternelle.

Les journalistes, qui vivent des pensées des gens de lettres & quelquefois de leurs fautes, font & défont tous les jours les réputations éphémères : je ne me suis jamais présenté à leur tribunal ; je n'ai point provoqué leur encens quand par hasard ils ont fait mon éloge : quand ils m'ont condamné, je n'ai point appelé de leurs sentences.

Je vivois au milieu d'une foule de rivaux ardents à se détruire ; je n'ai épousé aucune querelle ; je ne me suis enrôlé sous les drapeaux d'aucune secte : seul, avec quelques morts illustres & un petit nombre d'amis honnêtes, j'ai attendu que la voix publique me donnât quelque existence parmi les philosophes.

Cette existence est venue : ma plume a été

avouée dans l'Europe par les hommes célèbres; PRINCIPES.
 &, ce qui ne me flatte pas moins, elle a été
 accueillie par les gens de bien : je pouvois ne
 pas mériter l'aveu du génie; mais j'étois digne
 de l'accueil de la tranquille probité, & je n'eus
 pas le courage de me dérober à une célébrité
 qui devoit remplir d'amertume la moitié de ma
 carrière.

Je jouis long-tems sans trouble de cette con-
 sideration publique que j'avois acquise sans
 remords : aucun homme public ne s'éleva contre
 la *Philosophie de la nature* : on la réimprima
 dans l'intervalle plusieurs fois en France & dans
 les pays étrangers. Le clergé, à qui seul il
 appartenoit de s'alarmer de son succès, refusa
 de la proscrire. -- Ce songe heureux dura six
 ans; mais je fus réveillé par un coup de tonnerre.

Une sentence flétrissante prononcée sur un
 rapport infidèle, vint annoncer à l'Europe que
 les gens de bien avoient eu tort de se persuader
 que la lecture de mon ouvrage les avoit rendu
 plus vertueux.

PARTIE I.

On affuroit dans cette sentence, que j'anéantissois les principes des mœurs, & chaque page de mon livre étoit un monument érigé à la décence, & un hymne à la pudeur.

On y disoit que je sappe les fondemens de l'autorité, que je détruis les rapports qui enchaînent l'homme à l'homme, & que je canonise les forfaits les plus odieux.

Plein de trouble & d'horreur, j'ai osé conduire la sonde dans mon ame; j'y ai vu une foule de foiblesses, mais rien qui portât l'empreinte de la méchanceté: j'ai reconnu que mon caractère ne pouvoit m'entraîner à un crime réfléchi, & ma plume à en faire l'éloge.

J'ai demandé à mes amis si j'avois rompu le contrat tacite qui lioit leurs âmes à la mienne; ils m'ont embrassé la larme à l'œil, & telle a été leur réponse.

On m'accusoit de faire des rebelles de mes concitoyens, & il n'y a pas une ligne de mon ouvrage qui n'établisse la paix des empires & la sûreté des rois.

Quel moment avoit-on choisi pour me PRINCIPES.
 dénoncer comme féditieux? celui où je venois
 de publier le conte d'*Egerie*, ce monument
 de mon idolâtrie pour un jeune souverain qui
 appelle les sages autour de son trône, & qui
 promet de faire revivre, pour la prospérité
 de la France, le dernier des Henris.

J'ai détruit, disent mes persécuteurs, tous
 les devoirs sacrés sur lesquels repose le bonheur
 social. -- O vous à qui je dois la vie, citoyens
 à jamais respectables dans votre heureuse
 obscurité, tant que vous avez vécu, j'ai res-
 pecté vos loix, je n'ai jamais contristé votre
 ame, le nom de pere n'est sorti de ma bouche
 qu'avec le suffrage de mon cœur; que ne puis-
 je ranimer votre cendre? Elle attesterait à mes
 juges ma fidélité à remplir les devoirs sacrés
 de la nature. . . . Mais, non, restez dans la
 tombe : l'indignation s'allumeroit dans vos
 veines; des larmes de sang couleraient de vos
 yeux, & vous ne renaîtriez que pour mourir.

Dieu me restoit, & la sentence a tenté de me

PARTIE I.

le ravir; mais mon livre, tout flétri qu'il est, dépose en faveur de ma religion : aucune puissance humaine ne peut, tant que je respirerai, m'empêcher de me jeter entre les bras de l'Être suprême : aucune puissance, quand je ne serai plus, ne pourra m'arracher de son sein.

On peut continuer à enchaîner ma plume, à dégrader mes ouvrages, à opprimer ma personne; pour moi, je continuerai à me consoler avec Dieu de l'injustice de mes concitoyens, à refferrer les nœuds sacrés qui lient l'homme à l'homme, à éclairer mes persécuteurs & à leur pardonner.



SECONDE PARTIE DE L'APOLOGIE DU
PHILOSOPHE.

QUI êtes-vous, ame de fiel & de fange, qui faites un crime à Marc-Aurele de mettre la philosophie sur le trône, & à Socrate de s'enorgueillir du supplice que vous lui infligez ? Le tems est venu de faire entendre la voix terrible de la vérité ; tombez, murs d'airain qui cachiez les profondeurs de leur hypocrisie ; & que le dieu du mal, l'odieux Arimane, paroisse aux yeux de l'homme de bien avec toute sa difformité.

PRINCIPES.

L'ennemi né du philosophe est ce fanatique atrabilaire qui défend sa secte avec le poignard & la flamme des bûchers, qui s'indigne du talent qui l'écrase, & du courage qu'il n'a pas, & dont l'ame vile n'a d'énergie que pour opprimer le génie & anéantir la vertu.

L'ennemi né du philosophe est cet esclave qui a long-tems courbé sa tête dégradée sous le joug des despotes, & qui voyant un être

PARTIE I.

libre, tente de le punir de n'être pas, à son exemple, le dernier des hommes.

L'ennemi né du philosophe est cet écrivain qui n'existe que par ses morsures, qui ne pouvant mériter des statues, s'occupe à en renverser, qui ne prétend qu'à la célébrité d'Erostrate, mais dont la juste postérité ne connoîtra ni le nom ni les libelles.

Agrippine, dit l'historien des Césars, *détourna son fils de l'étude de la philosophie comme contraire à un souverain (*)*. Ce blasphème absurde & dangereux est peut-être plus contraire au repos des nations que tous les axiomes politiques des Hobbes & l'infame théorie de Machiavel.

Je pardonne à Agrippine, qui avoit empoisonné son époux, & qui provoquoit son fils à l'inceste, de détester la philosophie, qui ne l'éclairoit qu'en lui donnant des remords : mais comment a-t-elle osé ériger en axiome

(*) *A philosophia eum mater avertit, monens imperatori contrariam esse.* Voyez Suéton. vit. Neron.

un tel blasphème ? Comment Sénèque, l'inf-
tituteur de Néron, laissa-t-il s'accréditer un PRINCIPES.
principe qui le rendoit lui-même le fléau des
souverains ? Comment le sage Suétonne laisse-
t-il passer ce sophisme sans le pulvériser ?

On accuse la philosophie d'être contraire
à l'art de regner ; & où en serions-nous si
les philosophes n'avoient fait les rois , & si
les rois ne protégeoient les philosophes ?

N'est-ce pas la philosophie qui crie aux
princes qu'ils ne doivent monter sur le trône ,
que quand ils ont le courage d'être effrayés à
sa vue ; qui leur apprend à distinguer les
hommes qu'ils gouvernent , d'un vil troupeau
qu'ils achètent ; & qui , au milieu même des
forces politiques qu'ils font mouvoir , les
instruit du secret de leur foiblesse ?

N'est-ce pas la philosophie qui place le seul
despotisme légitime dans la loi , & qui éloigne
du trône cette foule d'hommes vils & lâches
qui conspirent à retenir les princes dans les
entraves de l'erreur , dont la voix ne s'élève

PARTIE I.

que pour trahir la patrie , & qui persuadent à l'esclave couronné qu'ils dirigent , qu'il n'y a d'ennemis de l'état que l'homme de génie & l'ami de la vertu ?

N'est-ce pas la philosophie qui apprend aux souverains que l'énorme machine politique qu'ils font mouvoir ne tient qu'à un fil , & que de la plus légère déclinaison de ce fil dépend le bonheur ou le malheur de vingt millions d'hommes ; qu'il ne faut qu'un projet mal conçu pour allumer une guerre fatale dans les deux mondes , un édit mal concerté pour priver l'état de cent mille bras , & une seule erreur de calcul pour empoisonner l'existence des citoyens dans l'intervalle de plusieurs générations ? Ouvrons les annales de la terre , nous verrons que jamais elle n'a été plus heureuse que sous les rois philosophes ; les cent millions d'hommes qui habitent la Chine de tems immémorial , ne formerent qu'une famille sous le monarque qui eut Cong-fut-sée pour instituteur ; le sage Zoroastre fut le dieu de la

Bactriane ; & à Rome , Caton même , le ~~_____~~
 martyr de la liberté , auroit travaillé au des-^{PRINCIPES}
 potisme de Marc-Aurele.

L'incestueuse Agrippine , le farouche Calife Omar , & après eux une foule d'hommes vils & méchans , ont dit que le philosophe étoit le fléau des rois. Que conclure de cette assertion atroce , sinon qu'il y a des gens ennemis nés de la vérité , comme le hibou l'est de la lumière , & que la nature semble avoir dédommagé l'homme sans talens & sans vertus , en lui permettant de persécuter le génie ?

Réponds-moi , fourbe mal-adroit , quel est le vrai philosophe qui ait ensanglanté les trônes & armé les hommes contre les hommes ? Platon a-t-il soulevé Syracuse , même contre Denis le tyran ? Tacite a-t-il conspiré contre Domitien , le fléau de sa patrie ? Locke a-t-il été du nombre de ces fougueux parlementaires qui affaïnèrent Charles I avec le glaive des loix ?

Je jette un coup-d'œil sur l'univers : je

PARTIE I.

vois une moitié du globe se presser contre l'autre ; les petits empires renverser les grands pour être renversés à leur tour , & un certain nombre d'êtres foibles & malheureux , qu'on appelle souverain , se débattre avec fureur autour de quelques ruines qui ne se réunissent que pour leur servir de tombeau. D'où viennent toutes ces sanglantes révolutions ? Ce n'est pas sans doute du sage obscur qui raisonne dans son cabinet ; c'est de quelque Cromwel , qui fait consister la gloire à changer les chaînes de ses concitoyens ; de quelque Alexandre , qui ne veut mourir que sur des mondes subjugués ; ou de quelque Mahomet , qui vient le glaive d'une main & l'encensoir de l'autre , anéantir le culte aussi-bien que la liberté de sa patrie , & la faire gémir à-la-fois sous la tyrannie de ses rois & sous celle de ses dieux.

Faites asseoir le philosophe au pied des trônes , & vous ne verrez point de ces grands crimes , dont la trace reste encore sur la terre , long-tems après que les criminels ne sont plus.

Faites de Montagne l'ami de Charles IX, & il
 n'y aura point de journée de Saint-Barthelemi. **PRINCIPES.**

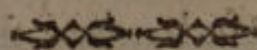
Rendez le président de Montesquieu législateur
 de l'Espagne, & l'Europe ne se jettera pas
 sur le Nouveau-Monde, & n'égorgera pas
 douze millions d'hommes pour conquérir des
 déserts, de la boue jaune, & les maladies
 vénériennes.

Le philosophe est le plus pacifique des
 hommes. Il unit les sujets aux rois, & les rois
 entr'eux. Il empêche les peuples de s'exter-
 miner pour des sophismes. Persuadé que
 l'ordre général est la première loi de la nature,
 il se sacrifie à sa famille, sa famille à sa patrie,
 & sa patrie au genre humain.

Au reste, quand même des hommes jus-
 tement célèbres auroient démenti par leurs
 actions la gloire qu'ils s'étoient acquise par
 leurs ouvrages, qu'importe à la postérité cette
 contradiction entre leurs cœurs & leurs plumes ?
 Le mal qu'ils ont fait à la société n'a laissé au-
 cune trace ; & le bien qui résulte de leurs écrits

PARTIE I. immortels ira d'âge en âge consoler l'espèce humaine de la tyrannie de ses persécuteurs.

Accourez donc, vous tous qui faites gloire de flétrir la raison, inquisiteurs de Goa & de Paris, vils apôtres des convulsions, apologistes de la Saint-Barthelemi : la loi du pays éclairé où on vous tolère, vous interdit les homicides ; mais vous pouvez distiller sans péril le venin que votre ame recele, sur les livres qui vous dévoilent. Je vous livre le portrait du philosophe : lisez-le, & que la flamme des bûchers vous serve de réponse.



TROISIEME

*TROISIEME PARTIE DE L'APOLOGIE DU
PHILOSOPHE.*

DEPUIS que le nom de philosophe est

devenu le titre d'une injure modérée, qui sert PRINCIPES.
à l'envie à désigner le talent, & au citoyen
puffanime l'homme de génie qui l'éclaire,
il me semble nécessaire de définir exactement
l'être respectable dont j'ose prendre la défense.
Puisse le tableau que j'en tracerai justifier en
même tems l'idole & le culte de ses adorateurs !

Un philosophe est pour moi un être sublime ,
placé sur la terre pour guérir les hommes des
maux attachés à l'existence, ou pour les en
consoler.

C'est un génie éclairé, qui attache son bon-
heur au développement de son intelligence,
qui ne s'appuie point sur les lumières factices
des hommes puissans qui ne le valent pas, &
qui s'occupe dans le silence du cabinet à réfor-
mer son entendement, à se faire un caractère
& à créer son ame.

PARTIE I.

C'est un partisan de l'harmonie générale, qui conserve l'équilibre entre ses passions, vit en paix avec le foible qui l'évite & avec l'envieux qui le persécute, & ne fonde pas ses idées sur les loix du moment, mais sur les rapports éternels & invariables des êtres.

Il a une raison dont il étend sans cesse les limites; il ne la soumet point au caprice d'un despote qui gouverne une étendue de mille lieues, ni à l'autorité d'un écrivain mort depuis mille ans; il se réserve le droit de critiquer Aristote chez les Arabes où on le divinise, & celui de vanter la liberté, dans le Nouveau-Monde où on l'anéantit.

Il fait distinguer la morale sublime de la nature, de la morale flottante des politiques & de la morale atroce du fanatisme; il ne pèse pas dans la même balance l'erreur & la méchanceté, & il éclaire le genre humain sans craindre qu'on le punisse du crime irrémissible d'avoir annoncé la vérité.

Cependant sa plume audacieuse ne s'appe

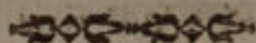
point les fondemens du trône & de l'autel; il PRINCIPES.
 respecte les préjugés qui sont utiles aux nations,
 honore les hommes en place, se conforme aux
 usages reçus, & ne fait servir sa liberté de pen-
 ser qu'à perfectionner son ame & à assurer le
 repos de tout ce qui l'environne; c'est l'aigle,
 qui maintient la paix dans son aire, sans pré-
 tendre à réformer l'atmosphère & à calmer la
 rage des vents.

Le culte d'un Être suprême, qui n'impôr-
 tune que les ingrats, fait le charme de son ame
 sensible; cette lumière douce l'échauffe en
 même tems qu'elle l'éclaire; quand il étudie
 la religion, il s'apperçoit qu'elle est le centre
 où toutes les vérités philosophiques vont se
 réunir; quand il la suit, il reconnoît que c'est
 le foyer où toutes les belles passions vont
 s'embraser.

Il juge intérieurement les loix des hommes,
 mais il est soumis à celles de sa patrie; & si le
 hasard l'a fait naître parmi des esclaves, il se
 dérobe à la verge flétrissante du despotisme,

PARTIE I. mais sans braver ses souverains, comme sans les flatter, sans les estimer & sans les craindre.

En un mot, le philosophe est un être étonnant & non contradictoire, qui aime le genre humain par intérêt & par principe, qui éclaire ses contemporains, mais qui ne veut être jugé que par la justice des siècles; qui pense, parle & écrit avec énergie, mais qui n'eut jamais que la hardiesse de la vertu.



CHAPITRE II.

DOUTES PHILOSOPHIQUES SUR
L'ORIGINE DES ÊTRES.

NOUS venons de voir qu'un être raisonnable n'étoit pas un monstre, parce qu'il faisoit usage de sa raison. Écoutons donc un moment ses conjectures sur l'origine des êtres, mais souvenons-nous toujours que ce ne sont que des conjectures : Epiménide qui rêve dans sa grotte ne peut avoir l'autorité de Zénon, qui dogmatise dans le portique : encore une fois, tout ce qui n'a dans la *philosophie de la nature* qu'un rapport éloigné à la morale, doit être mis au rang des hypothèses qu'on adopte, pour les discuter plutôt que pour y croire. Il n'en est pas de même des grands principes sur lesquels roule l'économie sociale ; le plus léger doute en ce genre nous paroîtroit un blasphème.

PRINCIPES.

ARTICLE PREMIER.

VOYAGE D'ÉPIMÉNIDE.

PARTIE I.

ÉPIMÉNIDE est un des plus grands saints du paganisme : la légende grecque nous a conservé un grand nombre de ses miracles. Il fit cesser par sa présence la peste dans Athenes : il prophétisa dans Lacédémone ; & , ce qui n'est pas un prodige moins extraordinaire , il fit un poème épique de 6500 vers sur la structure du vaisseau des Argonautes. On peut consulter , sur toutes ces merveilles , Diogene Laërce , le Ribadeneira de son siècle.

Un jour ce sage conduisoit son troupeau (car dans l'âge d'or la bergerie menoit à tout , même à l'apothéose) ; & s'étant égaré , il entra dans une caverne où il dormit 57 ans : à son réveil il trouva , avec surprise , que la Grece avoit changé de face ; il n'étoit environné que des petits-fils des Crétois , avec lesquels il s'étoit endormi ; mais sa surprise

cessa quand il apperçut ses cheveux blancs.

PRINCIPES.

Suivant quelques traditions grecques , Epiménide passa sa vie sans manger , ressuscita plusieurs fois & vieillit en autant de jours qu'il avoit dormi d'années dans sa caverne de la Crete.

La durée de la vie de ce sage fut calculée sans doute en raison de son sommeil miraculeux ; car Xénophane la fait de cent cinquante-quatre ans : Phlégon y ajoute trois ans de plus. Pour les prêtres de la Crete , qui feignoient de croire à ses résurrections , ils prolongerent sa vie jusqu'à deux cents quatre-vingt dix-neuf ans. Ce seroit peut-être se jouer de la raison humaine que de s'amuser à concilier les dates de cette vie d'Epiménide avec la chronologie de Paros , ou avec l'ère des Olympiades.

D'autres philosophes plus conséquens ont prétendu qu'Epiménide n'étoit pas plus mort que le patriarche Hénoch ; en vain Sparte pour preuve de son trépas montra-t-elle longtemps ses reliques (*). On fait que des reliques

(*) Diog. Laërt. vit. *Epimenid.*

PARTIE I.

ne prouvent pas plus l'existence antérieure des sages que celle des saints. Ce qui semble très-vraisemblable c'est qu'Epiménide vit encore, & s'il paroît s'absenter de la terre, c'est qu'il dort dans sa caverne. Cette alternative de léthargie & de réveil dure depuis plus de deux mille ans; & qui fait si elle ne se prolongera pas jusqu'à ce que notre planète disparoisse dans les déserts immenses de l'espace?

Peu m'importe en ce moment qu'Epiménide assiste à la ruine de notre monde; mais ce qui m'intéresse beaucoup, c'est qu'il a voyagé pendant bien des siècles pour deviner son origine. Voici un fragment de son itinéraire, que le prêtre de Jupiter Ammon déposa dans son temple quand la Grece voulut faire son apothéose.

.

 « Ma curiosité est sans bornes,
 » & qui oseroit en faire un reproche au phi-
 » losophe qui voit les générations succéder aux

» générations? La curiosité n'est une foiblesse
 » que dans l'être qui ne peut la satisfaire : dans PRINCIPES.
 » cet homme vulgaire dont l'existence fugitive
 » semble bornée à l'instant qui s'écoule & qui
 » naît pour mourir.

» J'ai voulu savoir d'abord si la matiere
 » avoit une origine; & comme je n'ai pas
 » assisté à son organisation primitive, j'ai
 » consulté sur ce grand événement tous les
 » philosophes qui prétendent avoir pénétré
 » dans l'atelier de la nature.

» Je m'embarquai, dans mon premier
 » voyage, sur un vaisseau Phénicien qui
 » faisoit voile pour la découverte d'un monde;
 » Sanchoniaton y étoit : *Etranger*, me dit-
 » il un jour, *tu voyages pour chercher la*
 » *Pierre philosophale; ne vas pas plus loin,*
 » *car je l'ai trouvée: écoute-moi.*

» *Les premiers principes de l'univers sont*
 » *l'air ténébreux, l'esprit ténébreux & le chaos.*

« Voilà bien des ténèbres, seigneur San-
 » choniaton. »

PARTIE I. *« Elles ne sont que dans votre esprit ,
 » seigneur Epiménide ; l'esprit bientôt anima
 » ces principes ; le mélange se fit ; les élémens
 » se lierent ; l'amour nâquit , & le monde
 » commença. »*

*« Je répondis que ce monde n'étoit pas le
 » mien ; & tout en réfutant la cosmogonie de
 » Sanchoniaton j'apperçus un pirate qui aborda
 » le vaisseau Phénicien , s'en empara & fit
 » prisonnier tout l'équipage.*

*« Je tombai en partage à un Chaldéen qui
 » avoit été fatrape , homme de loi , prêtre
 » de Belus , & qui , las de tous ces métiers ,
 » s'amusoit à parcourir le monde en le dé-
 » vastant : tous les soirs le capitaine rassembloit
 » ses corsaires , & mon maître les amusoit par
 » ses contes : je fus introduit une fois dans
 » l'assemblée , & j'entendis le philosophe
 » brigand s'exprimer ainsi :*

*« Il fut un tems , mes amis , où tous
 » les élémens confondus étoient dispersés
 » dans la nuit du chaos ; il n'y avoit alors*

» d'organisé que les monstres , & ils obéis-
» soient à une souveraine nommée Omercah ;
» un jour le dieu Bellus n'ayant rien à faire,
» s'avisa de couper cette femme en deux &
» de former de ses deux tronçons le ciel &
» la terre : alors tous les monstres périrent. »

PRINCIPES.

» Comme dans cette origine de l'univers ,
» les dieux ne savoient rien produire qu'en
» détruisant , il vint en fantaisie au même
» Belus de se faire couper la tête , pour peu-
» pler le monde qu'il avoit créé ; les immor-
» tels , avec qui il vivoit , s'empressèrent à
» lui rendre ce service ; & la terre , détrempée
» du sang qui couloit de sa blessure , donna
» naissance aux hommes. Vous voyez bien que
» ce sang est le principe de notre intelligence ,
» & que nous ne raisonnerions pas , si un
» dieu ne s'étoit fait couper la tête (*). »

« Mon maître avoit à peine achevé son récit ,
» qu'une flotte grecque qui se trouvoit par
» hasard dans ces parages enveloppa le navire

(*) Fragment de Bérose conservé par le Syncelle.

PARTIE I.

» des pirates , & s'en empara, après une vive
 » résistance : on fit justice à l'instant de tous
 » ces fléaux des mers : pour mon Chaldéen
 » qui créoit les hommes, en tranchant la tête
 » des dieux, on lui coupa la fienne, & je
 » redevins libre une seconde fois.

» La Grece dans ce tems-là étoit le centre de
 » toutes les connoissances & de toutes les
 » erreurs: ici un poëte personnifioit le chaos &
 » faisoit combattre les élémens dans son sein,
 » jusqu'à ce qu'un Dieu vînt les séparer : là on
 » affuroit que le hafard avoit tout fait , & que
 » l'intervention d'un Dieu n'étoit qu'un dé-
 » nouement par machine : plus loin, un so-
 » phiste supposoit que des atomes crochus tra-
 » versoient le vuide, & en se déclinant de
 » leur route s'unissoient ensemble & formoient
 » les mondes.

» Je ne goûtois ni ce chaos personnifié , ni
 » ce hafard divinisé, ni cet univers produit
 » par la déclinaison des atomes, & je résolus
 » de voyager encore.

» Dans ces tems reculés, tous les philoso-
 » phes qui vouloient s'instruire, se rendoient
 » d'abord en Egypte : j'y portai mes pas : un
 » prêtre de Sérapis me dit, en me montrant
 » quelques hiéroglyphes : *Vous voyez cet être*
 » *mystérieux, dont la tête est couverte d'une*
 » *couronne de plumes, qui porte un sceptre*
 » *à sa main, & de la bouche de qui sort un*
 » *œuf monstrueux : c'est le suprême architecte,*
 » *le Cneph ; les plumes qui ombragent sa*
 » *tête, désignent le peu de lumières que nous*
 » *avons sur sa nature ; son sceptre marque*
 » *son pouvoir suprême, & son œuf est le sym-*
 » *bole du monde qu'il a organisé (*)*. » J'au-
 » rois assez aimé mon prêtre de Sérapis,
 » si on pouvoit expliquer l'origine de tout par
 » des allégories.

» Il y avoit alors en Egypte un étranger
 » qui avoit beaucoup de crédit à la cour des
 » Pharaons : il y faisoit beaucoup de miracles ;

(*) Voyez Eusèbe & le *Système intellectuel* de
 Gudworth.

PARTIE I.

» & un des plus singuliers à mon gré, étoit
 » d'être à-la-fois begue & éloquent : j'allai le
 » trouver, & le priai de m'instruire : *Les tene-*
 » *bres*, dit-il, *étoient répandues sur la sur-*
 » *face de l'abyme, Dieu dit, & la lumière*
 » *parut* : ce mot me parut sublime; mais je
 » cherchois des raisons & non des figures de
 » réthorique.

» Chab-Jedi, un philosophe de l'Orient que
 » j'avois amené avec moi à la cour des Pha-
 » raons, me dit, en sortant : *Epiménide, ce*
 » *mot qui te paroît sublime, je l'ai dit, sans*
 » *qu'un Dieu me l'ait révélé : prends & lis ;*
 » il tira alors de son sein un livre qui avoit pour
 » titre, *les sept rois* ; & je vis au premier cha-
 » pitre, qui est en vers de onze syllabes, ce
 » beau vers : *Ioghiquen ol didi var oldi*
 » *aalem : Rien n'existant, Dieu dit, sois ; &*
 » *tout exista (*)*. -- Alors, au lieu d'admirer
 » un rhéteur, j'en admirai deux.

» La plupart des hommes qui m'explique-

(*) *La vérité*, tome I, page 171.

» rent l'origine des êtres, se réunissoient en PRINCIPES.
 » un point : c'est que l'Artiste suprême avoit
 » mis un tems limité à composer son ouvrage;
 » le rhéteur bégayant qui étonnoit l'Egypte
 » par ses prodiges, fixoit ce tems à fix jours,
 » & supposoit que son Dieu s'étoit reposé le
 » septieme. Dans la suite, quand je parcourus
 » la Perse, je vis que Zoroastre avoit prodigieusement allongé l'intervalle : suivant ce
 » philosophe, Dieu mit cinquante-cinq jours
 » à créer le ciel, soixante à former l'enfer &
 » les eaux, soixante & quinze à faire notre
 » planete, trente à produire les végétaux,
 » quatre-vingts à engendrer les animaux, &
 » soixante & quinze à faire naître l'homme (*);
 » ce qui fait en tout trois cents soixante &
 » quinze jours, ou environ une révolution de
 » notre planete autour du soleil.

» Le Dieu de ces deux législateurs me
 » parut un mauvais physicien & un ignorant
 » architecte, & j'en conclus qu'il falloit cher-

(*) Voy. Hyde, *de relig. veter. persar.*

cher d'autres lumières sur l'origine des choses.
PARTIE I.

» Et peu m'importe qu'on fasse employer à
» l'éternel Géomètre six jours ou trois cents
» soixante & quinze pour créer ce monde,
» qui ne paroît pas le meilleur des mondes
» possibles : dès que l'instant indivisible de
» volonté n'est pas suivi de l'acte, la suprême
» Intelligence est dégradée, & le Dieu qu'on
» adore n'est plus qu'un homme.

» Je parcourus l'Asie, toujours cherchant
» à m'instruire, & je ne rapportai de mes
» courses que des comparaisons, des doutes &
» des phrases ; le dernier philosophe à qui
» je parlai, me fit partager le rire inextin-
» guible des dieux de l'Iliade : *quand l'Être*
» *suprême crée*, me dit-il avec le sens froid
» de la persuasion, *il ne fait que tirer les êtres*
» *de sa propre substance, comme l'araignée*
» *tire sa toile de ses entrailles ; & lorsqu'il*
» *détruit son ouvrage, il se contente de le*
» *replacer dans son sein (*)* : je laissai mon

(*) Voyag. de Bernier, tome I.

» brame dans la contemplation de sa céleste
 » araignée filant sa toile, & je retournai en PRINCIPES.
 » Europe.

» Il ne me restoit plus à voir de philosophes
 » que ceux de l'Etrurie ; & j'allai les trouver ,
 » pour achever de me convaincre du charla-
 » tanisme des sages de la terre , qui prétendent
 » deviner le secret de la nature : *Dieu*, me dit
 » un augure toscan , car dans ce pays-là il n'y
 » avoit guere d'autres philosophes que des
 » prêtres, *Dieu a créé notre univers ; mais*
 » *comme il n'en créera pas deux , il a em-*
 » *ployé six mille ans à ce grand ouvrage : sa*
 » *durée est bornée au même intervalle ; ainsi*
 » *cent vingt siècles sont le terme de tout ce*
 » *qui existe : au-delà est le néant (*).*

» Ce monde ainsi placé entre deux néants ,
 » me parut le comble du délire ; je vis bien
 » qu'on pouvoit en ajouter un troisième, c'est-
 » à-dire , le néant du système ; mais je me

(*) Tel est le fonds de ce système. Voyez Suidas ,
 au mot *Tyrrheni*.

PARTIE I.

» gardai bien de le dire à mon augure ; car
» on n'a jamais raison impunément avec les
» prêtres.

» Enfin, guéri de ma manie de tout expli-
» quer, j'allai m'endormir dans une caverne
» pendant cinquante-sept ans : tout en rêvant,
» j'y fis un livre ; & à mon réveil, je le trou-
» vai écrit sur du papyrus égyptien : en voici
» un léger fragment ; car le tems n'est pas venu
» encore de tout publier ; il est des idées phi-
» losophiques qui ne peuvent germer dans des
» têtes humaines que dans deux mille ans. »



ARTICLE II.

FRAGMENT D'UN LIVRE D'ÉPIMÉNIDE.

PRINCIPES.

« Ainsi tous les systèmes sur l'origine
 » des choses peuvent se réduire au chaos pri-
 » mordial & à la création : examinons, la
 » lampe de la philosophie à la main, cette
 » double absurdité.

» Poètes visionnaires, théologiens inconsé-
 » quens de l'antiquité, répondez-moi : qu'est-
 » ce que le chaos ?

» S'il étoit homogène, il ne pouvoit y avoir
 » de combat entre les élémens.

» Si tout ce qu'il renfermoit étoit hétérogène,
 » l'hydre des objections acquiert de nouvelles
 » têtes. Quel est le principe de l'hétérogénéité ?
 » La matière, en se modifiant, reçoit-elle des
 » attributs qui se combattent ? Et si des prin-
 » cipes destructeurs constituent son essence,

PARTIE I. » comment, avant la formation régulière des
» mondes, tout n'a-t-il pas été anéanti ?

» Les partisans du chaos supposent un inter-
» valle infini entre l'origine des élémens & leur
» combinaison régulière ; mais dès que la ma-
» tière a existé, elle a dû faire usage de son
» énergie ; les corps graves ont dû se porter
» au centre de leur sphère, & les corps légers
» à leur circonférence.

» Ou le mouvement étoit essentiel à la ma-
» tière, ou il ne l'étoit pas : dans le premier
» cas, tout s'organise avec régularité ; dans le
» second, tout forme une masse inerte & sans
» action : ainsi, quelle que soit l'hypothèse
» qu'on admette, il n'y a point de chaos.

» L'obscur Hésiode & l'ingénieux Ovide,
» son commentateur, font intervenir Jupiter
» pour faire cesser la discorde des élémens ;
» mais si la matière étoit active, elle n'avoit pas
» besoin de l'intervention de Jupiter pour orga-
» niser les mondes ; si elle étoit sans proprié-
» tés, comment la guerre régnoit-elle dans son

» sein ? De plus, il n'étoit pas plus aisé à PRINCIPES.
 » Jupiter de la rendre active que de la créer.

» Les philosophes qui coupent le nœud gordien, en disant que l'Être suprême a tout créé, n'ont pas une meilleure dialectique que ceux qui lui font vivifier le chaos : je voudrois bien savoir quelle idée nette présente à l'esprit le mot *créer*.

» Le *barah* d'un livre hébreu, appelé la genèse, qu'on a traduit par *faire quelque chose de rien*, ne signifia jamais qu'*organiser* (*) : le peuple à qui on destinoit cette cosmogonie, étoit trop grossier pour attacher au mot *barah* une idée, que ne propose qu'en tremblant le plus subtil des philosophes.

» J'ai dormi plus de quinze siècles dans une caverne, avant qu'on s'avisât de donner un sens abstrait au *barah* des Hébreux ; & cette

(*) Voy. Beaufobre, *hist. du manich.* tome I, pag. 178, &c. Burnet, *archæolog. philosoph.* lib. I, cap. VII ; & sur-tout la préface latine qui est à la tête de la bible samaritaine de l'oratorien Houbigant.

PARTIE I.

» interprétation est un artifice des théologiens,
 » pour élever une barrière éternelle entr'eux
 » & les philosophes.

» Qu'entend-on par *faire quelque chose de*
 » *rien* ? Le rien peut-il être le sujet des opé-
 » rations de l'Être par excellence ?

» L'effet découle nécessairement de la cause ;
 » & dès qu'un atome existe, il faut qu'il ait
 » toujours existé.

» Les sophistes qui supposent que Dieu
 » co-exista de toute éternité avec le néant, blas-
 » phèment sa grandeur ; il me semble qu'il est
 » bien plus digne de lui, de croire que de
 » toute éternité sa providence veilla à la sûreté
 » des mondes & au bonheur des êtres qui les
 » habitent.

» Si l'Être suprême a été une éternité en
 » repos, il n'a jamais dû en sortir : ou il a créé
 » de tout tems, ou il n'a rien créé.

» C'est une singulière rêverie des rabbins
 » qui ont compilé le thalmud, que d'avoir
 » écrit que Dieu, pour tuer le tems, s'occupoit

» à bâtir divers mondes qu'il détruiroit aussi-
 » tôt, jusqu'à ce que par différens essais, il fût PRINCIPES.
 » parvenu à en faire un aussi parfait que le
 » nôtre. Je rêve aussi quelquefois dans les nuits
 » de plusieurs siècles que je passe dans ma
 » caverne; mais du moins mes rêves ne font
 » ni des épigrammes contre Dieu, ni des blas-
 » phèmes contre la nature.
 » Quel seroit cet espace où Dieu s'occupe-
 » roit à créer & à détruire? Faut-il en faire une
 » pierre d'attente posée sur les bornes de notre
 » univers?
 » Si Dieu avoit créé, il créeroit encore: car
 » son activité ne peut se reposer; elle ne peut
 » subsister un instant, sans déployer toute son
 » énergie.
 » Pour moi, il me semble que l'Être suprême
 » ne peut rien créer, comme il ne peut rien
 » anéantir, parce qu'il est absurde que le néant
 » soit le sujet de son travail, ou le résultat de
 » son pouvoir.
 » Il me semble que la matière existe de tout

PARTIE I.

» tems; mais son éternité étant successive, ne
 » doit pas être confondue avec celle de Dieu,
 » qui ne l'est point : ces deux éternités paroîs-
 » sent d'un ordre différent; si cependant il est
 » permis d'établir des rapports dans une matière
 » aussi incompréhensible que celle de l'éternité.
 » Il est impossible à l'esprit humain de défi-
 » gner l'époque où tout étoit homogène.
 » Il est probable que l'hétérogénéité appa-
 » rente de la matière vient de sa propriété de
 » se modifier; mais combien de métamor-
 » phoses n'a-t-elle pas dû subir, avant d'être
 » ce qu'elle paroît à nos regards? Si l'intervalle
 » qui sépare le point fécond de l'homme fait,
 » qui raisonne sur la génération, nous paroît
 » si difficile à calculer, comment fixerons-
 » nous la distance que la nature a mise entre
 » l'époque de la matière homogène, & celle
 » de la même matière constituant notre
 » univers? Quand l'algèbre aura épuisé ses
 » formules pour exprimer cette distance, notre
 » imagination ira encore au-delà.

» O homme de la petite planete de la terre !

PRINCIPES.

» ne t' imagine pas avoir l'intelligence des êtres

» mieux organisés qui habitent le centre de ton

» système ; songe que tu as été jeté dans un

» point de l'espace, pour adorer Dieu, & pour

» déraisonner sur les premières causes.

CHAPITRE III.

DES MONDES.

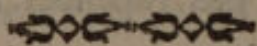
PARTIE I.

LA science qui nous a éclairés sur le mécanisme des mouvemens célestes, a contribué à raffermir la base de nos devoirs : ainsi le monde physique conduit au monde moral, & tout est lié dans la nature.

La tour du temple de Bélus, le tribunal astronomique de Pékin, les observations de Paris & d'Alexandrie ont plus éclairé les hommes que les livres des théologiens. Ces monumens, consacrés à l'histoire du ciel, nous ont appris à révéler le suprême Ordonnateur des mondes ; & les écrits des docteurs ne nous ont appris qu'à disputer.

C'est sur-tout depuis l'invention du télescope, que les philosophes ont dû devenir plus religieux. Cette prodigieuse quantité de mondes répandus dans les déserts de l'espace, ces comètes qui traversent les orbites des planètes

fans les ravir à leurs soleils, ces systêmes qui PRINCIPES.
 gravitent sur d'autres systêmes, tout démontre
 aux penseurs l'énergie de la matiere, & la gran-
 deur de l'Être suprême qui la vivifie. Les Cas-
 fini, les Newton ne prononçoient jamais le
 nom de Dieu qu'en se recueillant; & s'il y a
 des athées, ce ne peut être sans doute parmi
 les astronomes.



ARTICLE PREMIER.

SI LE CIEL A ÉTÉ FAIT POUR LA TERRE.

PARTIE I.

PETITS atomes qui vous agitez obscurément sur ce point de l'espace qu'on appelle la terre, jetez un coup - d'œil sur les mondes qui vous entourent, & soyez orgueilleux, si vous l'osez.

Le peuple des philosophes de l'antiquité, a cru long-tems qu'il n'y avoit que sept planetes : c'est qu'il ne regardoit le ciel qu'avec l'œil physique; le télescope n'étoit pas encore découvert, & il ne savoit pas suppléer à son défaut par l'œil de l'entendement.

Notre vrai système solaire n'a été deviné que dans l'Orient. On voit dans une traduction du shaftah, par M. Holwell, & dans une autre traduction manuscrite, trouvée dans les papiers du docteur Commerfon, & dont le philosophe Buffon est possesseur, que les Indiens de tems immémorial reconnoissoient

quinze mondes. Pour nous, nous en comptons
 dix-sept, en y comprenant la nouvelle planète ^{PRINCIPES.}
 d'Herfchell, & encore nous ne devons ce calcul qu'au télescope.

J'aime à croire que cette tradition orientale avoit une autre source que l'anecdote suivante, qui nous a été transmise par Plutarque. Il y avoit, dit ce philosophe, un vieillard vénérable dans l'Inde, qui vivoit avec les génies, & interprétoit les oracles de la nature aux rois qui venoient les consulter. Il révéla à ses profélytes qu'il y avoit 183 mondes rangés en forme de triangle; de sorte que 60 occupoient chaque côté, & qu'il y en avoit un de plus à chaque angle. Ces globes tournoient tous en rond, & l'aire du triangle étoit la demeure de la vérité (*). Mais ce n'est pas là qu'un philosophe est tenté de la chercher.

Les Grecs, qui ne croyoient pas au dogme astronomique révélé à l'Indien, plaisantoient sur son calcul. Métrodore disoit qu'il étoit aussi

(*) Plutarch. *de oraculorum defectu.*

PARTIE I. absurde de n'admettre que 183 mondes dans l'espace, que de ne faire croître que 183 épis de bled dans une vaste campagne; & Métrodore avoit raison de résoudre ainsi le problème, quoiqu'il ne fût conduit à la solution que par le fil de l'analogie.

Examinons un peu l'univers suivant les vrais principes cosmologiques; nous serons plus à portée d'apprécier l'idée de Métrodore, & d'abattre les fumées de notre frivole vanité.

Depuis que le physicien peut impunément avoir raison contre les persécuteurs de Galilée, on peut assurer que la terre, avec les autres planetes, décrit une ellipse autour d'un centre commun; elle ne brille que d'une lumière réfléchie; & sa masse, réunie avec celle de tous les globes de son système, ne forme pas la 650^e partie de la masse du soleil. Or, on peut juger lequel est fait l'un pour l'autre, du petit corps céleste qui est entraîné, ou de la masse énorme qui l'entraîne; du monde

lumineux par lui-même, ou de celui qui ne fait que réfléchir sa lumière. PRINCIPES.

Si quelque planète sembloit faite pour la terre, ce seroit la lune : mais nous avons peu à nous enorgueillir des services de ce satellite ; ils se réduisent à nous procurer une lumière foible pendant l'absence du soleil, à produire le phénomène des marées ; & s'il en faut croire l'Arioste, à loger le bon-sens d'Astolphe dans une bouteille.

Au reste, notre soleil, avec ses planètes & leurs satellites, ne forme qu'un point dans les plaines immenses de l'espace.

Les comètes qui appartiennent à notre système décrivent autour du soleil des ellipses infiniment excentriques ; & un moderne ingénieux qui a un nom parmi les astronomes, croit qu'entre Saturne & lui on peut en compter cinq cents millions (*).

La distance de Saturne à l'étoile fixe la plus

(*) Voyez système du monde, ou abrégé des lettres cosmolog. de M. Lambert, page 49.

PARTIE I. voisine, surpasse cinquante mille fois la distance de cette planète au soleil; ainsi l'analogie conduit à admettre entre nous & le firmament, cinquante mille fois cinq cents millions de comètes.

Les étoiles fixes sont autant de soleils qui servent de centre à un système planétaire; & ici la profusion de la nature augmente avec notre admiration, qui en est le résultat.

Galilée, au berceau de notre astronomie, compta 400 étoiles entre l'épée & la ceinture d'Orion, dans un district de dix degrés de long, sur un de large. Or, le ciel considéré comme un plan sphérique, renferme 41,253 de ces degrés: ainsi en comptant 40 étoiles seulement par degrés, on en trouveroit 1,650,120 dans le firmament (*); ce qui ne laisse pas que de déconcerter le sectaire, qui s' imagine que la nature n'a allumé tant de millions de soleils dans l'espace, que pour illuminer pendant la nuit l'atome intelligent

(*) Voyez *Système du monde*, page 130.

qui déraisonne sur l'atome de la terre.

Nous n'avons point encore atteint dans ^{PRINCIPES.} notre voyage les limites de l'univers. Cette zone lumineuse, qu'on nomme la voie lactée, n'est elle-même qu'un amas innombrable d'étoiles fixes, qui entraînent, chacune dans leur orbite, des planetes avec leurs satellites.

Il y a probablement plus d'une voie lactée, & on pourroit donner ce nom à cette lueur pâle qu'on découvre dans Orion, & au travers de laquelle le crédule Derham s'imaginoit voir le séjour des bienheureux.

Ce nombre effrayant de soleils suppose des milliards de nouvelles comètes qui ne sont visibles que pour ces corps lumineux dont la physique, il y a deux siècles, ne soupçonnoit pas même l'existence.

On ne peut faire un pas dans le ciel, sans se convaincre que nous ne sommes que des infiniment petits; & cette vérité n'est pas faite pour enorgueillir le vermicelle qui s'intitule le roi de la nature.

ARTICLE II.

DE LA POPULATION DES MONDES.

PARTIE I.

QUAND Fontenelle publia ses *mondes*, les femmes, pour qui cet ouvrage étoit fait, ne le prirent que pour un badinage charmant : elles ne soupçonnoient pas que ce badinage même eût été très-insipide, s'il n'avoit pas eu pour base une vérité faite pour être adoptée par tous les philosophes.

Les planetes qui sont dans notre systême, sont toutes des corps opaques, qui réfléchissent la lumière de l'astre supérieur, vers lequel elles gravitent, & qui tournent sur leur axe, en décrivant une ellipse autour du soleil : si l'une est habitée, elles doivent l'être toutes. Il seroit absurde de supposer que de seize globes qui parcourent la même carrière, la nature eût fait de l'un une ville florissante, & des autres de vastes déserts.

De quel droit osons-nous accuser cette

nature de stérilité ? Il lui seroit plus aisé de ce
 cesser d'être, que de cesser de produire. Il n'y ^{PRINCIPES.}
 a de stérile dans l'univers que l'entendement
 du sophiste, qui accuse la mere des êtres
 d'impuissance.

Nous ne pouvons jeter un coup-d'œil au-
 tour de nous, sans voir que tout est animé.
 Une goutte d'eau est la demeure d'un peuple
 d'animalcules microscopiques qui naissent,
 multiplient & se métamorphosent : par-tout
 où il y a du mouvement il y a des êtres
 sensibles ; or le mouvement est démontré
 essentiel à la matiere.

D'un point de la surface de la terre nous
 promenons nos regards sur la voûte lumi-
 neuse du firmament ; nous calculons la gran-
 deur des orbites que décrivent les corps céles-
 tes ; nous apprécions leurs rapports, & nous
 voudrions être les seuls dans l'univers qui joui-
 rions de l'avantage d'admirer la nature ! N'est-
 il pas plus simple de supposer qu'il y a des
 astronomes par-tout où l'on peut cultiver

PARTIE I. l'astronomie, & que là où il y a des points de vue, il doit y avoir des observatoires & des observateurs ?

Les demi-physiciens élèvent des doutes. Ils disent qu'une planète comme Mercure, deux fois plus proche du soleil que la terre, doit être une zone torride inhabitable ; & qu'un globe comme Saturne, qui est éloigné dix fois plus que nous de cet astre générateur, doit, à cause de son froid excessif, voir avorter dans son sein les germes des êtres.

Mais d'abord quelle nécessité y a-t-il que les globes célestes soient habités par des hommes tels que nous ? Démocrite le croyoit (*) ; mais comme Démocrite rioit de tout, on peut aussi rire de son paradoxe.

La nature est simple dans ses plans ; mais il doit y avoir une prodigieuse variété dans leur exécution. Puisqu'il y a tant de différence entre un negre & un blanc, entre un Lapon & un géant de la Patagonie, pourquoi un

(*) Cicér. acad. quæst. lib. IV.

habitant de Saturne ressembleroit-il à un ~~habitant~~
 habitant de la terre, ou une intelligence de ^{PRINCIPES.}
 Sirius à une intelligence d'Orion ?

Qu'importe que Mercure par sa position
 soit embrasé par les feux du soleil ? La cha-
 leur que nous éprouvons ne semble-t-elle pas
 composée du feu central que la terre exhale,
 & de celle qu'elle reçoit de l'astre autour duquel
 elle fait sa révolution (*) ? Or, pourquoi
 n'imagineroit-on pas que plus une planète s'ap-
 proche du soleil, moins elle possède de cette
 chaleur interne, & que plus elle s'en éloigne,

(*) « On a fait des instrumens pour reconnoître
 » la différence de chaleur immédiate des rayons du
 » soleil en été, à celle de ces mêmes rayons en hiver ;
 » & on a trouvé avec étonnement que cette chaleur
 » solaire est en été soixante-six fois plus grande qu'en
 » hiver dans notre climat ; & que néanmoins la plus
 » grande chaleur de notre été ne différoit que d'un sep-
 » tième du plus grand froid de notre hiver. Au-
 » jourd'hui il est démontré que cette chaleur qui s'é-
 » chappe de l'intérieur de la terre, est dans nos contrées
 » au moins vingt fois en été, & quatre cents fois en
 » hiver, plus grande que la chaleur qui nous vient du
 » soleil. *Hist. natur. de Buffon, supplément, tome I*
 » de l'édition in-12, pages 44 & 45. »

PARTIE I.

plus elle en renferme dans son sein ? alors tout feroit compensé ; & des hommes même pourroient vivre dans les glaces éternelles de Saturne , comme dans les plaines brûlantes de Mercure ou de Vénus.

Une planete voisine du centre de son système , peut être rafraîchie par les exhalaisons qu'elle élève & par des nuages continus qui arrêtent la propagation de l'embrasement.

Le sol peut être imprégné de nître & de salpêtre qui refroidissent l'atmosphère : c'est la raison qui fait que plusieurs régions du Nouveau-Monde situées sous la zone torride , ne sont pas plus mortelles à leurs habitans , que les campagnes d'Italie & les plaines du Portugal.

Quand même la chaleur y feroit à son comble , ne sauroit-on concevoir des êtres organisés qui feroient à l'épreuve de son activité ? Seulement je me persuade que dans une planete embrasée , l'abondance même des principes de vie raccourciroit l'existence de l'être générateur. Qui fait si l'intervalle d'une année

de Mercure ne réuniroit pas l'enfance de ses habitans, leur âge viril & leur décrépitude ? PRINCIPES.

Je conçois auffi aifément des êtres animés dans Saturne que dans Mercure. Il y a des hommes à notre cercle polaire. Les Hollandois en 1633 paffèrent l'hiver fur une roche du Spirtzberg vers le 88^e degré de latitude, fans perdre un feul homme de leur équipage.

Sous le pole même , où l'excès de froid femble devenir mortel à l'efpece humaine , la nature déploie toute fon énergie ; c'eft de là que partent ces innombrables effaims de harengs & de morues qui vont nourrir l'Europe , ces nuées d'oiseaux aquatiques qui obfcurciffent quelquefois la furface de l'Océan, & ces énormes baleines qui regnent fur les mers par leur taille coloffale & par leur voracité.

Le défaut de lumière feroit peut-être un plus grand obftacle que le froid à la population des globes qui fervent de limites à notre fyftême ; mais voyez comme la fage nature a prévenu les objections de fes détracteurs.

PARTIE I.

Jupiter, qui est à 165 millions de lieues du soleil, a quatre lunes pour lui réfléchir sa lumière ; & Saturne, qui est deux fois plus éloigné de cet astre que Jupiter, a cinq satellites & un grand anneau. Il semble que les ténèbres ne soient faites ni pour la nature ni pour ses observateurs.

La population des comètes semble plus difficile à expliquer que celle des planètes, parce que si on peut être organisé de façon à soutenir ou un chaud ou un froid immodéré, il paroît impossible que des êtres sensibles passent alternativement par ces deux extrémités sans se détruire. Or, les comètes, par la nature de l'ellipse qu'elles décrivent, peuvent être à la moitié de leur révolution plus voisines du soleil que Mercure, & à l'autre en être plus éloignées que Saturne ; or il paroît bien plus absurde de croire que l'habitant d'un pareil globe puisse voir sans périr son aphélie & son périhélie, que d'affirmer qu'un negre peut passer l'hiver au Groënland, ou un Groënlandois l'été dans les fables du Zanguebar.

La saine physique offriroit une foule de réponses à cette difficulté. PRINCIPES.

Une comete qui n'appartient à aucun système, peut, dans l'ellipse immense qu'elle décrit, être échauffée à son périhélie par notre soleil, & à son aphélie par ceux des étoiles fixes.

Si, comme l'a prétendu Newton, une comete telle que celle de 1680, surpassoit dix mille fois celle du fer rouge, & qu'il fallût cinquante mille ans pour la refroidir (*), elle ne feroit jamais froide, car il n'y en a point dont la révolution soit de 500 siècles.

Quand une comete s'approche du disque du soleil, sa révolution se fait avec une rapidité qui approche de celle des rayons de la lumière: ainsi la masse n'a pas le tems de s'embraser. De

(*) On a objecté à Newton qu'un corps qui mettroit cinquante mille ans à se refroidir, devoit en mettre autant à s'échauffer au point d'acquérir une chaleur qui surpassât deux mille fois celle du fer rouge; mais ici l'apôtre de la gravitation ne donne que des conjectures, & c'est ce qu'il fait toujours quand il ne marche pas à la lumière de l'expérience.

PARTIE I.

plus, cette partie de sa surface que l'activité du feu volatilise, devient une épaisse colonne de vapeurs qui intercepte les rayons solaires. L'atmosphère de la comète de 1744, à son périhélie, s'étendoit à huit mille lieues, & cette vaste tente lui suffisoit pour mettre ses habitans à l'abri de la destruction.

Enfin, quelle nécessité y a-t-il que les êtres animés qui peuplent une comète voient son aphélie & son périhélie ? La plupart des comètes font plusieurs siècles à achever leur révolution : la raison n'y logeroit-elle que des Épiménides & des patriarches ?

Après avoir parcouru les planètes & les comètes, le fil de l'analogie me conduit à peupler jusqu'aux soleils, centres de tous les systèmes. Il est probable qu'il y a des êtres intelligens dont les corps, de la nature du diamant ou de l'asbeste, sont long-tems impénétrables à la flamme : on peut en faire les habitans de notre soleil & ceux des étoiles fixes : du moins si c'est une illusion, la philosophie s'en accom-

mode mieux que de la vérité qui viendrait la ~~destruire~~
détruire. PRINCIPES.

Ces êtres absorbés dans un océan de lumière, ne verroient point tous les globes subalternes qui tournent autour d'eux : ce sont eux qui feroient autorisés à croire que sans leur soleil il n'existeroit rien dans la nature.

Je suis persuadé que nous ne connoîtrons jamais les habitans des 16 planetes de notre systême (*), encore moins ceux de Sirius ou des mondes de la voie lactée : mais enfin ils existent, & ce principe doit nous suffire pour justifier la nature.

(*) Il faut compter parmi ces planetes l'anneau de Saturne.



CHAPITRE IV.

PROBABILITÉS SUR LA THÉORIE DE
NOTRE GLOBE.

PARTIE I.

LE monde que l'homme habite, est pour lui une hôtellerie où il ne loge qu'un jour; cependant son esprit inquiet veut deviner d'où vient cette hôtellerie : il s'élance au-delà des murs qui bornent son enceinte, & quand il a imaginé ce qui pourroit être, il dit avec confiance : *Cela est*. Voilà pourquoi le monde des philosophes n'est presque jamais le monde de la nature.

Examinons un moment ces hypothèses philosophiques sur l'origine de notre globe, sur ses vicissitudes & sur sa durée; & s'il en est une probable, adoptons-la, mais avec réserve, & jusqu'à ce qu'il en naisse une autre plus simple qui la fasse oublier.

ARTICLE PREMIER.

DE L'ORIGINE DE LA TERRE.

L'ÉTERNITÉ peut être l'attribut de la ma-
 tière élémentaire, mais certainement la matière PRINCIPES.
 modifiée a une durée qu'on peut soumettre au
 calcul. La nature existe de tout tems, & notre
 univers, qui a commencé, finira un jour.

A ne considérer que le globe que nous habi-
 tons, il renferme en lui-même plusieurs causes
 de destruction, qui annoncent la certitude de
 son origine. Je parle de sa rotation autour de
 son axe, de sa révolution autour du soleil, &
 de ce mouvement insensible que l'astronomie
 a apperçu en lui, & qu'elle a désigné sous le
 nom de la précession des équinoxes.

Mais en assurant que la terre a eu une
 origine, il nous est presque impossible de dé-
 terminer à quelle révolution dans le système
 céleste elle doit cette origine. Le *comment* de
 tout ce qui existe fera toujours l'écueil de nos
 connoissances.

Ce *comment* n'arrêta jamais les insulaires
 PARTIE I. des Célebes. Suivant ces sauvages, le soleil &
 la lune partageoient de tout tems l'empire de
 l'univers : l'ambition les brouilla, & ils se bat-
 tirent dans les déserts de l'espace : la lune fut
 vaincue, & dans sa fuite s'étant blessée, elle
 accoucha de la terre. Cette planète, dans l'opi-
 nion de nos insulaires, est grosse encore de plu-
 sieurs autres mondes qu'elle fera naître succe-
 sivement, mais sans violence, pour réparer les
 ruines de ceux que le feu de son vainqueur doit
 détruire.

Laiſſons la grosseſſe de la lune avec celle
 des cailloux de Deucalion, & paſſons des con-
 jectures des sauvages aux conjectures des phi-
 losophes.

Whiſton croyoit, comme les anciens, que
 le chaos recéloit de tout tems la terre dans ſon
 fein. Le Dieu de Moïſe vint, dit-il, il y a envi-
 ron fix mille ans, l'organisa, & la rendit pro-
 pre à devenir la demeure du genre humain. --
 On n'a point aimé cette conciliation de la théo-

gonie d'Héfiode avec la genese, & ce systême a passé, avec le nom de l'auteur & son ouvrage.

PRINCIPES.

Burnet, qui admet aussi la préexistence du chaos, & qui n'explique le déluge qu'avec la queue d'une comete, n'a guere plus d'autorité que Whiston. Son livre est un roman ingénieux, mais sans conséquence, comme les rêveries théologiques de son compatriote. Or, on ne bâtit les mondes ni avec des cantiques, ni avec des phrases.

Le naturaliste Bourguet, à qui la physique doit la belle observation de la correspondance des angles des montagnes, a aussi fait un rêve sur l'origine de notre globe. Cette planete, dit-il, a pris sa forme dans un instant. Ce n'étoit d'abord qu'un amas de matieres fluides: après un certain nombre de révolutions sur son axe, & autour du soleil, sa premiere structure fut détruite; & ce grand événement arriva vers l'équinoxe du printems: bientôt après, le feu se mit dans le globe; & cet élément destructeur le consume lentement, jusqu'à ce que tous

~~les êtres animés qu'il renferme dans son sein~~
 PARTIE I. soient anéantis.

Ne parlons plus de Bourguet, parce que ce n'est point au philosophe à réfuter les prophètes. Descartes, plus audacieux que la plupart des physiciens qui l'ont suivi, quoique sa plume fût enchaînée par les bûchers de la propagande, a cru qu'originellement la terre étoit une étoile fixe. Mais comment un astre d'où émane la lumière est-il devenu un corps opaque propre seulement à la réfléchir ? Où a passé le feu de ce soleil ? & qui a anéanti les planètes de son tourbillon ?

Leibnitz qui aime à rectifier Descartes, & qui fait comme lui des romans métaphysiques, prétendoit que la terre pourroit bien n'avoir été primitivement qu'une tache du soleil, que cet astre a jetée hors de son atmosphère, & qui tâche sans cesse d'y retomber (*) : mais

(*) Comme on connoît peu ce paradoxe du rival de Newton, il est à propos d'indiquer où il se trouve ; c'est dans une lettre à Bourguet, insérée dans le dernier recueil des œuvres de Leibnitz, tome VI, part. I, p. 213.

la lune est-elle aussi une tache de notre globe ; ~~et quelle seroit, dans cette opinion, l'origine de~~ ^{PRINCIPES.}
l'anneau de Saturne & des satellites de Jupiter ?

Le hardi Buffon, qui n'est cependant pas l'ami de Leibnitz, a un peu corrigé les défauts de ce système. Il suppose qu'une comète tomba un jour sur la surface du soleil, déplaça cet astre, & en détacha la 65^oe partie de sa masse. Cette matière fluide forma d'abord un torrent, ensuite elle circula autour du soleil, mais à diverses distances, à cause de la diverse densité de ses parties ; & voilà l'origine des planètes de notre système. Toutes ces hypothèses sont des édifices aériens. Il pourroit se faire que la terre n'eût été primitivement ni une étoile, ni une partie de soleil, ni une de ses taches. Qui fait si ce n'est pas une comète qui, en voyageant, s'est trop approchée de notre soleil, & est restée dans son système ? J'aime bien autant cette rêverie qu'une autre. Depuis que Halley a prouvé que les comètes ne sont pas des exhalaisons, on a fait jouer à ces astres un grand

PARTIE I.

rôle dans le ciel. On a dit qu'il y en avoit qui se promenoient de système en système : on les a accusées de la destruction des mondes dont ils s'approchoient de trop près. Des philosophes ont même assuré que leur queue avoit produit le déluge ; & puisque la queue d'une comete fait des miracles, le corps de la comete peut bien changer son cours.

Je sens qu'avec des connoissances astronomiques, une belle imagination, & une plume dégagée de toute entrave, il est très-aisé d'assigner une origine à notre globe : mais c'est cette facilité même qui m'inspire de la défiance ; la vérité est une ; & il est probable que si cent philosophes la peignent chacun à leur façon, aucun ne l'a rencontrée.



ARTICLE II.

DE L'ANTIQUITÉ DE NOTRE GLOBE.

JE rencontre toujours Platon quand je cherche des systèmes. Ce rêveur sublime comptoit l'âge du monde par des myriades de siècles : il supposoit qu'au bout d'un certain période tout rétrogradoit ; que les astres se levoient à l'occident , & se couchoient à l'orient , & que les hommes d'alors commençoient leur carrière par la vieillesse , pour mourir dans l'enfance (*). Voilà une idée digne de Cyrano de Bergerac , & qu'on est fâché de ne pas trouver dans son voyage de la lune.

PRINCIPES.

En général , tous les peuples qui ont eu des astronomes , ont eu la vanité de vouloir fixer l'époque de l'organisation de notre globe. L'Egypte faisoit régner ses dieux sur la terre pendant onze mille ans. Les mages de la Chaldée prétendoient avoir une histoire du

(*) Plat. in politic.

PARTIE I. ciel, qui remontoit à 470 mille ans. Des Indiens, plus audacieux encore, ont reculé le période de la formation de notre planète à plusieurs millions d'années. Toutes ces hypothèses étant fondées, non sur des faits, mais sur de frivoles conjectures, ont à peu près le même degré d'évidence. Il est égal, quand on trompe les hommes, de leur dire qu'ils existent depuis 60 siècles ou depuis plusieurs millions.

Le seul système suivi que je connoisse en ce genre, & le seul où les conjectures soient liées avec une chaîne d'expériences, est celui du Plin de la nation. Cet écrivain, qui semble vivre autant que sa renommée, l'a consigné dans son supplément à l'histoire naturelle; & je vais l'exposer dégagé de cet énorme appareil de calculs qui en font la base, je ne dis pas la démonstration.

Toutes les planètes de notre système, prétend le hardi Buffon (*), sont sorties du soleil par le choc d'une comète, qui déplaça

(*) Voy. *per. édit.* tome IV, *passim.*

de cet astre la 650^e partie de sa masse. Cette énorme quantité de matière alla circuler à di- ^{PRINCIPES.} verses distances, à cause de la diverse densité de ses parties. Pour la terre, que le choc de la comète contraignit à décrire une ellipse à 33 millions de lieues du centre de son système, elle fut originairement dans un état de liquéfaction, ensuite dans un état d'incandescence, & enfin dans un état successif de chaleur qui décroîtra toujours, jusqu'à ce qu'elle parvienne à perdre sa fécondité.

Afin de deviner l'époque de cette formation des planètes, l'ingénieux physicien a fait rougir plusieurs globes de toutes sortes de matières & de toutes sortes de densité; & sur cette base fragile il a élevé le plus hardi des édifices.

Voici ses résultats par rapport à notre planète. -- Le refroidissement de la terre, au point de pouvoir la toucher, s'est fait en 34 mille sept cents soixante & dix ans; & son refroidissement à la température actuelle, en 74 mille huit cents trente-deux ans : d'où il

PARTIE I.

s'ensuit que notre globe a joui d'une chaleur convenable à la nature vivante depuis 40,062 ans, & que les êtres sensibles pourront encore y subsister pendant 93,291 ans, c'est-à-dire, jusqu'à l'an 168,123, époque de l'origine des planetes.

Suivant ce système, notre monde planétaire ne s'est organisé que depuis 74,832 ans. Son auteur est le premier philosophe qui ait osé fixer, d'une manière aussi précise, cette époque; & c'est ce qui me la fait révoquer en doute. Dans une matière aussi conjecturale, il faut s'égarer mille fois, avant que de découvrir la vraie route. Or, l'écrivain que je viens d'analyser, a si peu de défiance de la bonté de son hypothèse, qu'il l'inspire à chaque instant à ses lecteurs.

Quelle démonstration avons-nous que les mondes de notre système soient nés du choc d'une comète? L'astronomie fournit vingt hypothèses sur ce sujet, pour le moins aussi vraisemblables; & avant d'établir la sienne, il falloit les réfuter.

Quand la matiere planétaire fut projetée hors du soleil, elle devoit être homogène; PRINCIPES.
ainsi il faudroit refaire tous les calculs qui supposent son hétérogénéité.

Le double mouvement des planetes sur leur axe & autour du soleil doit les échauffer considérablement, & cette différence essentielle entre les masses célestes & les petits globes tranquilles qui ont servi aux expériences, n'est point entrée dans les calculs de notre philosophe.

Au reste, quel rapport peut-il y avoir entre de petites boules de fer rougies à blanc, & un torrent de la matiere la plus subtile qu'on connoisse dans la nature; entre du métal & un être qui approche par son peu de densité du feu principe?

En général, comment, de quelques expériences sur des globes d'un pied de circonférence, a-t-on pu déduire l'origine de ces masses énormes qui roulent dans notre système, & parmi lesquelles il en est qui ont plus de 33,000 lieues de diametre?

 PARTIE I.

Dans cette hypothese , il faut croire que la terre a été plus de 34,000 ans sans être habitée ; & ce dogme , qui suppose une matiere inerte essentiellement différente d'un principe actif , ne doit être placé que dans le symboule des détracteurs de la nature.

Il faudroit faire un volume aussi gros que celui où est exposé ce système , pour le réfuter en détail : mais la philosophie de la nature n'est pas un traité d'astronomie. Il suffit de laisser entrevoir aux lecteurs intelligens la chaîne de mes idées , sans blesser la vérité & sans offenser un homme célèbre.

Voici un petit nombre de principes propres à guider le philosophe qui a assez de loisir & de courage , pour percer les ténèbres qui couvrent l'antiquité de notre planete.

La terre , comme je l'ai déjà dit , a un mouvement particulier qui vient de ce que son équateur d'année en année coupe l'écliptique en des points différens : on appelle cette vicissitude la précession des équinoxes. Hipparque

la soupçonna il y a un peu plus de 1,800 ans. PRINCIPIIS.
 Ptolémée la prouva long-tems après cet astro-
 nome, mais d'une manière confuse; & enfin
 le grand Newton l'a démontrée. De faux cal-
 culs firent croire d'abord que ce période étoit
 de 36,000 ans; mais on s'accorde aujourd'hui
 à le faire de 25,920 années.

Cette supputation conduit à un autre. Il
 semble que l'écliptique tende sans cesse à s'ap-
 procher de l'équateur; son obliquité diminue,
 suivant l'ingénieux Mairan, d'une minute dans
 un siècle; en sorte que pour arriver de son état
 actuel à sa confusion avec l'équateur, il lui
 faudroit 140,000 ans. Ce philosophe, en par-
 tant de cette idée, a trouvé que ce cercle auroit
 employé 2,160,000 ans à faire le tour entier,
 en passant par les poles (*).

Si je voulois résoudre le problème qui
 m'occupe, je partirois de cette donnée. La
 situation qui paroît la plus favorable à ce globe
 est celle où l'écliptique coïncide avec l'équateur.

(*) *Lettres au P. Parennin*, page 112.

PARTIE I. Or, il est probable que c'est par elle que la terre a commencé. Il suffiroit donc de retrancher, de la grande révolution, les 140,000 ans du calcul de Mairan, & on parviendrait à l'époque de l'origine de notre planète.

Mais avant que de procéder à une recherche aussi curieuse, il seroit nécessaire de vérifier tous les calculs astronomiques des Hipparque, des Ptolémée, des Albategne, des Mairan & même des Newton. Je soupçonne qu'on les doit en partie à des faits, & en partie à l'imagination de ces hommes célèbres. Or, les faits seuls doivent servir de base au problème : c'est bien assez d'en chercher la solution au milieu des conjectures.

Il resteroit cependant encore une difficulté. Le calcul que j'indique peut bien conduire à fixer le commencement de la grande révolution du globe ; mais qui me prouvera qu'elle est la seule qu'il a subie ? Il n'y a peut-être pas plus de raison à en admettre une que cent mille ; & alors le monde que nous habitons

sembleroit toucher par sa durée aux limites de l'éternité. PRINCIPES.

Quel que soit le système qu'admettent les philosophes , celui qui répugne le plus à la raison fera toujours le principe que notre monde a été créé il y a soixante siècles.

Ne voit-on pas qu'il n'y a rien de neuf sur la terre ? Tout y porte l'empreinte d'antiques révolutions qui l'ont bouleversée : on rencontre par-tout, soit sur sa surface, soit dans son sein, des amas immenses de ruines, restes d'un ancien monde qui ont servi à la composition du nouveau.

Les arts paroissent avoir fait le tour du globe, & on en trouve les monumens dans des contrées même d'où la nature aujourd'hui a chassé les hommes.

Maupertuis a lu une inscription en langue Rhunique dans des régions du pôle qui ne semblent habitées que par des rennes & des ours blancs (*). On trouve dans la Sibérie,

(*) *Voyage au monument de Windso*, dans le recueil des œuvres de Maupertuis, tome III, page 179.

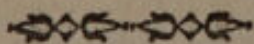
entre le 80 & le 130^e degrés de longitude ,
PARTIE I. les vestiges de l'habitation d'un peuple civilisé ;
 tels que des décombres de grandes villes , des
 manuscrits sur du papier de soie , & des pyra-
 mides (*). Il fut donc un tems où le pôle se
 trouva dans une zone tempérée ; & ce fait
 vient encore à l'appui de notre idée sur la
 coïncidence de l'écliptique avec l'équateur.

S'il est vrai que dans l'âge d'or les hommes
 étoient des géants & vivoient près de dix siècles,
 quel prodigieux intervalle n'a-t-il pas dû s'é-
 couler entre cette époque & notre âge de fer ,
 où on regarde comme des êtres merveilleux
 les hommes qui passent fix pieds & qui vivent
 cent ans ?

Les inquisiteurs qui ne veulent pas que la
 terre tourne & que l'homme pense , ne man-
 queront pas de dire que je blasphème , parce
 que je ne suis pas de l'avis d'un ancien légis-

(*) Voy. *l'histoire de l'astronomie* par M. Bailly ,
 page 95 , ouvrage d'un savant qui fait écrire ; ce qui est
 peut-être le plus grand des éloges.

lateur , qui vivoit il y a environ trente-trois ~~siècles~~ ^{PRINCIPES.} siècles : mais ce législateur lui-même admettoit un chaos préexistant à notre monde. Il a joint à cette erreur d'autres hypothèses évidemment contraires à la saine physique & à la raison. Il a dit que *l'esprit de Dieu étoit porté sur les eaux*. Il a fait naître le soleil quatre jours après la lumière. Il a supposé que l'Ordonnateur des mondes , fatigué d'avoir travaillé six jours , s'étoit reposé le septième , &c. ; & je ne dis pas cela pour affoiblir la grande vénération que la postérité a conservée pour cet homme célèbre. J'honore sa mémoire plus que de vains enthousiastes. Je crois que ce législateur a rendu plus de services au genre humain en lui annonçant un Dieu rémunérateur & vengeur , qu'en lui parlant la langue des Cassini & des Halley. -- Adorons son Dieu , & osons bâtir un monde après lui.



ARTICLE III.

DE LA DURÉE DE NOTRE MONDE.

PARTIE I.

L'IDÉE absurde que nous touchons à la catastrophe de notre globe, est de la plus haute antiquité : c'est que l'homme qui ne naît que pour mourir, s'est porté de tout tems à créer le monde à son image.

Il suffisoit qu'un peuple fût malheureux, pour qu'il vît la terre se dissoudre & engloutir à-la-fois les opprimés & les oppresseurs.

L'ignorance de la physique contribua aussi à répandre cette erreur. On ne voyoit presque jamais une comete ou une éclipse, sans appréhender que la nature expirante ne rentrât dans le sein du chaos.

Les fondateurs des cultes religieux confirmèrent ce préjugé. Il y a plus de dix-sept cents ans qu'on nous annonce de nouveaux cieux & une terre nouvelle, & l'univers ne paroît point avoir avancé d'un seul pas vers

sa décrépitude : ce dogme n'a servi qu'à enrichir PRINCIPES,
des moines (*), à tourmenter les hommes
foibles & à faire naître l'hérésie des millénaires.

Lorsque la grandeur de Rome n'étoit plus
que dans ses monumens, ses poètes se firent
un jeu d'en imposer en ce genre à sa crédulité.
Séneque & Lucain, dont l'imagination exaltée
cherchoit sans cesse le sublime parmi les hyper-
boles, représentèrent les poles de notre monde
tombant sur l'équateur, les colonnes du ciel
brisées, les astres se précipitant les uns sur les
autres, le genre humain détruit, & les dieux
mêmes rentrant, avec les êtres qu'ils gouver-
noient, dans le sein du néant : ces absurdités
auroient révolté des astronomes, mais il n'y
en avoit point dans la ville qui avoit subjugué
l'univers.

Les lumieres sont venues en Europe avec la
connoissance du ciel : mais alors, à des craintes

(*) On connoît la célèbre formule de donation qui
a si long-tems été en usage en Europe : *La fin du monde
étant proche, moi N. . . pour n'être point rangé parmi
les boucs, je donne mes terres à tel couvent.*

PARTIE I.

populaires ont succédé des terreurs d'un autre genre ; les phyficiens qui nous ont éclairés sur la théorie des comètes , nous ont représenté ces astres s'approchant de la terre pour amener sa catastrophe ; ils ont supposé que la queue seule d'une de ces planetes errantes pouvoit faire périr notre globe dans un déluge de feu , le réduire en poussière , lui enlever sa lune , & peut-être l'emporter lui-même au-delà des régions de Saturne , pour lui faire souffrir un hiver de plusieurs siècles , qui anéantiroit dans son sein tous les êtres qui respirent.

Tous ces événemens sont possibles sans doute ; mais l'astronomie , qui nous les fait appréhender , nous rassure en même tems , en éloignant beaucoup le terme de leur approche : dans le calcul des probabilités , l'unité semble ici opposée à l'infini , & alors la terreur , à force de s'étendre , doit disparaître.

Dieu existe , & sa providence , qui a tracé aux comètes la route qu'elles doivent parcourir dans l'espace , ne les laissera pas s'approcher
des

des planetes jusqu'au point où elles puissent se détruire
s'entre-détruire. PRINCIPES.

Au reste, ce globe renfermé en lui-même plus d'un principe de dissolution ; & il est inutile de recourir à des queues de cometes pour accélérer sa ruine ou son renouvellement.

D'abord plus un être est actif, & plus il s'use par le frottement ; dans ce sens, la terre, à qui l'astronomie a découvert trois mouvemens, doit avoir moins de durée que le soleil, qui ne tourne sur son axe, ou que les autres planetes de son systême, qui ayant deux mouvemens, n'ont pas celui de la précession des équinoxes.

L'humide radical qui sert à la fécondité du globe, semble aller toujours en se desséchant ; & quand il cessera de produire, il faut bien qu'il cesse d'être planete.

Je ne parle point ici de notre athmosphere, qui, se trouvant sans cesse chargé de nitre, de sel & de soufre, amene les météores ignés, les tourbillons & les tempêtes : je laisse là

l'action insensible de l'Océan contre les terres ;
PARTIE I. j'abandonne même le parti que je pourrois
 tirer de l'éruption des volcans & de ces affreux
 tremblemens de terre qui ont de tems en tems
 changé les villes en déserts : tous ces fléaux ne
 méritent pas l'attention du phyficien qui étudie
 la durée du monde , parce qu'ils n'en dégradent
 que la surface.

Il est certain qu'il fut un tems où le globe
 que nous habitons étoit sous les eaux ; sa struc-
 ture intérieure le démontre ; & ce grand évé-
 nement qui a changé la face de la terre , ne doit
 pas être confondu avec ces inondations particu-
 lieres qui ont anéanti dans quelques contrées la
 race humaine , & qu'on connoît sous le nom des
 déluges de Noé , d'Ogygès & de Deucalion.

Il semble que la masse des mers diminuant
 sans cesse , le globe n'a point à redouter encore
 une pareille catastrophe ; mais des phyficiens
 instruits ont prétendu que le monde , miné par
 le feu qui le consume lentement , sera détruit
 un jour par une explosion terrible , accom-

pagnée d'un incendie général qui augmentera l'atmosphère de la planète, en diminuant son diamètre. (*) Whiston ajoute à cette prophétie, que quand le feu aura dévoré tout ce que notre globe contient d'impur, & que par sa vitrification il sera devenu transparent comme du crystal, les bienheureux viendront l'habiter jusqu'au jour du jugement (**); & il est probable que ce visionnaire n'a ainsi conclu son roman physico-théologique que pour concilier sa théorie avec l'apocalypse.

De toutes les hypothèses sur la durée de notre monde, celle qui se concilie le mieux avec la raison, est sans doute celle qui ne le décompose que par l'action de ce feu principe qui a servi à sa composition; mais nous n'avons pas encore assez de connaissances pour fixer l'époque de ce renouvellement; & pour en parler avec exactitude, il faut être ou stupide ou prophète.

(*) Voy. *Lettres philosoph.* de Bourguet, page 215.

(**) *Hist. natur.* édit. in-12, tome I, page 242.

PARTIE I.

Si en une pareille matiere il étoit permis de conjecturer, il faudroit partir du principe que je vais exposer.

Il paroît qu'en général la durée des êtres est proportionnée à leur masse : la baleine vit plusieurs siècles, tandis qu'on connoît des animalcules microscopiques qu'une heure voit naître & mourir.

Plus l'organisation d'un être est compliquée, plus sa vie est courte : voilà pourquoi l'homme vit à peine cent ans, tandis que ce rocher contre lequel l'Océan va se briser, résiste depuis plus de cinquante siècles à ses fureurs.

Il faudroit pouvoir observer la durée de quelque grand corps terrestre, tel qu'une chaîne immense de montagnes : on la prendroit depuis l'instant où les vagues de la mer la formerent, en lui apportant des couches successives, jusqu'à ce que, loin de l'Océan qui l'a fait naître, l'action insensible de l'atmosphère la mettroit de niveau avec les plaines qui l'environnent ; l'âge de cette chaîne de montagnes conduiroit peut-être à deviner l'âge de la terre.

On pourroit encore établir une série d'ob-
servations astronomiques sur la durée de ces
taches égales en grosseur à notre globe, qui
couvrent une partie du disque du soleil ; il est
vrai que par le voisinage de ce centre d'activité
cette durée devroit être infiniment plus courte
que celle d'une planète comme la nôtre, qui
en est éloignée de trente-trois millions de lieues :
mais enfin quelques délicates que fussent ces
comparaisons, un homme tel que Newton
pourroit les tenter, & nous aurions une
donnée de plus pour la solution de notre
problème.

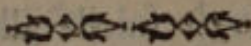
Les anciens attestent qu'ils ont vu des étoiles
paroître pour la première fois & s'éteindre dans
le ciel : s'il étoit possible que le télescope se
perfectionnât assez pour voir naître & dispa-
roître une planète nouvelle, je ne dis pas
parmi ces millions de soleils allumés dans l'es-
pace, & qui ne sont pas à portée de nos in-
trumens, mais seulement dans notre système
solaire, on pourroit, en calculant les différens

PARTIE I. rapports de grosseur & de densité, parvenir à fixer l'époque de notre catastrophe.

Mais j'oublie que ces calculs supposent une chaîne d'observations astronomiques pendant des milliers de siècles ; & qui fait si , avant d'en trouver le résultat , notre monde ne toucheroit pas à sa dissolution ?

Quel que soit le système qu'embrasse sur ce sujet le philosophe , assurons seulement que notre globe , tel qu'il est , semble encore dans sa puberté , & qu'il s'écoulera probablement plus de dix mille siècles avant qu'il touche à sa décrépitude.

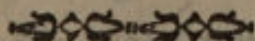
Ajoutons que rien ne s'anéantissant dans la nature , l'époque de sa ruine ne sera que celle de son renouvellement.



CHAPITRE V.

CONJECTURES SUR L'ORIGINE DE
L'HOMME.

ELLES étoient écrites ces conjectures ; & je PRINCIPES.
 laissois à l'homme de bien la liberté de les
 parcourir ou de passer outre ; aux docteurs ,
 le droit de les proscrire , & même à la pro-
 pagande de Paris celui de les brûler , lorsqu'on
 vint m'apporter un manuscrit contenant quatre
 nouvelles lettres Persannes qui roulent sur le
 même sujet , & qu'on venoit de trouver , avec
 le roman d'Arface , dans les papiers du pré-
 sident de Montesquieu ; je ne balançai pas à
 préférer à mes rêveries celles du créateur de
 l'esprit des loix : je jetai donc mon manuscrit
 au feu , & je sentis qu'en faisant parler Usbeck
 pour moi , le lecteur n'y perdrait rien,



PREMIERE LETTRE PERSANNE.

*USBEK A RHEDI, à Venise.*PARTIE I.

JE dînois hier chez une femme qui tient ce qu'on appelle un bureau de bel-esprit : ce jour-là les savans seuls occupèrent la séance : elle fut longue ; car on cita , au lieu de raisonner ; on disputa , au lieu de discuter ; & à la fin , chacun resta de son avis : il s'agissoit de savoir quelle a été l'origine de l'homme ; la dame qui donne à dîner & qui protège , sourit d'abord dédaigneusement sur l'idée de la création ; & par déférence pour elle , le docte aréopage ne voulut pas même perdre son tems à réfuter la cosmogonie de Moïse.

Un petit homme qui se proposoit d'enrichir le mercure des énigmes de Sanchoniaton , dit que ce philosophe croyoit les habitans de la terre nés du vent & de la nuit ; & il ajouta modestement qu'il n'osoit pas être d'un avis opposé à un grand homme qui étoit de Byblos,

& qui vivoit il y a plus de trois mille ans. PRINCIPES.

Pour moi, dit un abbé qui venoit de traduire Diodore, j'aimerois autant l'hypothese de mon historien de Sicile, que celle de votre philosophe de Byblos : vous voyez, dit-il, éclore des fanges du Nil, quand ce fleuve s'est retiré, une infinité de rats qui présentent hors de terre une moitié de leur corps déjà organisée, tandis que l'autre retient encore la nature du limon où elle est engagée : eh bien ! il en est de même de l'homme ; il s'est formé primitivement d'un limon générateur ; & voilà pourquoi chez tous les peuples qui raisonnent on l'appelle l'enfant de la terre.

Monfieur l'abbé, dit un consul d'Egypte qui travailloit à un roman philosophique appelé *Telliamed*, votre Diodore se trompe, soit pour la généalogie de l'homme, soit pour celle de ses rats ; la terre humectée par un petit fleuve d'Afrique, n'organise rien : c'est la mer qui a tout fait. Dans le tems qu'elle couvroit la surface du globe, elle étoit le berceau flottant

PARTIE I.

de tous les êtres éternellement renfermés dans son fein; son onde, en se retirant, laissa l'œuf humain à sec; alors le soleil vint le féconder, & l'animal intelligent sortit de sa coque. --- Notre consul se mit ensuite à disserter sur la diminution de l'Océan, sur les tritons qu'il avoit vus, sur les sirenes à qui il avoit parlé; & peu s'en fallut que je ne me crusse le compatriote des crabes & des requins; Rica, encore plus persuadé que moi, se regarda dans une glace, pour savoir s'il n'avoit pas acquis une queue & des écailles.

Il se fit un moment de silence; le Mécène féminin qui nous donnoit à dîner le rompit: il est certain, dit-elle, que de tout tems on a été très-embarrassé à expliquer notre origine; le philosophe oriental qui a dit que Dieu l'avoit créé à son image, a dit une double absurdité: car qu'est-ce que créer, & qu'entend-on par l'image de Dieu? Les Grecs, plus adroits, ont tiré leur Jupiter d'affaire, en le rendant simple spectateur du travail de Prométhée;

j'aime assez ce conte mythologique ; il est fait pour amuser ces grands enfans qu'on appelle philosophes. PRINCIPES.

L'abbé , le consul & le petit défenseur de Sanchoniaton , parlerent alors tous trois à-la-fois , & demanderent qui avoit fait Prométhée : je m'approchai pour ne rien perdre de la réponse ; mais à l'instant une jolie duchesse entra , on se mit à parler des agrémens des femmes , & mes hommes primitifs ne parurent plus sur la scene.

Cette question pique encore ma curiosité : je veux en écrire au rabbin Nathanael Levi (*). Peut-être que l'érudition de cet Hébreu pourra me guérir de mon incrédulité.

De Paris , le 15 de la lune de Chahban
1726.

(*) Il y a déjà dans l'ouvrage de Montesquieu une lettre à ce Juif , qui professoit la médecine à Livourne ; c'est la CXLIII de son recueil.

SECONDE LETTRE PERSANNE.

LE RABBIN NATHANAEL LEVI A USBEK,
à Paris.

PARTIE I.

USBK, j'ai parcouru tous les livres des philosophes ; le seul qui soit raisonnable est le pentateuque , & après lui le thalmud ; lisez ces deux ouvrages sublimes , & tous vos doutes seront éclaircis.

Adam fut créé à l'image de Dieu ; sa grandeur alors étoit si colossale , que quand il étendoit ses bras , il touchoit les deux extrémités du monde ; les anges eurent peur de ce géant ; & à leur prière , l'Eternel réduisit sa taille à la hauteur de neuf cents coudées ; Adam pécha & fut chassé du Paradis terrestre ; mais comme ce jardin enchanté étoit séparé de notre monde par l'Océan , il traversa cette mer à pied , & aborda sans danger au lieu de son exil.

Originellement le corps d'Adam étoit double , c'est-à-dire , mâle d'un côté & femelle

de l'autre ; quand Dieu voulut créer Eve , il se contenta de partager ce corps en deux ; & PRINCIPES
le couple primitif put se multiplier.

Platon n'a fait que copier le thalmud , quand il a donné sa théorie des androgines ; suivant ce philosophe , il y eut d'abord des hermaphrodites à quatre bras , à quatre jambes & à deux visages : cette multiplicité de membres ayant accru leur audace , ils songerent à faire la guerre aux dieux ; Jupiter pour les punir , les partagea en deux ; mais chacune des pieces conserva une pente invincible pour se réunir à l'autre ; & voilà l'origine de l'amour : -- l'idée est ingénieuse , & Platon feroit un grand homme , s'il n'étoit pas un plagiaire.

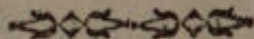
Revenons au thalmud que je n'aurois pas dû quitter. Eve étoit si belle , que Samaël , le prince des anges , en devint amoureux & coucha avec elle ; le serpent même eut part à ses faveurs , & c'est à ce dernier crime que toutes les nations de la terre , excepté les Juifs , doivent leur origine.

PARTIE I.

Usbek, ne vous offensez pas si je mets un serpent à la tête de votre généalogie; j'ai le droit de vous éclairer : car votre religion est la fille de la nôtre; & vous savez assez que sans le pentateuque, il n'y auroit jamais eu de Coran.

Je vous dois encore la vérité en qualité de votre ami, & je vous la dirai toujours avec autant de liberté que si Jérusalem étoit la capitale du monde, comme nous l'annoncent nos prophètes, les seuls de la terre qui n'ont jamais menti, à ce que disent les chrétiens, qui adorent nos livres & qui brûlent nos personnes.

De Livourne, le 11 septembre 1717.



TROISIEME LETTRE PERSANNE.

R H E D I A U S B E K, à Paris.

ME voici à Saint-Malo, & je profite de PRINCIPES.
mon séjour dans ce port de mer pour y étudier
les monumens, les livres & les hommes. Tout
m'instruit dans ce monde nouveau où j'aborde
pour la première fois : car jusqu'ici mes yeux
étoient fermés ; un courtifan de la Perse ne
connoît que son despote & son ferrail, le reste
de l'univers est fermé pour lui.

Hier un curieux me conduisit dans un vaste
cabinet d'histoire naturelle où étoient les dé-
pouilles des sphinx, des griffons, des licornes
& d'autres animaux rares qu'on prétend n'avoir
jamais existé.

Delà nous allâmes souper avec deux êtres
non moins extraordinaires, qu'on appelle
philosophes.

L'un étoit un géometre assez taciturne qui
proposoit de percer le globe de la terre jus-

PARTIE I.

qu'en son noyau, qui peuploit le ciel de meules de moulin, & qui soutenoit qu'il suffisoit de s'exalter pour devenir prophete.

L'autre étoit le fou le plus ingénieux qui existât de la France à la Perse : il avoit fait, dans les accès d'une fièvre chaude, une nouvelle cosmogonie, & il nous la débita en faisant du vin de Champagne. -- « Mes amis, » nous dit-il, la terre est l'uterus qui a tout » produit, comme elle est le tombeau où tout » va se renfermer; cependant comme la génération de l'homme est plus compliquée que » celle du champignon, elle a mis une infinité de siècles à organiser ce chef-d'œuvre; » il est probable que les premiers germes qui » se développerent furent très imparfaits; à » l'un, le cœur manquoit, à l'autre, la tête, » à un troisieme, l'œsophage; enfin les éléments de la matiere, à force de s'agiter, » parvinrent à former un être raisonnable.

» Et ne vous y trompez pas; quand cette » Pandore s'est animée, c'est le hasard seul qui

» qui a joué le rôle de Prométhée; les causes PRINCIPES.
 » finales sont des êtres de raison inventés par
 » les philosophes; la nature n'a pas plus songé
 » à faire l'œil pour voir, que l'eau pour servir
 » de miroir à la bergere : posez certaines loix
 » de mouvement, alors la langue parlera,
 » l'oreille entendra, & le cerveau combinera
 » des pensées.

» Mais, direz-vous, si cette hypothèse est
 » vraie, pourquoi la terre ne produit-elle plus
 » rien ? je réponds qu'elle est usée, & qu'il ne
 » faut pas attendre de la mere des êtres, dans
 » sa décrépitude, la fécondité qu'elle eut dans
 » son adolescence.»

Aucun des convives ne s'avisa de réfuter cet apôtre du hasard; la tête de ce philosophe étoit une machine détraquée, à qui il étoit aussi essentiel de faire de faux raisonnemens, qu'à une tulipe de végéter dans une ligne perpendiculaire, & à notre grand Mahomet de faire des miracles.

Mais n'admirez-vous pas, mon cher Usbek,

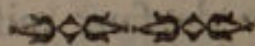
PARTIE I.

que ces Européens qui ont pesé l'air, qui savent la distance qu'il y a d'ici à Saturne, & qui lisent dans les astres comme nous lisons dans le Coran, ne sachent pas encore leur origine ?

J'ignore si la nature tend à sa décrépitude ; mais il me semble que la raison des philosophes qui veulent tout décider, est encore dans son enfance.

Je pars pour Paris ; j'embrasserai Usbek, & je verrai avec les yeux de mon ami, ce monde qui m'étonne encore plus qu'il ne m'éclaire.

*De Saint-Malo, le 6 de la lune de
Rebiab, 1718.*



QUATRIEME LETTRE PERSANNE.

*USBEK au mollak MEHEMET ALI, gardien
des trois tombeaux (*).*

JE te salue , être sublime qui dois faire un PRINCIPES.
jour le voyage des sept cieux , avec la divine
jument Alborak , qui a servi de monture à notre
saint prophete : l'abyme de tes connoissances
est plus profond que celui du chaos ; & tu con-
verses avec les princes de la hérarchie céleste ,
comme je le ferois avec le chef de mes eunu-
ques , ou avec la premiere esclave de mon
ferrail.

Des philosophes qui ne croient ni au pen-
tateuque , ni au Coran , m'ont fait naître des
doutes sur l'origine de l'homme : viens les
faire disparoître , viens foudroyer avec ton
éloquence orientale mon incrédulité naissante ;

(*) Il y a déjà plusieurs lettres , dans l'ouvrage du
président de Montesquieu , adressées à cette espece de
moine musulman. Voy. les lettres XVI & XVII.

fais que je te doive mon retour à cette foi
PARTIE I. stupide qui prévient les abus du raisonnement ,
 en anéantissant la raison.

Je sens, divin mollak, que l'homme ne
 fauroit être éternel ; car une série de généra-
 tions finies ne peut former un cercle infini de
 générations.

Mais quel est l'être générateur ? Je crois
 trop en Dieu, pour me persuader qu'il ait créé
 l'homme à son image

Le hasard est un mot vuide de sens ; c'est
 une qualité occulte., qui ne devient un agent
 de la nature que dans les mains du peuple des
 philosophes.

C'est la matiere, dit-on, qui, en se com-
 binant, a organisé l'homme ; mais quelle foule
 de difficultés ne fait pas naître cette hypo-
 these ? Dans le calcul des probabilités, il a
 peut-être fallu mille siecles, pour que cette
 matiere se modifiât au point de produire une
 intelligence ; mais s'il a fallu cent mille com-
 binaisons pour faire naître un homme, il en

faut cent millions pour que dans le même tems PRINCIPES.
 préfix il naisse une femme; de plus, qui protégera ces deux enfans qui viennent de naître ?
 qui fournira le lait pour les nourrir ? La nature
 aura travaillé cent mille ans à les former, & ils
 naîtront pour mourir ?

Il me semble qu'on s'y est toujours mal pris
 pour composer notre généalogie : on a voulu
 que ce globe, depuis sa formation, n'eût jamais
 été peuplé que par des hommes; mais pour-
 quoi toujours des hommes sur la scène de la
 nature ? Est-il donc essentiel d'être organisé
 comme nous, pour avoir de la sensibilité &
 de l'intelligence ?

Si l'on pouvoit conjecturer que l'homme ne
 fût qu'une modification de la matière, il est
 hors de doute qu'elle ne seroit pas venue tout
 d'un coup à la production de l'être le plus com-
 pliqué qu'elle renferme dans son sein : elle auroit
 parcouru successivement tous les degrés de la
 grande échelle.

Cette hypothèse n'offriroit rien de trop ré-

PARTIE I. voltant à la raison; & il vaut mieux donner à l'homme pour tige de sa race un Orang-outang, qu'un peu de limon qui s'organise à l'aide des rayons du soleil.

Quant à l'être simple qui commenceroit la filiation humaine, sa naissance ne nous jette plus dans une série infinie de combinaisons; tous les jours des êtres simples naissent dans le vaste laboratoire de la nature, des fossiles inconnus se forment, des plantes nouvelles s'organisent, sur-tout dans nos climats fortunés de la Perse, qui, jouissant d'un plus beau ciel, semblent par-là le berceau naturel des êtres.

Je ne fixe dans mon système la génération de l'homme, qu'à l'époque de la formation du globe où la matière auroit assez d'énergie pour maintenir son existence. Avant ce tems, d'autres êtres ont paru sur sa surface: dans la suite des siècles, si les principes générateurs diminuent dans son sein, la race humaine disparaîtra, mais sera remplacée par des ma-

chines intelligentes , moins compliquées ; & PRINCIPES.
 cette dégradation successive ira toujours en
 s'augmentant , jusqu'à ce que notre globe
 épuisé se renouvelle , ou disparoisse dans les
 déserts de l'espace.....

Je viens, divin mollak , d'exhaler tout le
 venin de mes nouvelles idées : je sens que mon
 séjour parmi des profanes a fait germer l'in-
 crédulité dans mon ame criminelle ; mais je
 secouerai de mes pieds une terre odieuse , je
 relirai le sublime Coran , & j'aurai des remords.

Fais , pour expier mon crime , auguste
 cénobite , un second rhamadan , & que le ciel
 ne punisse pas une erreur passagere en me
 privant à jamais de la société de ces vierges
 bleu-célestes , dont le saint prophete promet la
 jouissance aux bons musulmans qui croient à
 la jument Alborak , & qui savent égorger les
 infideles !

De Paris, ce 17 de la lune de Rebiab 1718.

CHAPITRE VI.

DU MÉLANGE DES ESPECES.

PARTIE I. LA philosophie, la morale & la nature m'entraînent malgré moi : j'entreprends de jeter quelques idées sur une question qui a échappé à la curiosité inquiète de Zénon, de Plin & d'Aristote ; & c'est parce qu'elle est parfaitement neuve, que je dois m'attendre à quelque indulgence.

Heureux si dans une matiere aussi délicate, ma plume, circonspecte, à l'exemple de la nature, travaille sans cesse derrière un rideau, & si je parle toujours, non à l'imagination des femmes, mais à l'esprit des philosophes !

I.

Remontons d'abord à un principe devenu la base de la physique de cet ouvrage, c'est qu'il ne faut attacher aucun sens au mot *espece*. Il désigne moins un être réel, que la foiblesse de la mémoire de ceux qui en font usage : les

naturalistes sont contraints de l'admettre dans leurs brochures, mais il n'a jamais été écrit ^{PRINCIPES.} dans le grand livre de la nature.

Rappelons-nous encore un autre principe, sur lequel je me suis déjà arrêté : c'est qu'il n'y a point de génération réelle dans les productions de la nature : les êtres se développent & se métamorphosent ; mais ils ne se dégradent point comme notre entendement & nos ouvrages.

I I.

Il est probable que si le spectacle des êtres est aujourd'hui si varié, c'est que chaque anneau de la grande chaîne tend sans cesse à se rapprocher de celui qui est au-dessus de lui : ce mélange d'êtres qui semblent hétérogènes donne naissance à de nouvelles machines organisées, & la chaîne multiplie ses anneaux.

Cette tendance est une espèce de gravitation qui a ses loix, comme celle des astronomes ; & si quelque physicien avoit l'art de les calculer, il deviendrait le Newton de l'ontologie.

 PARTIE I.

D'abord , de toutes les hypotheses que l'oisiveté philosophique a créées sur la génération , celle qui fait du feu élémentaire le principe des êtres , est sans contredit la plus conforme à la physique & à la raison ; & s'il étoit possible de répondre à cette objection terrible , *comment , tout ayant été primitivement homogène , tout est maintenant hétérogène* , je mettrois cette idée au rang des axiomes , & non dans la classe des hypotheses.

Quoi qu'il en soit , la raison nous dit que tout fut originairement homogène , & nos sens nous apprennent que rien ne l'est aujourd'hui ; mais ce n'est que par la voie du mélange , que les corps ont pu passer , de l'homogénéité , à l'hétérogénéité apparente qui nous fait illusion : ainsi la gravitation des différens degrés de la grande échelle des êtres , est une des loix primitives de la nature.

I I I.

Les anciens ont dit & les modernes ont répété , que des principes secondaires , tels

que la terre & l'eau, étoient essentiellement PRINCIPES.
inaltérables. Je ne reconnois point dans cette
assertion les principes de la saine physique.
Voici quelques faits qui annoncent la nécessité
du mélange & la possibilité de la métamorphose.

Le chymiste Rouelle avouoit qu'après avoir
distillé jusqu'à vingt fois l'eau la plus pure, il
trouvoit toujours de la terre au fond de la
cucurbite.

Ce n'est que par la chute lente de l'onde la
plus pure que se forment ces stalactites, que
la nature forme en cubes, en prismes & en
colonnes.

Ce n'est que par un fluide, qui les humecte,
que les fossiles s'accroissent, que les végétaux
s'élèvent, & que les machines animales se
développent.

L'astronomie fournit encore une nouvelle
base à ce système. Quand on met en parallèle
les observations des Chaldéens, celles que
l'Arabe Albategne fit au neuvième siècle dans
la Mésopotamie, & les calculs modernes sur

PARTIE I.

les éclipses, on ne peut s'empêcher de regarder comme une vérité de fait, l'accélération du moyen mouvement de la lune, comparé avec celui de notre globe. Or cette accélération ne peut avoir d'autre principe que l'augmentation de la masse de la terre, soit que l'eau se métamorphose, soit, comme le dit Newton (*), que les vapeurs des queues des comètes, en se condensant sur la surface de notre globe, se changent en fels, en pierres, en pyrites & en coraux; tout n'est donc sur le théâtre magique de la nature qu'un cercle éternel de mélanges, de développemens & de métamorphoses.

Toutes les pieces de la grande machine gravitent même si fort entr'elles, on leur découvre tant de tendance à s'affimiler, qu'au lieu de comparer la nature à une chaîne, je devrois plutôt en faire un filet à réseau, dont

(*) Voy. *Princip. mathemat. ad finem libri secundi.* --- C'étoit aussi le sentiment de Wallerius. Voyez son hydrologie, pag. 9, &c. --- Les physiciens se sont récriés, & ont appelé Newton hérétique; ce qui étoit plus aisé que de lui répondre.

tous les fils se communiquent : tissu merveilleux
 que le torrent des siècles ne fait qu'affermir , & ^{PRINCIPES.}
 qui embrase l'univers.

IV.

Il est difficile de donner des lumières sur le mélange des fossiles , parce que la génération de ces êtres , qui calculent par des siècles leur existence , est un mystère impénétrable pour l'homme , qui naquit hier , qui étudie aujourd'hui , & qui mourra demain.

Cependant on connoît les merveilles que la chymie opère par le moyen de ses amalgames. On sait que le bismuth rend les métaux fusibles ; que l'étain , quelque ductile qu'il soit , les rend fragiles & sonores ; & que le régule d'arsenic les volatilise ; l'incendie de Corinthe produisit un métal qui auroit avili l'or , si la main des hommes avoit pu l'imiter ; & à combien d'êtres nouveaux ne donneroient pas naissance les miroirs ardents entre les mains des Buffon & des Archimede ? Le feu solaire concentré dans le foyer de ces machines , est supérieur , sans

PARTIE I. doute , aux torches des conquérans & aux creufets des chymiftes.

V.

La nature fe joue fi fort de l'imagination ftérile qui circonfcrit fon pouvoir générateur , qu'on la voit quelquefois du mélange des trois regnes faire éclore un être fimple qui confervé des traces de fa triple origine. Tous les phyficiens , qui ont lu le comte Marfigli , Donati & Ellis , (*) favent que les corallines tiennent

(*) Le comte Marfigli , que fes malheurs & l'inftitut de Bologne ont rendu célèbre , prouva dans fon *histoire phyfique de la mer* , que les corallines font des végétaux foffiles ; mais il fe trompa en prenant les polypes de la tige pour des fleurs octopétales.

Donati , dans fon *effai fur l'histoire naturelle de la mer Adriatique* , rectifie Marfigli , & rétablit l'animalité des corallines.

Enfin Ellis , dans fon *histoire naturelle des corallines* , confirme par des faits ce qui sembloit , jufqu'à lui , n'avoir été qu'une heureufe théorie : il vit fur la tige de ces productions marines , des globules diaphanes amoncelés les uns fur les autres , qui , fe relevant fubitement fe métamorphoferent chacun en végétaux , munis de branches & de vésicules en forme de poires : chaque vésicule logeoit fon polype ; & le naturalifte les vit s'étendre , pour chercher leur proie , auffi loin que leur

aux fossiles par la concrétion lapidifique qui les fixe sur les rochers, aux végétaux par leurs PRINCIPES. branches & leurs bouquets, & aux animaux par le polype, qui est l'architecte de l'édifice, & qui, ne pouvant s'en détacher, meurt sur son ouvrage.

V I.

Moins les machines organiques sont composées, & plus elles se prêtent au mélange des espèces : la greffe parmi les arbres suffit pour produire des métis ; c'est ainsi qu'on voit quelquefois un amandier produire à-la-fois des pêches, des amandes & des prunes. Nos jardins, si nous le voulions, offriroient bien d'autres merveilles de ce genre ; & je m'étonne que

tige pouvoit le leur permettre : au bout d'une minute tous les insectes se plierent l'un sur l'autre, & reprirent la forme des globules en monceau ; ce jeu alternatif d'expansion & de contraction se répéta plusieurs fois : Ellis, dont ce spectacle fit travailler l'imagination, trouvoit dans ces tiges de corallines des armées de polypes rangées en bataille, & faisant des évolutions avec autant de justesse que la phalange macédonienne faisoit les siennes aux premiers signaux d'Alexandre.

PARTIE I.

le luxe ne fasse pas, avec l'argent du riche, ce qui feroit l'amour des arts avec la main du philosophe.

Sans m'arrêter aux effets de l'industrie des botanistes, la nature seule, en unissant des végétaux de diverses formes, se plaît de tems en tems à faire naître des métis, qui contribuent à rendre plus compliquée la nomenclature de l'art des Jussieu & des Tournefort. Von-Linné a prouvé que le *datisca* a eu pour pere le chanvre, & pour mere le réseda; & qu'une plante nouvelle qu'on vit à Upsal étoit née d'une pimprenelle, fécondée par la poussière de l'aigremoine. (*)

(*) Voy. sa dissertation de *plantis hybridis*, & ses *aménités académiques*. --- Un anonyme, qui n'est pas de l'avis de ce Descartes de la botanique, s'exprime ainsi: « Le mélange des semences de différens végétaux » produit souvent dans ce regne, comme dans le regne » animal, des monstres qui ne produisent jamais leurs » semblables, mais que l'on voit dégénérer en peu de » tems au point de n'être plus rien de déterminé. . . » Les espèces particulieres ont reçu, au moment de la » création, la vertu de se perpétuer sans altération » jusqu'à la fin du monde; & jamais on ne les voit dé-

Le favant Adanfon, dans une préface qui PRINCIPES.
vaut un traité complet de botanique, part de

» générer dans leur terre natale. » *Dissert. sur le sexe des végétaux, dans les mélanges d'histoire naturelle, tome III, page 461.*

Voilà bien des assertions : je vais les mettre en regard avec mes doutes.

Y a-t-il un règne animal & un regne végétal ? & qu'est-ce que tous ces royaumes divers que nous mettons sur la carte géographique de la nature ?

Qu'est-ce qu'un monstre ? & y en a-t-il d'autres que dans notre entendement ?

Où a-t-on trouvé que les métis, parmi les végétaux, ne produisent pas ? le *datisca* ne se trouve-t-il que dans les livres de Von-Linné & de Tournefort ?

Qu'est-ce qu'une *dégénération* qui dégrade une plante au point de n'être plus rien de déterminé ? Dès qu'un être existe, il a une figure déterminée. Quant à sa conservation, elle dépend de la qualité des sucs qui l'ont engendré, du terroir où il se développe, & du soleil qui le féconde, & non de sa figure.

Qu'est-ce que des *especes* de végétaux ?

Il s'agit bien de la *création* quand on fait un traité de physique !

Qu'entend l'anonyme par sa fin du monde ?

Où a-t-il trouvé que les êtres ne dégénèrent pas dans leur terre natale ? Le vin de Surène valoit, il y a trois siècles, l'ancien vin de Falerne ; & aujourd'hui le vin de Falerne vaut à peine notre vin de Surène. Nos François ne ressemblent en rien aux Gaulois du tems de Jules-César ; & les esclaves de Sétine & de Misithra ne sont sûrement ni des Athéniens ni des Spartiates.

PARTIE I.

ce principe pour proposer aux naturalistes de féconder des plantes d'un sexe & d'une classe différente (*): qu'on unisse, par exemple, le chanvre & le houblon; qu'on multiplie l'ortie par le mûrier, le saule par le peuplier & le ricin par le tithymale; & l'on verra, par la voie de ces mélanges, tout ce que l'art peut obtenir de la nature.

V I I.

Plus on remonte les degrés de la grande échelle, moins il y a de simplicité dans le mécanisme des êtres, & moins ils se fécondent par le mélange: cependant il y en a un grand nombre qui se propagent par des voies extraordinaires; par exemple, les oiseaux, chez qui l'amour est le premier des besoins, & qui jouissent moins pour être heureux que pour vivre, se mêlent assez volontiers avec les espèces qui les avoisinent: tout le monde connoît les bâtards que fait naître l'union de la serine

(*) Préface du *traité des familles des plantes*, tome I, page 112.

& du chardonneret ; & ces bâtards , plus PRINCIPES.
 féconds que ne le font ordinairement ceux des
 quadrupèdes , produisent d'autres individus
 qui perpétuent leur espece intermédiaire (*),
 même dans les volieres, où l'oiseau dégénéré
 ne doit contracter que le caractère pusillanime
 & la foiblesse physique de l'esclavage, un
 instinct aveugle le porte à des jouissances qui
 semblent illégitimes : le tarin s'unit à la serine,
 & le faisan avec nos poules de basse-cour.

V I I I.

Les annales de la physique déposent en
 faveur du système du mélange , des faits bien
 plus merveilleux encore. Il s'agit de l'union des
 oiseaux avec les quadrupèdes : tout le monde
 connoît l'histoire des amours d'une poule &
 d'un lapin , que Réaumur a rendu célèbre :
 l'union fut stérile ; il n'en fut pas de même
 de la chienne d'Eller , qui , ayant abusé d'un

(*) Voy. Sprengel, dans les *confid. sur les corps or-*
ganisés, tome II, pag. 251, &c. --- Le coq s'unit aussi,
 dit-on, avec la canne ; & le pied de coq qui survient
 alors aux cannetons , trahit leur origine.

PARTIE I.

coq-d'Inde, fit un métis qui avoit la tête de son pere (*); & de l'épagneule de Plancoët en Bretagne, qui, violée par un perroquet, produisit un chien ayant un bec recourbé & deux pattes. (**)

(*) Un physicien a vu à Berlin ce métis extraordinaire, & il en donne la description dans le tome XII des *Mémoires de l'Académie de Prusse*. Le bon homme à qui appartenoient les trois bêtes, attribuoit ce phénomène à l'imagination de la mere, qui avoit altéré l'organisation du fœtus : malheureusement depuis que l'anatomie a jeté quelque jour dans les mysteres de la génération, il est démontré que les nerfs d'une mere n'ont point de liaison avec ceux de l'enfant, & que leurs vaisseaux sanguins n'adoptent pas la même circulation ; ainsi toutes les rêveries sur l'activité de l'imagination des meres ne sont plus bonnes à être soutenues que par les nourrices & les enthousiastes de Malebranche.

(**) « Mon pere (écrivait en 1757 M. Maréchal) a » chez lui un perroquet & une petite chienne : celle-ci » a fait une premiere portée assez belle : pour la seconde » fois elle a fait un chien d'une conformation singu- » liere : cet animal n'a que deux pattes, qui sont celles » de derriere, & qui paroissent rondes & membra- » neuses ; la tête plate, la levre fendue en bec de lievre, » le nez recourbé & de la consistance d'un bec de per- » roquet.... la mâchoire inférieure est aussi exactement » faite comme celle de l'oiseau.... Ce chien est mort ; » je l'ai ouvert ; & à l'exception de l'organe générateur,

Sans recourir à des faits extraordinaires, PRINCIPES.
est-il contraire à la saine physique & à la
raison, de supposer qu'une chauve-souris, qui
fait la nuance entre les oiseaux & les quadru-
pedes, a dû originairement être le métis d'un
oiseau & d'un quadrupede (*) ? Il en est de
même du vampire américain, qui n'est pas,
au reste, l'esprit anthropophage du crédule
Dom Calmet (**), & de tous ces quadru-

» qui lui manquoit, il étoit, pour le reste du corps,
» conformé à l'ordinaire. » *Journal de médecine*,
Mars 1757, page 231.

(*) La chauve-souris tient des quadrupedes par le
poil qui la couvre, par ses viscères intérieurs & par ses
oreilles; elle tient des oiseaux par sa crête, par ses ailes
& par la force de ses muscles pectoraux. ---

L'ingénieux Buffon, qui a tant fait usage de sa belle
imagination dans son histoire naturelle, ne donne pas la
moindre conjecture sur l'origine primitive des oiseaux
quadrupedes; & l'écrivain qui a deviné comment un
globe pouvoit être produit par la queue d'une comete,
ne dit pas un mot sur la génération des chauve-souris.

(**) Le vampire du nouveau-monde est un quadru-
pede ailé qui suce le sang des hommes & des animaux
qui dorment, sans les éveiller. *Voyage de la riviere des*
Amazones, par M. de la Condamine, page 171.

Pour le vampire de dom Calmet, c'est un mort qui

PARTIE I.

pedes volans désignés par l'imagination poétique des anciens, sous le nom de harpies, & qui ressembloient aux monstres du lac Stymphe, par leurs ailes, par leurs griffes & par leur voracité.

I X.

Je ne vois encore que le système du mélange qui rende la raison de l'origine des poissons volans, sorte d'amphibie à qui le même cartilage sert d'ailes & de nageoires, & qui traverse alternativement le fluide le plus subtil & l'élément le plus grossier, sans que ce passage rapide, qui nous feroit mourir, dérange en rien le mécanisme de ses organes. (*)

fort la nuit de son cimetière, va sucer le sang des vivans & s'engraisse ainsi aux dépens de ces malheureux, qu'il fait tomber en consommation. L'histoire des vampires a été imprimée plusieurs fois dans le siècle de la philosophie : le bénédictin, qui s'est fait leur historiographe, prétend qu'on ne put faire cesser ce fléau dans l'orient de l'Allemagne, qu'en arrachant le cœur à tous ces esprits anthropophages, & en les brûlant en cérémonie comme les Juifs des autodafés.

(*) Ces sortes de métis, qui font la nuance entre les poissons & les oiseaux, sont si peu rares, qu'on les ren-

Ces fortes d'unions extraordinaires, telles PRINCIPES
 que celle d'un condor & d'une lamproie, exigent une vigueur singulière de tempérament; il est tout simple que la nature ne s'y prête que dans ces climats brûlans où l'activité des feux du soleil multiplie les principes de la vie dans les organes générateurs; aussi ne voit-on de poissons volans que dans les mers embrasées de la zone torride.

X.

Le système du mélange acquiert encore de nouvelles forces quand on remonte des oiseaux aux quadrupèdes.

D'abord il n'y a rien de si commun que les unions, dans les mêmes familles d'animaux, entre la tige principale & les branches collaté-

contre jusque dans la classe des insectes. Le commandeur Godeheu a vu au microscope une espèce de pan de mer qui avoit des plumes couleur de roses. *Mém. présentés à l'Académie royale des sciences*, tome IV, page 275. --- Comment la génération primitive de tous ces métis & amphibies n'a-t-elle encore frappé personne? Quelle carrière brillante pour la plume des Trembley, des Bonnet, des Lyonnet & des Réaumur!

PARTIE I.

rales : l'âne produit avec la jument, le cheval avec l'ânesse, & le zebre avec la jument (*) : en vain objecte-t-on que les métis qui en résultent font des mulets stériles : si ces alliances étoient contre nature, la nature ne s'y prêteroit en aucune sorte ; & d'un accouplement odieux il ne naîtroit pas même un mulet.

De plus, qui est-ce qui a dit à la tourbe des philosophistes que le mulet étoit essentiellement stérile ? L'anatomie n'a découvert aucun vice radical dans l'appareil de ses organes générateurs ; il produit dans les climats chauds, & on en trouve une foule d'exemples dans les annales physiques de l'antiquité (**). les naturalistes

(*) « Il est probable, dit M. de Buffon, que si l'on venoit à bout d'appivoiser le zebre & de rendre » souple sa nature sauvage & récalcitrante, il produirait avec le cheval & l'âne. » *Hist. natur. édit. in-4°*, vers la page 335. --- Ce fait, qu'il ne juge que probable, est réellement arrivé. Voyez Plin, *Hist. nat. lib. VIII, cap. XLIV.*

(**) On a vu, dit Aristote, un mulet féconder une jument & engendrer un métis... D'un autre côté, une mule est devenue pleine ; mais le poulain n'a point vu le

connoissent la race des mulets féconds de de l'ancienne Syrie (*), & les czigithais des Tartares (**). Toute l'Europe a vu qu'en 1703 une mule à Palerme devint féconde, & nourrit son poulain (†) : il faut ou cesser d'accuser la nature d'une stérilité qui dégraderoit sa puissance, ou anéantir tous les faits historiques, & brûler tous les mémoires des académies.

Le cheval, dans la grande échelle, est moins éloigné de l'ânesse, que le bouc ne l'est de la brebis, & le bélier de la chèvre : cependant

jour, la mère ayant avorté. Hist. anim. lib. VI, cap. XXIV.

Nos fastes, dit Pline, font mention de plusieurs mules qui ont produit des poulains ; & nos pères mettoient ces événemens au rang des prodiges. Hist. natur. lib. VIII, cap. XLIV.

(*) En Syrie, dit Aristote, dans les terres qui sont au-delà de celles des Phéniciens, les mulets s'accouplent, se fécondent, & leurs poulains forment une race particulière. Hist. anim. lib. VI, cap. XXIV.

(**) Le czigithai, ou le mulet fécond de Daurie, se trouve dans les forêts de Tartarie jusqu'au cinquante-deuxième degré. Il n'est ni le zèbre, ni le cheval, ni l'âne. Voyez *Hist. natur. de Buffon*, petite édit. complète, tome XXIX, page 188.

(†) Voyez *Journal de Trévoux*, octobre 1703, p. 82.

PARTIE I. l'accouplement de ces derniers quadrupèdes n'est stérile ni par lui-même, ni par leur postérité (*).

Dans le siècle dernier, on donna au cardinal Scipion Borghese le métis d'une jument & d'un taureau, qui avoit le corps de sa mere & la tête de son pere; il vécut trente ans, & Rome entière eut la liberté d'admirer ce phénomène (**). Wieler, de son côté, a prétendu que la biche unie au cheval, produisoit un cheval-cerf; & accouplée avec le taureau, faisoit naître ce beau métis si célèbre dans l'antiquité sous le nom du Bucéphale d'Alexandre (†).

(*) Voyez les commentaires du baron de Haller sur les *institutions de Boerhaave*, tome IV, page 245; & sa *grande physiologie*, tome VIII, page 100.

(**) Il se nommoit Hyppantor, au rapport de Venette, *Tableau de l'amour conjugal*, dernière édition, tome II, page 315. Ce même écrivain ajoute que de pareils métis ne sont pas rares en Auvergne. --- Le docteur Venette n'a pas en histoire naturelle l'autorité d'un Von-Linné, d'un Haller & d'un Jussieu; mais je le cite moins pour appuyer mon système, que pour faire douter de celui de mes adversaires.

(†) Voyez lettre du docteur Hebenstreit au comte

X I.

PRINCIPES.

Un prodige bien plus surprenant feroit celui d'une brebis qui, couverte par un lion, donneroit le jour à un lionceau ; cependant Elien raconte ce fait d'une brebis qui appartenoit à Nicias, Tyran de Cos, & il fait entendre que c'étoit une tradition constante parmi les insulaires (*); mais malgré cette double autorité, je ne regarde cette histoire que comme un apologue de quelque rhéteur grec contre le despotisme : d'abord un lion libre ne féconde pas une brebis, mais il la mange; de plus, il y a trop peu de rapport entre les organes générateurs des deux individus, pour que l'accouplement réussisse; enfin, quand même, contre toute vraisemblance, la brebis deviendroit pleine, elle produiroit un métis & non un lionceau.

Cependant ne nous hâtons pas de prononcer

de Brulh, dans le *journal encyclopédique* du mois de mars 1762.

(*) *Histor. divers. lib. I, cap. XXIX.*

PARTIE I.

que l'antipathie entre deux animaux dépose essentiellement contre leur accouplement. Locke a vu, (& qui osera taxer Locke de crédulité ou d'imposture ?) Locke, dis-je, a vu un quadrupede issu d'une chatte & d'un rat, qui portoit sur toute sa personne l'empreinte du mélange (*). La taille de ces animaux n'est pas disproportionnée comme celle de la brebis comparée au lion; on voit tous les jours des rats aussi gros, & plus méchans qu'une petite

(*) *Essai sur l'entendement humain*, tome III, chap. VI, page 171. --- Voici les termes de ce philosophe : *J'ai vu un animal engendré d'un chat & d'un rat, & qui avoit des marques visibles de ces deux bêtes ; en quoi il paroïssoit que la nature n'avoit suivi le modele d'aucune de ces deux especes en particulier, mais les avoit confondues ensemble.* --- Un j'ai vu de Locke vaut bien les on dit de tous les adversaires du mélange.

Au reste, ce fait, tout extraordinaire qu'il paroît, est confirmé par le physicien Boyle. De son tems un gros rat s'accoupla, à Londres, avec une chatte, & il vint, de ce commerce, des métis qui tenoient du pere & de la mere, & que le roi d'Angleterre éleva, par curiosité dans sa ménagerie. --- Voyez la petite édition des *mémoires de l'Acad. de Prusse*, tome VII; appendice de l'éditeur sur la génération, art. VII.

chatte : il faut supposer aussi que le pere & la mere du métis de Locke étoient renfermés ^{PRINCIPES.} dans la même cage ; on fait que Lemery ayant jeté un chat & plusieurs souris dans une trappe, celles-ci tremblèrent d'abord, ensuite s'enhardirent au point d'agacer leur ennemi, qui, songeant à sa liberté, se contenta de les réprimer légèrement à coups de patte : or des agaceries du badinage, il n'y a qu'un pas à celles de l'amour.

X I I.

De tous les quadrupèdes j'observe qu'il n'y en a point qui ait plus cherché à étendre les branches collatérales de sa famille que le chien, & peut-être faudroit-il l'attribuer au libertinage plutôt qu'à l'instinct du besoin. Il est le plus domestique de tous les animaux ; & dans cet état de dégénération, il semble avoir copié de ses maîtres leur esprit souple, leur caractère pusillanime & leur satiété pour les plaisirs de la nature.

En 1768, une chevre de la Champagne fut

PARTIE I.

couverte par un chien, & mit au monde un chevreau qui avoit la tête, la queue & les oreilles d'un chien courant (*). D'un chien & d'une chatte étoit né auparavant, en Italie, un chien qui avoit les griffes, les dents & le poil de sa mère (**). La chienne accouplée avec le renard, avoit produit un autre métis (†): & une louve couverte par un chien, avoit mis bas un quadrupède bâtard qui tenoit du chien & du louveteau (§). Je pourrois rassembler une foule d'autres faits de ce genre; mais pour les lecteurs sans préjugé, qui marchent

(*) Son cri étoit tantôt celui d'un chevreau & tantôt celui d'un petit chien. La mère de ce métis refusa longtemps de l'allaiter; mais enfin elle s'accoutuma à sa vue & le nourrit le tems accoutumé. Ces détails ont été constatés à Joinville par un procès-verbal en règle. Voy. la *gazette de France* du 6 mai 1768.

(**) Voyez Verati, *galeria di Minerva*, tome VII, page 67. --- Le naturaliste prétend avoir été témoin oculaire.

(†) Cardan. *subtil.* page 304.

(§) Cette expérience est de M. de Ligniville. Voyez *Encyclopédie*, tome XVI, page 531. --- Elle avoit déjà été faite par un autre naturaliste. Voyez Faber *strychnomania*, édit. in-4° de 1677, page 79.

toujours le bâton du doute méthodique à la main , en voilà assez pour les mettre sur la PRINCIPES voie de la vérité : quant aux hommes à système qui m'ont condamné avant de me lire , je n'en ai que trop dit.

X I I I.

Si on a bien suivi la chaîne des faits & des raisonnemens qui ont été l'objet de ce chapitre , on se convaincra que tous les individus de la grande collection des êtres gravitent sans cesse les uns vers les autres , & que ce n'est que par la voie du mélange que la nature peut exercer son pouvoir générateur.

Pourquoi donc les naturalistes ou les hommes riches qui ont l'orgueil de les protéger , ne cherchent-ils pas à imiter en petit , dans l'ombre de leur cabinet , les mélanges que la nature opere sur la scène de l'univers ?

L'homme oisif & superbe s'est dit de tout tems le roi du globe qu'il habite : ce seroit à l'homme laborieux & modeste à mériter ce titre , en étendant les branches collatérales de

la famille des animaux, & en créant de nouveaux sujets à son empire.
PARTIE I.

Le botaniste peut faire de nouveaux arbres (*); il peut, à force d'étudier les lithophites & les coraux, créer de nouveaux anneaux à la chaîne qui lie les végétaux & les fossiles.

Les rois, qui par une ostentation meurtrière font venir à grands frais des animaux de l'Inde & de l'Afrique, pour les voir périr avant le tems dans leurs ménageries, feroient mieux, à mon gré, de pensionner des Indiens & des negres pour mêler leurs animaux indigènes

(*) Jusqu'ici on n'a tenté que la greffe des arbres, & encore n'a-t-on fait sur cet objet qu'un petit nombre d'expériences: pourquoi ne tenteroit-on pas la greffe des plantes? Je fais que la délicatesse de ces productions végétales a pu arrêter la main des botanistes; mais parce qu'une greffe est difficile, elle n'est pas impossible; ayons des instrumens, & que ce soient, non de stupides jardiniers, mais des hommes tels que les Jussieu & les Lyonnet qui en fassent usage, & tous les obstacles s'aplaniront: qui auroit dit, avant la découverte du prisme, que Newton réussiroit à faire l'anatomie des rayons de la lumière?

avec

avec les nôtres : ces épreuves , qui demandent ~~un sang brûlant~~ un sang brûlant & des organes vigoureux , ne PRINCIPES. peuvent guere réussir que dans les climats embrasés des tropiques. Il feroit bien avantageux pour l'histoire naturelle , & peut-être pour le bonheur des hommes , de chercher si le puma du Nouveau-Monde feconderoit la girafe , & si le taureau de notre Europe produiroit avec la lionne du Bilédulgerid : de ces races croisées il pourroit naître des métis plus vigoureux que leurs peres , & moins destructeurs que leurs meres ; & qui fait si le puma-girafe & le taureau-lion ne pourroient pas se croiser dans la suite avec les quadrupedes de notre continent , pour former d'autres métis qui serviroient aux travaux des laboureurs & aux plaisirs des rois ?

Les amateurs ont trouvé le moyen de nuancer de mille couleurs des fleurs qui originai-
rement n'en avoient qu'une. Je ne fais pas pourquoi on ne tenteroit pas aussi sur les animaux , des expériences qui pourroient les

PARTIE I.

~~fortifier~~ fortifier ou les embellir : un philosophe qui créeroit de nouveaux quadrupèdes, feroit pour le moins aussi utile qu'un florimane qui colore à son gré des tulipes.

Mais, en général, pour réussir dans ces mélanges, il faut que l'argent du riche coopere avec le génie de l'artiste : ordinairement le riche ne fait pas opérer, & l'artiste ne le peut pas, ce qui circonscrit la sphere des découvertes,

X I V.

Me voilà insensiblement arrivé à la question la plus curieuse de l'histoire naturelle, & à celle dont les naturalistes se sont le moins occupés ; mais je marche entre deux abîmes, & le philosophe, dans une matière aussi délicate, me pardonnera de donner encore plus à la décence qu'à la vérité.

Je prie d'abord de ne considérer ce que je vais dire que comme un recueil de faits : je commence par être historien ; mais je ne tarderai pas à appeller la morale au secours de la physique ; & après avoir peint la nature, je

quitterai mes crayons pour tonner contre les
jouissances qui l'outragent. PRINCIPES.

L'homme de mer, comme nous le verrons dans cet ouvrage, a la plus parfaite analogie avec le bipède raisonnant qui écrit pour & contre son existence; son union avec nos femmes est donc possible; aussi Rimber rapporte que la famille des Marini a eu pour tige une Espagnole & un triton (*).

Après l'homme-poisson, le bipède qui a avec nous le plus de conformité, est sans doute l'Orang-outang; or tous les voyageurs s'accordent à dire que cet habitant des bois recherche nos femmes avec autant d'ardeur que sa femelle; il viole les negresses, & c'est sans doute sur ce canevas que l'anciennemythologie a brodé l'histoire du libertinage des faunes, des satyres & des ægipans.

Locke, qui d'ailleurs a tant douté, ne doutoit pas qu'une femme ne pût être fécondée par un singe ordinaire (**). Nous avons vu,

(*) *Journal des savans*, année 1672.

(**) *Essai sur l'entendement humain*, édit. in-12, tome III, liv. III, chap. VI.

PARTIE I.

en 1757, une fille qui vécut cinq ans, & qui avoit la tête, les pieds, l'instinct & les mœurs d'une guenon (*); la mere attribuoit ce phénomène à l'attention avec laquelle elle avoit toujours regardé un singe qui lui tenoit compagnie; mais, comme on l'insinua dans le tems, il est probable que cette femme ne s'étoit pas toujours contentée de le regarder.

On ne peut guere s'arrêter sur l'histoire de l'enfant-veau & de l'enfant-loup, que le médecin Dufieu vit à Lyon en 1757 & en 1759 (†),

(*) Ce métis, disent les papiers publics, ne parla jamais, mais avoit le cri de la guenon; on voyoit cet enfant ne marcher librement qu'à quatre pattes, & suivre aveuglément l'instinct qui le portoit à imiter. *Journal de médecine* du mois de mai 1757.

(†) Le premier fut baptisé dans la paroisse de Saint-Nizier en 1759. Il tenoit du veau par la partie supérieure du visage, par une peau velue qui, commençant vers la premiere vertebre lombaire, venoit, le long du dos & de la tête, se terminer à la face, & par ses mains fissipedes. Ce métis ne vécut qu'un jour. --- *Physiologie* de Dufieu, tome I, page 228.

L'autre fut vu par les médecins en 1757. Il avoit, sur un corps d'homme, une tête de loup. --- *Ibid.* page 229. Cet événement singulier rend vraisemblable la fable de Lycaon.

parce qu'on n'a fait aucune recherche sur la PRINCIPES.
vie des deux meres: feroit-il possible que l'une,
couchant dans une étable, eût été surprise en
dormant par un taureau, & que l'autre,
égarée dans les bois, eût été violée par un loup ?
L'hypothese qui ne suppose aucun mélange est
absurde, mais toutes les autres sont affreuses.

Montagne, sur la foi de Plutarque, parle
d'un dragon amoureux d'une Grecque, d'une
oie d'Asope passionnée pour un enfant, &
d'un béliet qui étoit le Sigisbé de la musicienne
Glaucia (*): toute l'antiquité a retenti des
amours d'un éléphant pour une jeune bouque-
tiere d'Alexandrie: ce quadrupede étoit le rival
du grammairien Aristophane; il accabloit sa
maîtresse de soins & de prévenances; & peu
fait pour l'amour platonique, dès qu'il se voyoit
sans témoin, il promenoit délicatement sa
trompe sur son sein (**). Mais puisque l'histoire

(*) *Essais de Montagne*, pet. édition in-12, liv. II,
chap. XII, page 269.

(**) Plutarque, *œuvres morales*, tome II de l'édit.
in-folio de Vascosan, tract. de *solertia animalium*.

~~ne fait~~ ne fait, dans aucune de ces circonstances, mention de métis, il est plus que probable que l'amour de tous ces animaux se borna aux soins & aux regards; peut-être même qu'alors le microscope de la prévention fit voir des mouvemens passionnés où il n'y avoit qu'une sorte de reconnoissance machinale: il y a des Indiennes qui ont l'art d'apprivoiser les couleuvres au point qu'elles se jouent & dorment sur leur sein; or on ne soupçonne pas un commerce amoureux entre une Baniane & un serpent.

Il y auroit un peu plus de vraisemblance dans l'union monstrueuse d'un homme & d'une jument; ce mélange seul put produire le fameux Hyppocentaure qu'on amena d'Egypte à Rome & dont Pline fait mention (*): je soupçonne aussi quelque possibilité dans le métis de l'homme & de la chevre dont parle Elieen(†); & peut-être même dans l'histoire célèbre du Minotaure de Pasiphaë.

cap. XVI. --- Cette anecdote a échappé à notre Buffon dans son histoire de l'éléphant.

(*) *Histor. natur. lib. VII.*

(†) *Histor. anim. lib. VI.*

Sous le pontificat du pape Pie III, une Ita-
lienne qui aimoit éperduement un levrier, donna
le jour, en Toscane, à un quadrupède humain
qui avoit les oreilles & les quatre pattes d'un
chien (*). J'ai lu dans je ne fais quel recueil
d'anecdotes, que l'inquisition fit brûler la mère
& baptiser l'enfant.

Ma plume est fatiguée de rapporter des faits
qui attestent la dépravation de la race humaine,
ou du moins son opprobre; & je me hâte de
quitter le manteau philosophique de Diogene,
pour reprendre la plume de Zénon & des
Marc-Aurele.

X V.

Voici un principe qui répand le plus grand
jour sur la physique & sur la morale, dans la
grande question du mélange des espèces.

La nature fait graviter les êtres, avec plus
de force, vers la partie supérieure que vers la

(*) C'est Volaterran qui est le garant de cette anecdote. *Tableau de l'amour conjugal* de Venette, dernière édition, tome II, page 316.

PARTIE I.

partie inférieure de l'échelle ; ainsi , en tendant au mélange , ils ne tendent qu'à leur perfection.

Quelques phyficiens ont cru que les fossiles se perfectionnent en devenant corallines.

Les corallines gagneroient , si la végétation de leur base étoit aussi achevée que celle de leurs tiges.

Si les organes générateurs de la sensitive avoient quelque rapport avec ceux d'un insecte tel que le polype , sa postérité ne se détérioreroit point en faisant un pas vers l'animalité.

Le poisson-volant est très-inférieur à l'aigle ou au condor ; mais il est bien supérieur aux crabbes & aux requins.

Malgré le préjugé pusillanime qui suppose qu'un oiseau de nuit est de mauvais augure , je ne crois pas qu'un rat soit supérieur à une chauve-fouris.

Un Orang-outang , en s'alliant même à une negresse , acquiert pour sa postérité des droits plus étendus à l'intelligence.

Enfin , s'il étoit possible qu'un éléphant , un cheval ou un taureau pussent féconder une

femme, ce ne seroit point à eux que le philosophe devroit imputer l'odieux de ces mélanges; PRINCIPES.
la femme seroit couverte d'opprobre, mais les animaux seroient sans crime.

J'espere que le fanatisme qui empoisonne tout, ne trouvera rien de dangereux dans ces conséquences; les quadrupedes ne lisent pas nos livres; & on ne doit pas craindre qu'un cercopitheque ou un taureau viennent insulter nos jolies femmes dans leurs boudoirs.

X V I.

Enfin, la forêt sauvage est traversée, & l'horison que je découvre m'apprend que je suis avec des hommes.

Les législateurs ont établi des limites entre les jouissances qu'indique la nature, & celles qui l'outragent; ils ont soumis à l'opprobre ou à la mort l'homme dépravé qui, blasé sur les embrassemens des Lucrece & des Aspasia, oseroit se prostituer à des quadrupedes.

Les législateurs ont raison; le crime qu'ils punissent est un attentat contre la race humaine

PARTIE I.

entière; & le coupable, plus odieux que Timon, parce qu'il méprise les hommes que le misanthrope se contentoit de détester, doit en périssant s'attendre à voir flétrir à jamais son nom & sa mémoire.

Mais si le globe étoit habité par des intelligences supérieures à nous, il faudroit, sans altérer nos mœurs, changer nos loix.

Il ne s'agit pas ici de faire violer les houris de Mahomet par des hommes; toute violence est un attentat; mais en amour, c'est à-la-fois un attentat & une absurdité, parce que les plaisirs qu'on y donne n'ont de prix que par ceux qu'on reçoit en échange.

Je dis seulement que si ces houris s'abaissoient jusqu'à s'allier avec nous, les souverains, l'estime publique & la loi devroient encourager de pareils mélanges.

Il avoit sans doute entrevu quelques anneaux de cette chaîne d'idées, ce philosophe Grec qui, interrogé sur notre origine, répondit que des intelligences supérieures s'étant unies, il avoit

résulte du mélange ce beau monstre qu'on appelle l'homme; que l'homme se prostituant à des PRINCIPES.
êtres inférieurs, avoit formé la race des negres;
& que le negre, croisant sa race avec celle des
quadrupedes, avoit donné le jour aux magots.

Du moins ces idées sur l'origine de l'homme ne le dégradent point; le philosophe nous fait descendre d'intelligences supérieures, & mérite d'en être.

Mais que penser des nations qui prennent pour leurs tiges des quadrupedes? comment les Indiens du royaume de Pégu se vantent-ils d'être issus d'une Chinoise & d'un chien? C'est à une pareille populace qu'il faut envoyer la botte despotique de Charles XII pour la gouverner.

S'il étoit possible qu'un peuple dégradé, tel que l'Albinos, provînt d'un mélange aussi odieux, il faudroit qu'il prît soin de le cacher à toute la terre; & que ce monument d'opprobre, ignoré des historiens, fût même un problème pour les naturalistes.

X V I I.

Quant aux peines infligées contre l'ennemi

PARTIE I.

dès plaisirs purs & chastes de la nature, elles doivent dépendre beaucoup du caractère de la nation que gouverne le législateur ; sans cela la loi qui protège les mœurs peut être aussi dangereuse que leur infraction.

Dans une société naissante, où personne n'est riche ni oisif, il ne faut aucune loi contre les désordres abominables des Pasiphaë ; le souverain, s'il est sage, ne doit pas supposer, dans un peuple neuf, des crimes qui ne sont le fruit que de la dépravation réfléchie ; & dans cette occasion, ignorer les outrages qu'on peut faire à la nature, c'est assez la défendre.

Dans l'isle de Chio, il n'y avoit point de loi pour assurer la fidélité conjugale, & il se passa sept cents ans, sans qu'on y commît un adultère ; Rome, fondée sur la puissance paternelle, ne supposa pas qu'un citoyen pût abréger les jours de celui à qui il devoit les siens ; & pendant plusieurs siècles la république ne vit pas dans son sein un seul parricide.

Heureuses les nations de l'âge d'or, où l'ig-

norance du mal tient lieu de vertu ; qui sont PRINCIPES.
gouvernées par un instinct sage, plutôt que par
des loix , & chez qui les remords punissent bien
mieux les crimes , que ce vain appareil de sup-
plices, qui, chez les peuples policés, attestent
encore plus la barbarie des législateurs que leur
équité !

Les chefs de ces états tranquilles & fortunés
doivent, aussi long-tems qu'ils le peuvent, entre-
tenir une ignorance qui est peut-être la meilleure
digue contre le torrent de la dépravation ; & si
malgré le silence prudent des loix , le crime
abominable d'une femme est trahi par la nais-
sance d'un Minotaure, il faut punir en secret
Pasiphaé, & brûler ensuite les actes du procès,
pour anéantir jusqu'à la trace d'un attentat qui,
en éclairant l'imagination des hommes corrom-
pus , pourroit les engager à l'imiter.

Il n'en est pas de même d'un état qui penche
vers sa décadence , & où la machine politique
a usé tous ses ressorts, sous le frottement du luxe
& du despotisme ; les attentats de ce genre y sont

PARTIE I.

trop multipliés, pour qu'on puisse se flatter de les détruire en épaississant le voile qui les environne; on ne trouveroit dans le silence affecté de la loi que fa foiblesse ou l'espoir de l'impunité.

Grace à l'élément dévorant du luxe dans lequel nous habitons, aux ouvrages licencieux que l'imprimerie multiplie, & à l'éducation sybarite qu'on donne à la jeunesse, on fait maintenant à vingt-cinq ans tout le mal que les hommes jusqu'ici ont inventé; & on s'encourage à chercher des crimes nouveaux, comme Xerxès encourageoit ses sujets à créer de nouveaux plaisirs.

Voilà pourquoi les philosophes qui aiment les hommes & les mœurs, tonnent aujourd'hui contre des vices dont, il y a trois siècles, ils auroient rougi de prononcer le nom: voilà pourquoi le sage Tiffot a écrit sur l'Onanisme; voilà enfin le but de mon ouvrage & son apologie.

X V I I I.

O pudeur ! sentiment pur & sublime que je tiens de la nature, que ton éloge étoit bien écrit dans mon cœur avant de se présenter sous ma plume ! mais pourquoi faut-il que je te loue ?

Quelle divinité du mal a assez altéré nos ~~mœurs~~ ^{PRINCIPES} pour que je te mette au rang des vertus ?

Sans toi, la déesse des graces n'est qu'une femme ordinaire ; sans toi, Alcibiade ne captive les beautés d'Athènes que pour les outrager.

Tu apprends à la vierge timide à plaire, & à son vainqueur à aimer.

Ta douce magie prolonge l'extase des jouissances : elle fait pressentir le plaisir avant qu'il naisse, & elle en conserve la sensation, lors même qu'il n'est plus.

Tu apprends au sage à estimer la beauté qui est dans ses bras, & à s'estimer soi-même au moment que le délire de ses sens semble anéantir la chaîne de ses devoirs.

Néron a dit que tu n'existois pas. Que ce mot sort bien des entrailles cadavéreuses de l'assassin de Poppée & d'Agrippine ! Quel éloge, ô pudeur, qu'un blasphème contre toi, sorti de la bouche du plus scélérat des despotes !

Oui, tu existes, & si on lit à ma Palmyre ce chapitre du *mélange*, elle ne l'entendra pas.

Et quand cette beauté à demi nue se trouvera

PARTIE I.

~~enlacée~~ enlacée dans mes bras brûlans d'amour, je ne ferai point disparoître la nuit qui couvre nos plaisirs : Palmyre m'est trop chere, pour qu'elle s'apperçoive que je la fais rougir.

Et quand elle deviendra mere, sa pudeur survivra à sa virginité : je me trompe ; son cœur est chaste, & elle sera toujours vierge.

Et nos enfans seront élevés dans ces principes heureux : non qu'on leur apprenne à fuir des vices qu'ils doivent ignorer ; on ne prononcera pas même devant eux le nom de la pudeur ; mais ils suivront sans le savoir l'exemple de Palmyre & l'instinct de la nature.

O pudeur ! depuis l'aurore qui éclaira le premier âge du monde, tu as fait le bonheur des êtres intelligens, & tu le feras encore jusqu'au dernier crépuscule qui luira sur ses ruines. Que t'importent les blasphêmes des scélérats qui t'anéantissent pour avoir le droit de t'outrager ? Continue à faire briller ta douce lumière dans les cœurs sensibles & honnêtes, & tu es assez vengée.

Fin du Tome premier.

